LIBRARY
COLLEGE OF THE PACIFIC
D. FRICOT FUND

29723
848.9
R29

679

A Travers

LES

Régions de France

College of the Pacific
Stockton, Calif.

G. RENARD

A Travers

LES

Régions de France

PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES
MARCEL RIVIÈRE & Cie
31, Rue Jacob et 1, Rue Saint-Benoît

1914

29723
DC
28
R39

DU MÊME AUTEUR

29723
848.9 R29

De l'Influence de l'Antiquité classique sur la Littérature française (1750-1815) (Rouge, Lausanne, 1875).

La Poésie de la Science (Lemerre, Paris, 1879).

L'Homme est-il libre ? (F. Alcan, Paris, 7e édition).

Zigzags à travers les choses usuelles (Nathan, Paris, 1882).

Morceaux choisis de J.-J. Rousseau, avec une introduction (Charavay frères, Paris, 1883).

Vie de Voltaire (Charavay frères, Paris, 1883).

Croquis champêtres (E. Plon et Nourrit, Paris, 1887).

Etudes sur la France contemporaine (Naturalisme, Influence allemande, Socialisme) (Stock, Paris, 1888).

Les Princes de la jeune critique (Paris, 1890). Epuisé.

La Conversion d'André Savenay, roman (Paris, 1892). Epuisé.

Un Exilé, roman (Ollendorff, Paris, 1893).

Critique de combat : 1re série (Dentu, Paris, 1894) ; 2e série (Stock, Paris, 1895) ; 3e série (Société libre d'édition des gens de lettres, Paris, 1897).

Lettres socialistes (Stock, Paris, 1894-1896).

Le Régime socialiste (F. Alcan, Paris, 1898, 6e édition).

La Méthode scientifique de l'Histoire littéraire (F. Alcan, Paris, 1900).

Paroles d'avenir (Société nouvelle de librairie et d'édition, Paris, 1904).

La République de 1848 (J. Rouff et Cie, Paris, 1907).

Notes et Références, se rapportant au volume précédent (Rieder et Cie, Paris, 1907).

Syndicats, trade Unions et Corporations (O. Doin, Paris, 1909).

Discussions sociales d'hier et de demain (Albin Michel, Paris, 1910).

Histoire du travail à Florence (2 volumes, E. Richardin, Paris, 1913-1914).

Les Etapes de la Société française au XIXe siècle (Marcel Rivière et Cie, Paris, 1913).

EN COLLABORATION

Avec Mme Georges Renard

Autour du Léman, nouvelles (Rouge, Lausanne, 1891).

Autour des Alpes, contes roses et noirs (Payot, Lausanne, 1892).

Avec MM. Berthod, Fréville, Landry Mantoux, Simiand

Le Socialisme à l'œuvre (Rieder et Cie, Paris, 1907).

Avec M. Albert Dulac

L'Evolution industrielle et agricole depuis cent-cinquante ans (collection de l'*Histoire universelle du Travail*, F. Alcan, Paris, 1912).

Avec M. Georges Weulersse

Le Travail dans l'Europe moderne, XVe-XVIIIe siècle (collection de l'*Histoire universelle du Travail*, F. Alcan, Paris, 1914).

A Travers

LES

Régions de France

France, ton nom est Unité. France, ton nom est Variété.

Pas de pays, en Europe et au monde, qui soit plus que toi concentré, relié à sa capitale, composé de parties étroitement solidaires et engrenées. Pas de pays qui, dans un espace aussi restreint, offre plus d'aspects et de climats divers, plus de surfaces et de profondeurs différentes.

Tu formes un corps bien charpenté, dont les membres ont chacun leur place, leur fonction, leur utilité, leur beauté particulière, dont l'ensemble réalise l'harmonieuse complexité de la vie.

Mais pendant longtemps les étrangers, tes enfants même, peut-être faudrait-il dire tes enfants surtout, ne voyaient, ne voulaient

voir en toi que le centre brillant et bruyant, fourmillant et tumultueux, où cette vie fermentait, bouillonnait, flamboyait, fulgurait.

« Paris, tête trop grosse pour le corps, tu as besoin d'une saignée », s'écriait Henri III dans un accès de royale férocité. En 1815, aux Prussiens qui parlaient de détruire Paris, ce volcan dont les éruptions avaient ébranlé les trônes et secoué les peuples, Blücher disait : « Gardez-vous-en bien ! La France ne mourra que de ça ! (1) » Aux temps bourgeois de Louis-Philippe, Henri Heine, avec une sereine impertinence, écrivait : « Ce que pense la province importe autant que ce que pensent mes jambes. »

Et vraiment ce n'était pas trop exagéré. Dans la France centralisée, uniformisée à outrance par Richelieu et Louis XIV aussi bien que par la Révolution et Napoléon Ier, la province jouait le rôle de la Belle au Bois Dormant. Ce n'étaient que villes mortes où la population indigène promenait son oisiveté ennuyée sur le mail ou sur le cours, où des fonctionnaires nomades, toujours rêvant de s'en aller, passaient hypnotisés par le point lumineux qui là-bas, sur les bords de la Seine, les attirait comme des papillons. Il

(1) Mot cité par Balzac (*Les Illusions perdues*, I, 337).

suffisait de nommer Carpentras ou Pont-à-Mousson pour susciter d'ineptes et faciles railleries.

Les communes en tutelle (et cela n'a pas beaucoup changé) devaient solliciter l'autorisation du pouvoir central pour ériger une fontaine, bâtir une école, contracter un emprunt. Et quelle étrange comédie était, est encore le vote d'un projet d'intérêt local à la Chambre des députés ! Au début de la séance, le président ou un rapporteur quelconque bredouille, devant des banquettes aux trois quarts vides, quelques paroles qu'on n'entend pas. Quelques mains se lèvent, et une loi nouvelle, permettant à une ville ou à un village de faire acte de personnalité, va s'inscrire au **Bulletin des lois.**

Cependant l'on s'est aperçu peu à peu qu'une nation, pour être réellement forte et vivante, a besoin de sentir la vie sourdre et circuler en tout son organisme ; qu'aimer la petite patrie et veiller à son bien-être est une excellente façon d'aimer la grande et de travailler pour elle. Bref un lent réveil de la longue somnolence provinciale s'est opéré par degrés.

L'établissement du suffrage universel a commencé cette évolution. Il a été comme une décapitalisation de Paris. Il donnait aux villes

de second et de troisième ordre, voire aux campagnes, une prépondérance politique qu'elles n'avaient jamais possédée. Ce n'est point par hasard que la presse parisienne rencontre aujourd'hui de terribles concurrents dans les grands journaux qui s'impriment en vingt endroits du sol français.

Puis la facilité croissante des communications, en effaçant les distances, en rétrécissant le pays, diminuait l'écart entre la tête congestionnée et les membres alanguis. Un incessant va-et-vient d'hommes, de pensées, de marchandises, de sève vitale se faisait entre l'une et les autres.

Les Parisiens découvraient la France, essaimaient chaque été aux plages, aux villes d'eaux, aux Pyrénées, aux Vosges, pendant que les provinciaux affluaient vers « la grand' ville » pour les fêtes, les spectacles, les chances de fortune qu'elle leur offrait. Et là même, des cercles, des sociétés, des dîners, qui s'appelaient les Gaudes, la Ligue celtique, etc., réunissaient Francs-Comtois, Auvergnats, Bretons, communiant malgré la différence des opinions et des situations sociales, dans le ressouvenir attendri du coin de terre natal.

Et voici que des dialectes méprisés, relégués dans le parler des paysans, refleurissaient en poèmes, en contes, en chansons. Voici que des

coutumes et des costumes archaïques, des légendes et des monuments où s'est incarnée l'âme des aïeux séduisaient les artistes par leur naïveté, leur grâce primesautière, leur goût de terroir.

Un grand pas vers ce renouveau des activités régionales fut la résurrection des Universités en 1875. Toulouse, Bordeaux, Lyon, Nancy n'étaient plus seulement le siège d'une cour d'appel ou d'un corps d'armée ; elles redevenaient des foyers intellectuels ; elles pouvaient briller d'un éclat qui n'était plus emprunté ; elles créaient des enseignements ou reprenaient des traditions qui leur étaient propres ; elles trouvaient dans l'histoire ou dans les besoins du territoire environnant de quoi alimenter des curiosités scientifiques.

Le mouvement ainsi déclenché ne semble pas près de s'arrêter. Il ne s'agit pas, bien entendu, de séparatisme, pas même d'un fédéralisme calqué sur celui de la Suisse ou des Etats-Unis. Il est nécessaire que la France reste une *de corps et d'âme, tant qu'elle a des voisins malintentionnés. Il s'agit seulement de rendre de la souplesse à des articulations ankylosées, de la vigueur à des organes engourdis.*

L'idée est, pour ainsi dire, dans l'air.

Regardez les aspirations, les projets de la jeune démocratie. Parle-t-on de réforme électorale : ceux qui la veulent sérieuse lui donnent pour base une division en circonscriptions régionales ; personne n'ose plus guère défendre « les mares stagnantes .» Est-il question de réforme administrative : on s'oriente vers une formule très simple, mais très riche de contenu, que je condensais en ces termes il y a une quinzaine d'années : A la commune, les intérêts communaux ; à la région, les intérêts régionaux ; à la nation, les intérêts nationaux.

C'est pourquoi j'ai jugé utile de tenter cette année avec mes lecteurs une série de promenades géographiques, économiques, historiques à travers les régions de France.

Michelet a jadis donné l'exemple et le modèle ; en tête du second volume de son Histoire de France, *il a jeté une merveilleuse analyse des diversités qui composent l'unité française. Plus près de nous, MM. Vidal de la Blache, Foncin, Ardouin-Dumazet, bien d'autres que je ne puis nommer tous, ont renouvelé, chacun à sa manière, cette espèce d'opération chimique.*

A notre tour, nous allons essayer de mettre en relief les traits qui distinguent chaque région, les ressources dont elle dispose, les

beautés qu'elle présente, les raisons d'être fière qu'elle trouve dans son passé.

Chacune, on l'oublie trop, a traversé, dans les siècles révolus, des périodes de grandeur et de splendeur ; chacune, à tel ou tel moment, a eu l'honneur d'être la province-maîtresse, celle qui était le plus fertile en œuvres et en hommes, celle qui, durant quelques années, guidait et marquait de sa marque la civilisation française.

Nous entamerons notre voyage par le Midi, par cette contrée où le peuple parle encore la sonore langue d'oc, et là nous irons, tout comme le soleil et la lune, de l'est à l'ouest.

Nous remonterons ensuite vers le Nord, où nous suivrons la même marche, pour nous rabattre enfin sur la Ville de Paris, ce creuset immense où se fondent en un alliage unique tous les éléments qui lui viennent de France et d'ailleurs, de même que chez les anciens l'or, l'argent, le cuivre, le bronze, amalgamés par le feu des incendies, formèrent ce métal précieux et composite qu'on appela l'airain de Corinthe.

Nous ferons notre tour de France en vingt-trois étapes. Non que j'attache à ce chiffre une valeur absolue ; mais le hasard, qui est un grand maître, a voulu qu'un comité politique

républicain classât en vingt-trois groupes tous nos départements : il a tracé sans le savoir le plan de notre course.

Cela dit, trêve aux préambules ! En route et qui m'aime me suive !

Provence, Comté de Nice et Corse

Du temps que j'étais au lycée, un de nos professeurs, qui nous enseignait la géographie, ne manquait jamais de lancer cette question à ceux de nos camarades qui étaient originaires du Sud de la France : — Qu'est-ce que l'on remarque en arrivant de Paris à Valence ? — Les réponses les plus inattendues partaient de tous les coins de la classe. Le professeur souriait, ironique, puis se décidait à dire : — Non, non, ce n'est rien de tout cela. Ce qu'on voit, ce qui frappe, c'est le ciel du Midi !

Ciel bleu, ciel pur, ciel de cristal, ciel de Provence, qui promet et assure de longues journées sereines ! Mais aussi ciel balayé par le mistral, ce tyran de la vallée du Rhône, plus fougueux que le fleuve lancé comme une flèche, vent hurleur et démoniaque, qui courbe et décapite les arbres, gèle souvent les pêchers en fleur, cingle les gens comme un coup de fouet et les renverse s'il les surprend sur une crête, force les « mas » et le chemin de fer même à

s'abriter derrière une muraille de cyprès et va soulever en tempête les vagues courtes de la Méditerranée.

Est-ce que par hasard le climat provençal aurait deux faces ?

Sentez-vous l'odeur âpre, saine, ragaillardissante des romarins, des menthes, des lavandes, des lentisques, des eucalyptus ? Elle vient des garigues éparses sur les montagnes, des maquis de l'Esterel ou des caps embroussaillés. Oh ! qu'on l'a bien nommée « la gueuse parfumée », cette terre maigre et brûlée dont l'haleine est si aromatique ! Ne dit-on pas que pareille senteur révèle aux marins l'approche de la Corse, cette petite Provence insulaire ?

Mais sentez-vous aussi les parfums capiteux, alanguissants, voluptueux qu'exhalent tubéreuses, jasmins, œillets, roses, jonquilles, orangers, mimosas ? Ils s'élèvent des champs de fleurs, des jardins et des parcs qui étalent aux bords de la mer leur parure multicolore. Ils alourdissent l'air de Grasse, l'opulente cité où cent usines en expriment l'âme pour la répandre sur le globe entier.

Oui vraiment, la Provence a deux faces.

Ici elle s'escarpe en rochers arides, en hauts plateaux que les moutons à la saison chaude rongent et dénudent, en mamelons couronnés

de forêts où l'incendie crépite chaque été et où se cachaient jadis des repaires de brigands comme l'auberge des Adrets, en gorges formidables où grondent le Loup, le Paillon, le Var, le Cians, le Verdon, des torrents dont le mois d'août fait des ruisseaux de galets roulés, en terrasses où des murs de pierres sèches soutiennent le champ que l'on y apporte à dos d'homme et qu'on va parfois après l'orage ramasser au fond du ravin. Une Provence dure, violente, rocailleuse, qui, lorsqu'elle n'est pas en crevasses profondes et en pentes raides, en vallées pauvres pareilles à celle de Barcelonnette dont la jeunesse émigre chaque année au Mexique, s'étire en vastes plaines où la Durance fait la folle, s'espace, comme dans la Crau, en un désert de cailloux, s'allonge, comme dans la Camargue, en marais interminables, où, entre les bras multiples du Rhône endormi, s'ébattent les cavales et les taurillons indomptés.

Mais il y a une autre Provence, où sur la terre rouge, riche en aluminium, foisonnent mûriers et oliviers, où mûrissent pêches rubicondes, prunes dorées de Brignoles, melons de Cavaillon, figues à la saveur de miel, où les vignes, comme à Saint-Jeannet, gardent leurs raisins jusqu'en décembre. Il y a surtout une Provence privilégiée que le monde connaît

sous le nom de Côte d'Azur, une côte en dentelles qui se chauffe indolemment au soleil, qui lutte de grâce molle avec le doux sourire et la douce chanson de la mer bleue, Afrique en miniature où le palmier, le cactus, le citronnier se croient tout à fait chez eux, peuplée d'hôtels princiers et de villas blanches et roses, rendez-vous des élégances cosmopolites, pays de plaisirs, de fêtes, de vie joyeuse, fébrile et quelque peu morbide. Nice le sait bien, Nice la belle, trop voisine de Monaco, où le jeu fait résonner l'éternel tintement de l'or coupé de temps en temps par le bruit discret d'un revolver désespéré.

En vérité, c'est une réduction du Paradis terrestre, où ne manquent pas les Eves tentatrices, où ne manque pas même le serpent. Il se présente en l'espèce sous la forme

D'un petit serpenteau qui porte
Deux ailerons dessus le dos,

comme a dit de l'Amour un de nos vieux poètes. Mais ce n'est point de l'Amour que je parle ; j'entends le moustique, ce monstre minuscule et affamé de sang humain, que des Américains feraient disparaître bien vite en couvrant de pétrole les eaux stagnantes, mais par qui les habitants se laissent manger

débonnairement, peut-être parce qu'il a le bon goût d'attendre pour exercer ses ravages le départ des étrangers qui sont là-bas les poules aux œufs d'or.

Comment une contrée si séduisante n'aurait-elle pas une brillante histoire? Elle fut de longue date convoitée, tiraillée. La Grèce et Rome sont ici partout. Marseille, c'est la nouvelle Phocée ; Nice, c'est la cité de la Victoire ; Antibes, qui la regarde de l'autre côté de la baie des Anges, c'est Antipolis, la ville d'en face. Les Hellènes durent, en arrivant sur ces rivages, reconnaître les paysages nets, sobres et lumineux de leur mère-patrie.

Puis la Provence est toujours la Province romaine, un avant-poste de l'Italie. Ici près d'Aix, la vieille et silencieuse capitale, Marius battit les Cimbres envahisseurs et il n'est pas étonnant que les Marius pullulent encore dans la population. Là c'est Arles avec ses arènes et ses Aliscamps, Orange avec son théâtre, Saint-Rémy avec son arc de triomphe. Noël s'appelle encore dans la langue du peuple Calendau, le jour des Calendes.

Le catholicisme y est resté quelque peu païen. On montrait à Aix un grand verre où étaient figurés à l'intérieur le Christ et, tout au fond, Sainte-Marie-Madeleine, qui, comme

chacun sait, vint tout droit ici de Palestine ; et une inscription suggestive disait : « Qui bien boira verra Jésus et la Madeleine ». La procession de la Fête-Dieu ressemblait à une bacchanale sacrée. Le plus grand philosophe du crû, Gassendi, fut un chanoine disciple d'Epicure et de Lucrèce.

Les anciens rites persistent encore sous le manteau chrétien qui les recouvre. La bûche de Noël qu'on arrose de vin, souvenir des antiques libations. Les feux de la Saint-Jean, vestige du culte que les peuples primitifs vouaient au soleil et à la flamme vivante qui le supplée.

Et pourtant que de choses ont passé sur les anciennes croyances ! Au moyen âge, les Provençaux se lancent sur cette mer qui est le centre commun de trois mondes : l'Orient byzantin, l'Empire arabe, l'Occident latin. Ils sont les maîtres de Naples, les initiateurs de l'Italie à la poésie ; leurs troubadours montrent le chemin à Dante ; autour de la fontaine de Vaucluse flotte l'ombre de Pétrarque, le dernier des chantres de l'amour chevaleresque et le premier des humanistes. Le bon roi René de la légende fut un artiste et un lettré.

Pendant que la papauté domestiquée réside en Avignon, où l'on danse, intrigue et festoie, de toutes parts s'érigent des villes libres, de

petites républiques ; quelques-unes ont duré jusqu'à nos jours, telles Roquebrune et Menton. D'autres bourgades se tassent sur un pic où elles semblent des nids d'aigle, Eze par exemple, ou bien elles montent la garde dans leur cuirasse de remparts, comme Vence, Saint-Paul-du-Var, Tourette, une Constantine européenne fièrement campée entre deux ravins sur un éperon de montagne ; quelques-unes, comme Tuet-de-Beuil, accrochent et collent aux flancs d'une falaise leurs maisons qui grimpent les unes sur les autres, ou encore, comme la ville des Baux, se creusent des abris dans le roc que surmonte le château seigneurial.

On sent qu'en ce temps-là il fallait se protéger contre l'ennemi. Il venait par terre, il venait par mer. Les Sarrasins étaient des pirates audacieux et des occupants tenaces ; ils ont laissé leur nom à ces Monts-des-Maures qui sont une espèce de Corse continentale. Malgré tout, le commerce est alors actif ; les moines des îles Lérins sont des moines d'affaires ; la foire de Saint-Gilles, avant celle de Beaucaire, attire des marchands de toutes les parties de l'univers connu.

Lorsqu'enfin la Provence est rattachée au royaume de France, elle conserve son double caractère militaire et commercial. Elle défend les défilés des Alpes ; elle fournit des amiraux

hardis et, par milliers, des marins agiles et nerveux ; par Toulon, consacrée à la guerre comme elle l'était jadis au Dieu Mars, elle surveille et domine la mer d'où vient le danger, et sur le quai du port les vigoureuses cariatides de Puget annoncent la résistance obstinée ; par Marseille, la Levantine, qui s'agite et bourdonne entre ses ballots de marchandises et ses célèbres savonneries, par Marseille, la marraine de notre chant révolutionnaire, qui dispute à Lyon l'honneur d'être la seconde ville de France, elle commande une des grandes artères du négoce international.

Dans les derniers siècles, la région a vu naître de puissants personnages : Napoléon, le grand condottiere franco-italien, dont la destinée est liée à Toulon où commence sa gloire et à Fréjus d'où part son suprême élan ; Garibaldi, le paladin du droit des peuples, plus grand moralement que le général républicain descendu au rang d'empereur ; Blanqui, l'éternel épouvantail des bourgeois de son temps ; de braves capitaines, comme Crillon et Masséna. Elle a été fertile en orateurs et en rhéteurs : Fléchier, Massillon, l'abbé Maury, Mirabeau, qui a eu la fantaisie de naître dans le Nord, mais qui est si méridional et qui dans ses premiers discours invoque comme un ancêtre Marius, le tribun ; Thiers, le parleur infatigable à qui fut lancée

un jour l'apostrophe fameuse : « Te tairais-tu, Bouche du Rhône ! » Emile Ollivier, le ministre-avocat au cœur léger. Elle a donné à la troisième République deux de ses présidents.

Elle a vu surtout, depuis 1850 environ, refleurir avec Mistral, Roumanille, Batisto Bonnet son antique et harmonieux parler ; elle a vu le Midi conquérir le Nord par une poussée de gentils esprits, Paul Arène, Alphonse Daudet, Clovis Hugues, Jean Aicard, qui ont fait passer en français la quintessence du « gai savoir » provençal, si bien que la tarasque et Tartarin, la brandade et la bouillabaisse, le galoubet et le tambourin, la farandole et les Arlésiennes, l'aïoli et les galéjades, ont aujourd'hui une renommée mondiale, comme la race dont ces conteurs sont l'aimable expression, race légère, subtile, imaginative, ondoyante, nonchalante par nature et passionnée par accès, prodigue de beaux gestes et de belles paroles, mais dont les défauts mêmes ont un charme et font dire d'elle comme de Célimène : « Sa grâce est la plus forte... »

Languedoc, Gévaudan, Vivarais

Quand on franchit le Rhône d'orient en occident, entre Valence et Tournon ou bien entre Avignon et Villeneuve, on rencontre une vaste contrée dont la plus grande partie se nomma jadis le Languedoc et qui se divise naturellement en trois régions : l'une, dont la pente est dirigée vers le Rhône et dont Nîmes est la ville principale ; la seconde, dont les eaux vont directement à la Méditerranée et dont la capitale est Montpellier ; la troisième, qui par le bassin de la Garonne descend vers l'Atlantique et se groupe autour de Toulouse.

La première — la seule dont je parlerai aujourd'hui — est toute continentale, montagneuse au nord, plate au midi. Partant du mont Lozère qui, avec ses 1.700 mètres, est le point culminant de la rude chaîne des Cévennes, elle est d'abord semée de roches volcaniques, coupée de ravins où roulent des torrents, mêlée de pâturages, de forêts, de cavernes où les fauves et les hommes ont longtemps trouvé des refuges impénétrables : la « bête du Gévaudan », qui paraît avoir été un loup d'une taille extra-

ordinaire, a laissé de terribles souvenirs qui font encore trembler les enfants dans les veillées d'hiver. La plaine, assise sur un terrain jurassique, marie déjà les feuilles luisantes et découpées des mûriers à la verdure grêle et argentée des oliviers.

Aussi, grande différence entre cette plaine et cette montagne. Dans les vallées profondes où bondissent les rivières, — l'Ardèche, le Gard, le Gardon — des mines de charbon, de plomb, de fer, de cuivre, d'argent et même d'or, qui ont aggloméré des milliers d'ouvriers à Bessèges, Alais, la Grande-Combe ; des usines métallurgiques, qui remplissent la Voulte de fracas et de fumée ; des papeteries, des mégisseries, des filatures de soie, qui enrichissent Annonay ; des eaux minérales, dont les plus célèbres sont celles de Vals. Mais peu de richesses agricoles, sinon les marrons et les moutons ; la culture de la garance y a été tuée par les couleurs tirées de la houille.

Pourtant, à mesure que le niveau du sol s'abaisse, sa fertilité va croissant. Quand la France dévastée par les guerres de religion se prit à respirer et à renaître, c'est d'ici que partit la voix d'Olivier de Serres qui, dans son *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, rappelait les Français au pacifique travail de la terre nourricière.

C'est sur les bords du Gardon que Florian, un enfant du pays, capitaine de dragons et homme de cour dans la vie ordinaire, mais faiseur d'idylles à ses moments perdus, déroule pour la plus grande joie des âmes sensibles les amours d'*Estelle* et de *Némorin*. Il demande à être enseveli sous le grand alisier de son village et il veut que les bergers d'alentour s'attendrissent en lisant l'épitaphe suivante, qui aurait tout l'air d'une épigramme, si le poète ne l'avait composée lui-même :

Dans cette demeure tranquille
Repose notre bon ami.
Il vécut toujours à la ville,
Mais son cœur fut toujours ici.

Contraste étrange de ces innocentes bergeries avec la rudesse et les traditions des lieux environnants ! Car ce ne sont point des visions d'idylle qu'évoquent Nîmes et les Cévennes.

Nîmes sans doute aujourd'hui, avec ses fabriques de soieries et de tapis, avec son actif commerce de vins, Nîmes, berceau des coopératives de consommation non-socialistes, nous apparaît laborieuse et paisible, sauf les jours où elle se rue aux courses de taureaux ou bien heurte dans une élection politique ses partis turbulents. Vue du haut de la tour Magne, avec

ses toits presque plats couleur d'ocre, sa banlieue poudreuse et ensoleillée, elle semble un morceau de Toscane égaré en France. Mais quelles destinées tragiques elle a traversées au cours des siècles ainsi que tout le pays environnant !

Au temps des Romains, elle est prospère, brillante. Elle a son Capitole, son Champ-de-Mars, son aqueduc, dont le fameux pont du Gard est un débris grandiose, des Arènes monumentales qui ont bravé les ans et les sièges, des temples dont la Maison-Carrée peut donner une idée, sa fontaine ombreuse et murmurante où règnent toujours Diane et ses nymphes. Elle est la patrie des Antonins, qui furent les plus humains des empereurs, et c'est pourquoi, je pense, le nom d'Antonin n'y est point rare.

Elle a subi et gardé l'empreinte romaine. Elle est, comme Arles, un musée vivant. L'air qu'on y respire est, en quelque sorte, imprégné de ce passé latin. Qui s'étonnera que ses enfants soient prédestinés à l'érudition, comme Nicot, l'auteur d'un *Trésor de la langue française* et l'introducteur du tabac en France, à l'archéologie, comme Court de Gébelin, à la résurrection élégante de l'antiquité classique, comme Gaston Boissier, le dernier secrétaire perpétuel de l'Académie française ?

Viennent les invasions barbares. La cité trop riche est pillée, ravagée, à demi détruite ; on assure qu'elle tombe à 400 habitants. Elle se relève lentement ; devenue ville française, alors que sa voisine et rivale, Montpellier, est ville catalane, elle est pour cela même dotée de privilèges ; elle devient un grand comptoir de marchands et banquiers italiens ; elle a l'avantage d'être sur la route d'Aigues-Mortes, le seul port qui serve alors de débouché au royaume de France sur la Méditerranée.

Mais ses temps héroïques approchent sans qu'elle s'en doute. La Réforme, qui se propage le long du Rhône parmi la population pauvre des montagnes et des faubourgs, conquiert Nîmes en même temps que les Cévennes ; et dès ce moment une nouvelle empreinte, religieuse, calviniste, austère se superpose à l'empreinte antique.

Adieu la tranquillité ! Les guerres fratricides entre catholiques et protestants ensanglantent toute la région. A peine une trêve sous Henri IV. Puis, en 1629, Privas est rasée comme coupable d'hérésie et de rébellion envers Sa Majesté Très Chrétienne, le roi Louis XIII. Après quoi c'est la révocation de l'Edit de Nantes, qui a vainement essayé de faire vivre côte à côte les deux sectes ennemies ; c'est la grande persécution des réformés, l'oppression

des consciences par les pieuses atrocités des dragons, par le pillage des maisons suspectes, par le rapt des enfants ; c'est la ruine du pays par la destruction méthodique des villages et par l'émigration en masse.

Les réfugiés s'éparpillent en Suisse, en Hollande, en Angleterre, en Danemark, en Brandebourg. Ils s'en vont porter au dehors leur industrie et leur ténacité. A Genève comme à Lausanne, il y a un petit Languedoc. Il est de Nîmes, ce Jacques Saurin, le plus grand orateur de la chaire protestante, dont l'éloquence sévère qui se déploie aux Pays-Bas est quand même éclairée, échauffée par un rayon du soleil du Midi. Il est de Nîmes, ce pasteur Court qui fonde en Suisse une école de martyrs, une pépinière de jeunes et volontaires condamnés à mort qui vont être « les pasteurs du désert ».

Le désert ! C'est le temple en plein air où s'assemblent les Cévenols ; c'est la lande solitaire où bergers et cardeurs de laine, chassés de leurs cabanes démolies ou incendiées, viennent en cachette prier et chanter des psaumes. On les y poursuit, on les y massacre. On pend, on brûle, on envoie au bagne ceux qu'on peut prendre. En maint endroit vous pouvez voir encore au creux de quelque rocher les cavernes où les huguenots se blottissaient comme des oiseaux de nuit.

Et alors, curieux et naturel effet du désespoir, surgit une épidémie de miracles, une sorte de folie mystique qui est contagieuse. Des fillettes, des enfants presque à la mamelle se mettent à prophétiser en français, dans la langue de leur Bible. Puis une résistance s'organise ; des hommes du peuple (Vivens, Roland, Cavalier), des femmes qui manient la pique et le fusil, osent faire la guerre aux troupes du Grand Roi. Il ne faut pas moins que Villars, le vainqueur de Denain, pas moins que des trahisons et des concessions multiples pour mettre fin à cette merveilleuse épopée de va-nu-pieds que fut la révolte des Camisards.

Certes les caractères énergiques n'ont jamais manqué dans la contrée, témoin ce chevalier d'Assas qui se fait tuer si simplement pour sauver un corps d'armée, témoin ce Montcalm qui meurt glorieusement au Canada avec la domination française. Mais il semble que le courage de cette population si durement éprouvée se manifeste volontiers sous des couleurs sombres, avec une violence froide, où survit l'âpreté des haines théologiques.

Les divisions politiques se greffent ici sur des divisions confessionnelles. En 1815, Trestaillons et les bandes royalistes de la *Terreur blanche* courent sus aux réformés qui malgré tout se sont maintenus. A Nîmes, durant

longtemps, on n'a pas osé jouer l'opéra des *Huguenots ;* les spectateurs se seraient entre-mangés. En 1848, les *blancs* sont des catholiques et les *rouges* des protestants ou des israélites, comme Crémieux. Les historiens nés dans ce milieu surchauffé paraissent enclins à conter les épisodes les plus dramatiques des luttes religieuses. Guizot a étudié la révolution faite par les puritains d'Angleterre ; Ernest Denis a mis en lumière l'héroïsme des Hussites de Bohême, précurseurs de la Réforme.

Tout ce pays reste un réservoir de passions ardentes, de vertus austères, de convictions solides, d'énergies concentrées.

Bas Languedoc et Roussillon

Suivons aujourd'hui le littoral de la Méditerranée depuis le delta du Rhône jusqu'à cette gigantesque muraille des Pyrénées qui sépare la France de l'Espagne. Nous traversons une large plaine encerclée de montagnes modérées qui fut jadis le Bas-Languedoc et qui se relève brusquement avec les vallées abruptes du Roussillon.

Au premier abord, c'est, semble-t-il, une autre Provence, disposée seulement en ordre inverse : des oliviers et des amandiers où crissent les cigales, des chênes verts et des chênes lièges, et même des recoins abrités où fleurit l'oranger ; des fruits en abondance, des vignes, des fleurs où les abeilles puisent le miel qui est une des gloires de Narbonne ; des rivières courtes qui ont des allures de torrents (l'Hérault, l'Aude, le Tet, le Tech) et, quand on remonte les routes poudreuses qui mènent vers les hauteurs, de grands troupeaux de moutons, des *pasquiers* ou « pâquis » sillonnés de canaux d'irrigation.

Comme en Provence encore, des souvenirs grecs, romains, sarrasins. Cette et Agde furent des colonies helléniques ; le cap de Leucate doit à la langue d'Homère son nom qui dit la blancheur de ses rochers ; Port-Vendres, Aigues-Mortes, Elne qui vit Annibal en route pour la conquête de l'Italie, les thermes déjà fréquentés au temps où la province s'appelait la Narbonaise, la langue qui se parle dans les campagnes, tout rappelle que le peuple-roi a passé et régné par là. Des tours du Maure éparses çà et là, des édifices, des églises même qui ont quelques traits de l'architecture arabe, disent aussi que ce fut un champ de bataille entre chrétiens et musulmans.

Et pourtant non, nous ne sommes plus en Provence. La côte inhospitalière, au lieu de se découper en criques rocheuses qui offrent des abris aux bateaux, est ourlée d'étangs et de marais malsains ; le sable, les alluvions la modifient incessamment ; les ports d'autrefois, comme Aigues-Mortes où Saint-Louis s'embarqua pour la croisade, sont à l'heure qu'il est en pleine terre ; Narbonne a vu envahir par la vase ses bassins où abordaient les vaisseaux ; des îlots escarpés ont été rattachés au continent. Le sel et le salicor, qui a fourni longtemps la soude aux verreries de Venise, sont les maigres récoltes de ce rivage changeant.

Puis l'air, les produits du sol, l'esprit même de la population ont je ne sais quoi de moins léger, de plus robuste, de plus violent que dans la région provençale. Les vins y sont plus forts, plus épais, plus colorés, presque noirs parfois ; le raisin de Roussillon tache les mains comme le sang ; blanquette de Limoux, muscat de Lunel et de Rivesaltes, vins cuits de Frontignan et de Banyuls portent aisément à la tête, tant ils sont riches en alcool ! N'était-il pas du pays, ce médecin et alchimiste du treizième siècle, Arnaud de Villeneuve, qui propagea par le monde comme un remède à toutes les maladies cette liqueur ardente et dangereuse qu'il baptisait « eau-de-vie » ? Ses compatriotes n'ont pas rompu avec sa tradition. Pas de région en France où les vignes occupent plus d'espace, où les bouilleurs de cru soient plus nombreux, les distilleries plus actives.

Nous sommes bien dans une contrée qui a son caractère personnel. Des forces souterraines, volcaniques y agissent toujours. Je n'en veux d'autres preuves que la profusion des eaux thermales (Balaruc, le Vernet, le Boulou, la Preste, Amélie-les-Bains) ; Agde la noire est bâtie avec les laves d'un volcan éteint ; sur plusieurs points affleurent le bitume, l'asphalte. Qui donc a dit que la France a dans les parages de Collioure sa petite Judée ? Voici qu'on veut

en faire la « *Côte Vermeille* », rivale à venir de la Côte d'Azur.

Mais les villes n'y ressemblent pas à ces nids de riches oisifs que sont tant de bourgades provençales. Sauf Béziers, la bien située, Aigues-Mortes, la bien conservée, et Carcassonne, dont la Cité fortifiée vous donne une si nette vision de moyen âge, elles n'attirent guère jusqu'ici les touristes. Ce sont des ruches plus laborieuses que coquettes. On y travaille la laine, les peaux, les vins. Narbonne, déchue de sa splendeur romaine et archiépiscopale, et qui a formé par endroits ses murs de bas-reliefs et de pierres tombales, présente un aspect plus commercial qu'artistique.

Les idées ont pourtant soufflé sur le pays en tempêtes. Au temps des Albigeois, au temps de la Réforme, les querelles religieuses y ont flambé de toute leur ardeur. Montpellier, l'héritière de l'antique Maguelonne, centre savant de la région, siège d'une Université six fois séculaire, séjour de médecins juifs et arabes qui apportaient à l'Occident les découvertes et les rêveries de l'Orient, a senti longtemps le tagot. Raffineuse de soufre, fabricante de vert-de-gris, de produits chimiques et pharmaceutiques, d'élixirs et de poisons, elle fut un foyer d'opinions et de pratiques mal vues qui avaient un vague parfum d'hérésie, voire de sorcellerie.

Elle a été naturellement féconde en médecins et en chirurgiens illustres, la Peyronie, Barthez, l'éditeur responsable de la théorie vitaliste. Elle le fut aussi en artistes ; Vien, le plus connu, dont Louis David, son élève, fut peut-être le meilleur ouvrage, est enterré au Panthéon ; le musée Fabre qu'elle possède peut passer pour un des mieux peuplés de la province française. Elle a aussi donné naissance à des politiques avisés et fins : l'endormeur cardinal Fleury ; le versatile Cambacérès ; le bon administrateur et l'agréable littérateur Daru ; l'habile financier de la Révolution, Cambon.

En général, les esprits vifs et les caractères passionnés que tente la vie publique abondent aux alentours : Pellisson et Mairan sont natifs de Béziers ; la famille des Chénier est originaire de Limoux ; Roucher, le poète des *Mois,* qui fut conduit à l'échafaud sur la même charrette que son confrère et ami André, était de Montpellier ; Fabre d'Eglantine, l'inventeur du calendrier républicain et l'auteur de *Il pleut bergère,* naquit à Carcassonne, comme Armand Barbès, que Proudhon surnomma le Bayard de la démocratie.

Le dix-huitième siècle me paraît avoir été l'époque où les hommes remarquables ont le plus vigoureusement poussé sur ce sol vigoureux. En ce pays de pensée hardie et volontiers

frondeuse, la dévotion devint de bonne heure assez gaillarde, s'il en faut croire ces vers de Lefranc de Pompignan, visitant, en 1740, l'abbaye de Villemagne, près de Pézenas :

Nos moines sont de bons vivants,
L'un pour l'autre fort indulgens,
Ne faisant rien qui les ennuie,
Ayant leur cave bien garnie,
Toujours reposés et contens,
Visitant peu la sacristie,
Mais quelquefois, les jours de pluie,
Priant Dieu pour tuer le temps.

Certes le pays est bien français ; mais il tient à l'Espagne qu'il regarde et d'où lui vient le tiède autan. Montpellier fut sujette des rois de Majorque ; le Roussillon suivit les destinées de la Catalogne ; Perpignan, dans le dédale de ses petites rues fraîches, a de-ci et de-là des apparences mauresques ; si le portraitiste Rigaud, qui est un de ses enfants, brilla dans la cour de Louis XIV et de Louis XV, Soler, le sculpteur qui a décoré ses églises, était de Barcelone ; les sept frères Arago, nés dans le voisinage au bourg d'Estagel, rappellent par leur nom même que l'Aragon n'est pas loin.

Je ne dirai point qu'il n'y a plus de Pyrénées. Mais le Val-d'Andorre, cette petite république d'opéra-comique, sert de trait

d'union entre les deux langues et les deux nations ; et ce n'est pas le seul point où la barrière soit entre elles incertaine et fragile. Au pied du Canigou, qui se dresse à 2.785 mètres, des passages s'abaissent jusqu'à 290 mètres ; bergers et moutons, contrebandiers et chasseurs vont aisément d'un versant à l'autre ; il y a toute une vie pastorale et primitive qui se soucie peu des frontières politiques. Puycerda, la capitale de la Cerdagne espagnole, n'est qu'à deux kilomètres de la ligne idéale qu'ont tracée les traités.

Mais ces facilités à franchir le mur pyrénéen sont contrebalancées par le débouché que le Languedoc trouve vers la vallée de la Garonne. Par le col de Naurouze, à 190 mètres seulement d'altitude, le bassin de la Méditerranée communique avec celui de l'Océan.

C'est par ce couloir qu'ont défilé les peuples allant du Nord au Midi ou du Midi au Nord ; c'est par là que grimpent la route et le chemin de fer menant de Narbonne à Toulouse et à Bordeaux ; c'est par là que Paul Riquet ou Riquetti, un ancêtre de Mirabeau, a frayé sa voie au canal des Deux-Mers, qui joint le Rhône à la Gironde, un canal bien étroit et trop peu fréquenté, mais qui pourrait, le jour où les capitaux français cesseront de courir les aventures à l'étranger pour se rabattre sur des

entreprises nationales, devenir une large coupure de ce qu'un vieux géographe appelait l'isthme gaulois, un précieux raccourci offert aux vaisseaux allant de l'Atlantique à la Méditerranée.

C'est par là aussi que le Languedoc se rattache au mouvement français. C'est par là que nous passerons à notre tour pour continuer notre voyage.

Languedoc, Comté de Foix

Rouergue, Quercy, Albigeois

Voici la dernière partie du Languedoc ; encore une partie toute continentale. Elle s'appuie d'un côté au centre des Pyrénées, de l'autre aux derniers contreforts des monts d'Auvergne. Elle a pour grand déversoir la Garonne,

L'indomptable Garonne, aux vagues insensées,

comme disait André Chénier, la Garonne qui, si elle avait voulu, s'en irait dégeler le pôle, comme chantait Nadaud, mais qui se contente de naître en Espagne, de sortir trop fréquemment de son lit dans des accès de fureur subite, de rouler alors des pierres, de démolir des maisons, de noyer des hommes, de provoquer ainsi de beaux dévouements et des mots historiques tels que la fameuse exclamation prêtée à un chef d'Etat, en 1875 : « Que d'eau ! Que d'eau ! »

Ses affluents et les affluents de ses affluents, qu'ils lui viennent de l'Est ou du Sud, sont,

comme elle, fantasques et fougueux ; mais, comme elle aussi, l'Ariège, le Tarn, le Lot, l'Aveyron, le Viaur, après une jeunesse impétueuse et accidentée, s'alanguissent, assagis et pacifiés, lorsqu'ils arrivent à la plaine doucement ondulée où trône Toulouse, dans un cercle de villes qui toutes regardent vers elle, Foix, Albi, Rodez, Cahors, Montauban.

Dans les montagnes abondent les sources, prometteuses de santé, qui de longue date attirent les malades et font éclore casinos, hôtels et villas dans des gorges sauvages (Bagnères-de-Luchon, Ax, Ussat, Aulus) : sur les hauts plateaux, de grands troupeaux de moutons qui vaguent, un peuple de pasteurs, et, pour richesse, la laine mérinos, le fromage de Roquefort fait du lait des brebis et qui prend ses veines bleuâtres et son âpre saveur dans les cavernes où on le conserve.

Dans la plaine, copieusement arrosée par l'eau du ciel et par l'eau des rivières, un peuple de laboureurs, des champs de maïs et de froment, de vastes minoteries, des métairies ou, comme on dit là-bas, des *bordes*, dans lesquelles pullule la volaille, des prés où s'engraissent des bœufs, des jardins embaumés de violettes et regorgeant de fruits, des vignes d'où vient le vin pétillant de Gaillac, un pays de fins gourmets où l'on savoure le cassoulet, les gâteaux d'Alban,

les pâtés de canards aux truffes, les raisins de Montauban, une terre grasse, plantureuse qui n'a que le défaut d'être trop riche, trop prodigue de bien-être et par là même peu féconde en enfants.

Le commerce l'enrichit encore. N'est-elle pas sur la route de l'Espagne ? Des relations déjà vieilles l'unissent aussi à la République argentine, cette Espagne américaine. L'industrie n'y chôme pas non plus : mines de houille et de fer, à Carmaux et à Decazeville, qui rappellent de tragiques épisodes de la lutte sociale engagée aujourd'hui dans le monde entier ; verreries patronales et ouvrières, travail des peaux et des cuirs, fabrication de molletons, de tartans, de bérets de flanelle à Castres, à Mazamet, à Greulhet, etc.

Ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier que date cette floraison économique. Au début du quatorzième siècle, la première pétition demandant qu'on interdise l'entrée des draps étrangers dans le royaume de France émane des artisans du Languedoc. Plus tôt encore, au treizième siècle, les Cahorsins sont des marchands d'argent qui ont des comptoirs dans toute l'Europe. Gourdon figure parmi leurs principales places de banque.

La contrée fut alors, sous la domination des comtes de Toulouse, puissante et prospère.

Elle avait à profusion des seigneurs poètes, des faiseurs de *canzones* et de *sirventes*, des cours d'amour, des collèges de la gaie science. Mais elle eut le malheur d'inquiéter Rome par des doctrines venues d'Orient qui semblaient mettre sur le même pied l'Esprit du mal et l'Esprit du bien. Le pape cria : « Sus aux Albigeois ! » Les Français du Nord s'armèrent pour cette croisade d'un nouveau genre. Simon de Montfort se fit l'exécuteur des vengeances pontificales, le conquérant de cette proie opulente.

Des flots de sang coulèrent. Toulouse, avec ses *capitouls*, qui personnifiaient ses libertés, les villes environnantes avec leurs églises de briques qui ressemblent à des châteaux-forts, subirent des assauts, des sièges, des massacres. La victoire resta aux plus robustes qui étaient les moins civilisés. Les troubadours s'exilèrent ; les petits périrent ou plièrent ; l'Inquisition, créée pour achever d'étouffer l'hérésie, fit peser sur les esprits une chape de plomb ; le Midi fut rattaché au Nord par des liens de fer.

Une autre région ne se serait peut-être jamais relevée d'une chute si rude. Mais sa vitalité en triompha. Trois siècles plus tard, sous le souffle de la Renaissance et de la Réforme, c'est un nouveau jaillissement d'idées, de passions, de talents ; les jeux floraux qui s'organisent ou

ressuscitent, Scaliger, le grand érudit, Cujas, le grand jurisconsulte qui était fils d'un simple foulon et se plaisait à s'en souvenir, Pibrac, le moraliste, qui eut le tort d'écrire une apologie de la Saint-Barthélemy, Marot, le gentil poète, y représentent l'essor intellectuel du temps.

Seulement il semble que sur ce terroir trempé de sang hérétique la haine de Rome ait continué à germer silencieusement. Marot, le chantre de l'amour et de la beauté féminine, traduit les Psaumes et s'en va promener chez les puritains de Genève une austérité de fraîche date sujette à des rechutes. Montauban devient une forteresse des calvinistes et sera pour eux jusqu'à nos jours un vivant foyer d'études.

Mais les fureurs théologiques se sont rallumées. Toulouse a, dix ans avant Paris, sa tuerie de huguenots, dont des catholiques trop zélés voudront encore, en 1862, célébrer le troisième centenaire. A Rocamadour, les pélerins montent à genoux un escalier de 217 marches qui mène au sanctuaire d'une vierge miraculeuse.

Par moments, à force d'être religieuse, la fermentation des âmes finit par devenir irréligieuse. Comme il arrive toujours là où deux sectes opposées se font une guerre impitoyable, le doute, qui donne tort à l'une et à l'autre, naît

du choc des convictions rivales. En 1619, le philosophe italien Vanini est condamné pour athéisme, par les magistrats de Toulouse, à être brûlé vif, après avoir eu la langue coupée, et, comme il s'écrie en allant au supplice : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! », paroles que l'on veut considérer comme un reniement de ses opinions, il réplique : « Simple façon de parler ! » Quelques années plus tard voit le jour, au Carlat, Bayle, le sceptique, l'ironiste insinuant, qui sera tour à tour catholique et protestant et dont le dictionnaire, prélude de l'Encyclopédie, ébranlera doucement les croyances que Voltaire démolira ensuite à grands coups de hache.

Bien prend à Bayle de vivre en Hollande; car jusqu'en plein siècle de l'incrédulité le Parlement de Toulouse reste animé d'un implacable fanatisme. Des condamnations d'innocents dont le seul tort est d'être calvinistes, l'affaire Calas, l'affaire Sirven lui valent une fâcheuse célébrité. En 1815 encore, le général Ramel est tué à Toulouse par les *verdets*, qui sont de féroces champions du trône et de l'autel. L'antique abbaye de Sorèze est alors une école d'où sortent d'ardents défenseurs de la foi catholique. De Toulouse vient Villèle, le ministre des Bourbons restaurés, qui fait rendre un milliard aux émigrés. Qui s'étonnera que, par réaction, Peyrat, le biographe des pasteurs

du désert, soit fils de la même contrée? En maint endroit, c'est toujours sur le terrain confessionnel que se livrent les batailles politiques.

Certes il serait aisé d'évoquer des souvenirs plus pacifiques, de rappeler des hommes de renommée moins batailleuse : Dacier (de Castres), le latiniste qui fut surtout le mari de M^me^ Dacier, l'helléniste ; Fermat, le mathématicien que Pascal appelait le premier homme du monde ; La Pérouse (d'Albi), le marin, qui disparut mystérieusement dans l'Océanie qu'il découvrait ; Champollion (de Figeac), qui trouva la clef des hiéroglyphes égyptiens. Je ne puis passer sous silence Murat, Soult, Bessières, ces éclatants lieutenants de Napoléon. Mais ce qu'il faut dire surtout, c'est que le livre d'or de la région toulousaine n'a jamais été mieux garni que dans la dernière moitié du dix-neuvième siècle.

Vous faut-il des gloires politiques? La chaude parole de Gambetta, le patriote républicain, qui naît à Cahors, a pour écho la grande voix de Jaurès, le poète et l'orateur du socialisme, qui naît à Castres. La *Dépêche de Toulouse* devient le journal dominant du Sud-Ouest, pendant qu'Adrien Hébrard dirige à Paris le *Temps*, le grand organe de la république bourgeoise. Et que d'autres hommes qui ont marqué leur

passage dans la vie publique par leurs discours, leurs écrits, leurs actes : Alphonse Peyrat, M. de Freycinet, les Reclus, dont le plus célèbre, Elisée, a poursuivi avec une inlassable persévérance son rêve anarchiste et sa précise description de la terre.

Aimez-vous mieux des noms d'écrivains ? Je vous citerai Léon Cladel, qui burina si vigoureusement les va-nu-pieds, les paysans et les ouvriers du Quercy ; Pouvillon, le sobre et délicat conteur des amours et des tragédies villageoises. Puis se présentent en rangs serrés les artistes : Ingres, le violoniste, qui fut à ses moments perdus le dernier de nos peintres classiques ; Jean-Paul Laurens, qui se plaît à faire revivre sur la toile l'âme sombre du moyen âge ; Debat-Ponsan, le portraitiste du général Boulanger ; Bida, l'illustrateur des *Evangiles*, de Musset, de la *Vie de Jeanne d'Arc ;* des maîtres du marbre et du bronze, Falguière qui sculpta la statue de Gambetta et le *Triomphe de la Révolution ;* Mercié, Denys Puech, Gabriel Pech, Bourdelle, de tempéraments si divers qu'il y en a pour tous les goûts.

Voilà certes un beau bataillon sacré ! Et encore en oublié-je. Je ne saurais pourtant oublier (est-ce un effet du climat tiède et doux ?) les voix bien timbrées qui ont approvisionné nos théâtres lyriques de chanteurs comme

Gailhard ou Capoul, et de cantatrices comme Emma Calvé. En vérité, si l'on me demandait quelle a été dans le dernier demi-siècle la seconde capitale artistique de la France, je répondrais volontiers Toulouse, et ce n'est pas le moins brillant fleuron de la couronne d'églantines, d'amaranthes et de soucis qu'elle a le droit de porter fièrement.

Gascogne, Navarre, Béarn, Armagnac

Penchée tout entière vers le vaste et profond entonnoir que forme le golfe de Biscaye, sans autres fleuves que l'Adour et la petite Bidassoa, de diplomatique mémoire, pour recueillir les eaux qui descendent des Pyrénées occidentales, s'étend une région qui se décompose à première vue en quatre parties distinctes : la côte, la montagne, les landes et la plaine.

Aussi a-t-elle quatre espèces de population : d'abord des pêcheurs, des marins, des baigneurs de plages à la mode ; puis des montagnards, des Basques surtout, mêlés aux touristes et aux malades qui viennent demander la vigueur à l'air pur et aux eaux thermales ; ensuite des bergers et des résiniers ; enfin des paysans et des hobereaux qui cultivent la vigne et l'art de s'enrichir en courant les aventures.

Quels assauts le vent et la marée donnent au rivage, incessamment frangé d'écume blanche et bordé de dunes dont le sable étincelle au soleil, si bien qu'il a reçu et mérité le nom de Côte d'Argent ! Ses habitants furent, au moyen

âge, de hardis chasseurs de baleines, alors que les énormes bêtes se risquaient dans les eaux tièdes de notre Océan. Ils sont encore de bons écumeurs de la mer. Mais quoi ! La célébrité de Bayonne, quoiqu'elle ait produit des artistes comme Bonnat, est toute guerrière, attachée qu'elle est aux bayonnettes, aux glaives façonnés à Bayonne, ainsi que disaient les pseudo-classiques du premier Empire. Puis Saint-Jean-de-Luz, Hendaye, Guétary, Hossegor, Arcachon, Biarritz ont bien d'autres ressources aujourd'hui que les poissons, les huîtres, les homards. Elles retiennent dans leurs filets ces poissons d'or que sont les riches étrangers ; depuis le milieu du dix-neuvième siècle qui les mit en vogue, elles ont attiré par la douceur de leur climat et gardé prisonniers de leur beauté des empereurs, des rois, des princes de la banque ou de l'art.

Ces nouveaux venus ont envahi aussi les étroites vallées où les gaves se démènent et rugissent comme des démons aux yeux glauques et aux bonds désordonnés ; des explorateurs découvrent, aménagent des gouffres et des gorges, comme celles d'Holçarté, qui feront l'émerveillement des curieux. Pau est déjà l'une des capitales de cette société cosmopolite qui plante sa tente là où elle trouve doux hiver, bons hôtels et paysages grandioses.

Chaque été et même à présent dans la saison froide, des caravanes de grimpeurs ou d'amateurs de ski s'acheminent vers les cimes neigeuses qui les appellent, vers le cirque titanesque de Gavarnie où seule la fabuleuse épée de Roland a pu tailler une brèche. Des théories de malades, quand elles ne s'arrêtent pas dans les boues de Dax, vont boire ou se plonger aux sources sulfureuses de Barèges, de Cauterets, de Luchon, de Bagnères-de-Bigorre. Des convois d'infirmes et de paralytiques, en quête de miracles, montent demander à la Vierge de Lourdes la guérison que leurs ancêtres imploraient d'Esculape.

Pays béni de la magie, de la sorcellerie, de la superstition, comme tous ceux où la nature écrase l'homme, où les forces mystérieuses de la terre étonnent, humilient, épouvantent sa faiblesse. Ce fut jadis le chemin où passaient, avec coquilles et bourdons, les pèlerins allant à Saint-Jacques-de-Compostelle. A Roncevaux, on vous montre encore deux épines de la Sainte Croix, du lait de la Vierge Marie et les sandales de l'archevêque Turpin. Ignace de Loyola et Saint-François-Xavier, les premiers chefs de la Compagnie de Jésus, sont nés dans le voisinage, de l'autre côté de la montagne, et, de ce côté-ci, Belzunce, l'évêque qui fut le héros de la peste de Marseille.

O les nuits de terreur, quand hurle la tempête ou que vacillent les Pyrénées ! Satan n'est jamais loin. N'est-ce pas lui qui, en plein dix-septième siècle, fut dupé par Saint-Axular, un saint du crû *qui n'avait plus d'ombre*, parce qu'ayant promis pour je ne sais quelle faveur de se livrer au Malin (qui fut naïf en la circonstance), il trouva moyen de lui faire prendre son apparence pour sa personne même.

Voyageurs qui passez par là, ne manquez jamais de jeter une poignée de sel au feu, si vous entendez un coq chanter le soir ! Car c'est le signe que les esprits du mal voltigent dans l'air et courent au sabbat. En 1609, le Parlement de Bordeaux fit opérer dans la contrée une rafle de sorciers ; il y en eut une soixantaine de condamnés et d'exécutés. On rencontra longtemps aussi en certains recoins de malheureux réprouvés qu'on appelait des cagots. Lépreux, hérétiques, innocents ? On ne sait guère. Mais n'est-il pas étrange que ce nom de *cagot*, comme ceux de *benêt* (benoît ou bénit), ou de *crétin* (chrétien), soit resté dans notre langue avec un sens méprisant ?

Dans cette contrée montagneuse, où la voie ferrée, entre Bayonne et Miranda, traverse trente-sept tunnels et ressemble à une flûte percée de trous, un peuple énigmatique subsiste qui vit à cheval sur les Pyrénées. Ce sont les

Basques. D'où viennent-ils ? Sont-ils les fils du sol ou les débris d'une race antique, puissante, engloutie dans l'Océan avec la légendaire Atlantide? Nul ne saurait le dire avec certitude.

Toujours est-il que, au nombre d'environ 200.000 sur le territoire français, ils ont gardé leur langue (l'euskara), leur physionomie, leurs mœurs, leurs costumes. Quand on les voit dévaler de leurs logis haut perchés qui portent chacun la date de sa construction et une image sainte dans une niche, quand on les voit marcher, agiles et souples, la veste sur l'épaule, la ceinture rouge sur la culotte courte, le béret bleu sur la tête, aux pieds les espadrilles attachées par deux bandelettes qui se croisent sur la jambe, à la main le bâton de néflier avec sa lanière double qu'un nœud termine, on est au premier abord frappé de leur aspect original et archaïque.

Buveurs de cidre, joueurs de quilles et de pelote, de guimbardes et de pastorales sacrées, danseurs de *fandangos* et de *matchikos*, mangeurs de *garbures* épicées, lanceurs robustes de la barre de fer, chasseurs de palombes, depuis qu'il n'y a plus d'ours ni d'isards dans les Pyrénées découronnées de leurs forêts, ils sont encore bons marins, bons éleveurs. Ils sont, avec les montagnards d'Auvergne et des Alpes, à peu près les seuls Français qui émigrent

régulièrement à l'étranger. Ils quittent aisément pour les Amériques leurs maigres vallées où la fougère, les bruyères, les ajoncs remplacent trop souvent maïs, vignes et pommiers. Ils vont chercher fortune à Cuba, dans l'Argentine, au Mexique; mais ils en reviennent pour vieillir et mourir au pays.

Descend-on de ces hauteurs vers la France, on rencontre deux lignes de villes échelonnées sur deux routes qui serpentent à mi-côte et au pied des montagnes : Argelès, Oléron, Mauléon, Saint-Jean sont situées sur la première ; Tarbes, Orthez, Pau, Bayonne sur la seconde. Ce furent des forteresses autrefois ; ce ne sont plus que des marchés.

Au delà, viennent les landes, une conquête de l'homme sur le désert. Jadis des eaux croupissantes qui ne pouvaient arriver à la mer ni s'infiltrer à travers un sous-sol imperméable ; des étangs peuplés de sangsues ; des marais qui forçaient les bergers à cheminer sur de longues échasses. Aujourd'hui, grâce aux travaux de Brémontier, de Chambrelent, de Hugues et de leurs élèves, une forêt de 600.000 hectares qui, comme un manteau souple, épouse de ses plis onduleux les creux et les mamelons des dunes voyageuses à jamais fixées ; des pins et encore des pins, que Théophile Gautier, dans des vers célèbres, comparait aux poètes, parce qu'ils ont

tous leur plaie au cœur et versent leur sève en larmes embaumées ; des ruisseaux qui coulent et vont joindre l'Océan ; des puits qui peuvent, en cas d'incendie, éteindre les foyers, séparés d'ailleurs par de larges allées de sable appelées des garde-feu ; des buissons de genêts dorés et de bruyères blanches qui égaient la sombre verdure ; une armée de résiniers qui va recueillir dans les pots accrochés au flanc de chaque arbre ce qui va devenir goudron, brai, essence de térébenthine, colophane, un trésor autour duquel se disputent patrons et ouvriers, mais qui fait affluer la richesse en ces parages si longtemps déshérités.

Restent après cela le Béarn, l'Armagnac, la Gascogne proprement dite : un pays où la pluie se change en vin et le vin en eau-de-vie, où une population besogneuse, brave, ingénieuse, qui ne pèche point par excès de timidité, qui, dit-on, exagère parfois et qui a volontiers la parole et la conscience faciles, fut de tout temps féconde en capitaines et en aventuriers illustres.

Œil d'aigle, jambe de cigogne,
Moustache de chat, dents de loup,
Fendant la canaille qui grogne,
Ce sont les cadets de Gascogne...

A la fin du moyen âge, sous le nom d'Armagnacs, ils tiennent contre les Bourguignons

le parti de la noblesse et du roi de France. Au temps de Louis XII et de François Ier, ils s'appellent Gaston de Foix, Lautrec, et font admirer des Italiens *la furia francese*. Il est des leurs, le cruel et bien disant Montluc, l'héroïque défenseur de Sienne et le massacreur de huguenots qu'on surnomme le boucher royaliste; il appartient à la famille des d'Artagnan-Montesquiou et il l'illustre avant Dumas père.

Leur vrai roi, ce sera le Béarnais, à qui son grand-père, le jour de sa naissance, frotte les lèvres d'une gousse d'ail et fait avaler un verre de vin de Jurançon, le Vert-Galant, qui mène gaîment de front l'amour et la guerre et qui, avec son pourpoint troué, sa marmite souvent renversée, annexe la France à la Navarre, trouve que Paris vaut bien une messe, change de religion comme d'habit et fait gaillardement le saut périlleux du protestantisme de sa mère dans le papisme de ses pères et de ses sujets.

Cadets de Gascogne encore, ce Gassion qui gagne la bataille de Rocroy, en laisse la gloire à Condé et s'écrie devant des précieuses : « Mordious ! Femmes et vaches, ce m'est tout un ! » ; ce duc de Roquelaure, qui fut un homme de guerre et un bouffon également distingués ; ce volontaire de Quatre-Vingt-Douze qui, avant d'être le maréchal Lannes, duc de Montebello,

naquit d'un valet d'écurie et fut apprenti teinturier ; ce Bernadotte, fils d'avocat, qui s'en alla fonder une dynastie en Suède. J'en passe et des meilleurs ; mais c'en est assez pour affirmer que sans eux il manquerait je ne sais quoi de jovial, de pittoresque, de hardi, de sonore et d'empanaché à l'histoire et à la mentalité de la France.

Guyenne et Périgord

Si, du confluent où la Garonne et la Dordogne mêlent leurs eaux troublées et jaunies pour former la Gironde, on descend vers l'Océan, on se trouve déjà presque en mer, dans une vaste étendue d'eau qui a douze ou quinze kilomètres de largeur et qui servit jadis de frontière entre la langue d'oc et la langue d'oïl.

Elle est semée d'îles et de bancs de sable, bordée de marais, sillonnée de grands vaisseaux, qui s'arrêtent souvent à Pauillac, rebroussée par la marée qui s'avance beaucoup plus loin dans les terres. Royan abrite dans un pli du rivage ses villas coquettes et sa plage mondaine, et la tour de Cordouan, dont la nature avait fait un récif et dont les hommes ont fait un phare, éclaire et domine l'entrée de ce royal estuaire.

Si l'on remonte, au contraire, les deux rivières et leurs affluents, on rencontre sur sa route des villes florissantes : d'un côté, Bordeaux, la cité maîtresse, et « ses filleules », la Réole, Marmande, Villeneuve-sur-Lot, Agen ;

de l'autre, Libourne, Bergerac, Sarlat, Périgueux ; on pénètre au cœur d'un des pays les plus riches et les plus gourmands de France.

L'art de bien manger et de bien boire y est cultivé de temps presque immémorial : truffes du Périgord, cèpes à la bordelaise, prunes et pêches d'Agen, blés et maïs savoureux ont de quoi satisfaire les plus difficiles ; mais que dire des vins ? Il suffit d'avoir vu un Bordelais mirer d'abord, puis chauffer dans sa main avec un respect quasi religieux la claire liqueur qu'il va déguster à petits coups pour comprendre que la vigne est ici l'arbre sacré par excellence.

Elle est la joie, la fortune, la gloire de la région : Médoc et Saint-Emilion rouges comme des rubis, Sauterne et Graves dorés comme le soleil, crûs princiers qui s'appellent Château-Laffitte, Château-Margaux, Château-Larose, etc., étiquetés et classés par rang de mérite et par rang d'âge, sont partout, en Angleterre comme en Amérique, aux Indes comme en Russie, l'accompagnement obligé des dîners de cérémonie et le réconfort des convalescents.

Des Anglais étant venus rendre visite à Montesquieu dans son château de la Brède, on leur montra un bonhomme qui parcourait ses vignobles, un échalas à la main et un bonnet de laine sur la tête, et l'on dit que M. Fallières se prépare à prouver très démocratiquement

qu'un ex-président de la République française peut redevenir sans peine un fin vigneron du Loupillon. On peut se représenter la ville de Bordeaux enguirlandée de pampres et trônant sur un tonneau.

Ville majestueuse, d'ailleurs, et d'aspect monumental. Couchée sur la rive de son fleuve, elle a par endroits, comme ses filles au noir chignon couronné d'un foulard de soie multicolore, des grâces nonchalantes de créole qui sommeille sous une verdure opulente lavée souvent par des pluies tièdes, et, sur d'autres points, l'activité précise d'une négociante avisée. Enrichie par le « commerce des Iles » au dix-huitième siècle, embellie et agrandie par le marquis de Tourny, elle a bordé de quais superbes la Garonne qui est là deux fois plus large que la Tamise à Londres et qu'enjambent gaillardement un pont de pierre et un pont de fer ; elle a un port, un des premiers de France, d'où le sucre raffiné, les conserves de fruits, le papier, les tissus de luxe, sans compter d'innombrables barriques et des cruchons d'anisette, s'en vont porter sa renommée vers l'Angleterre, l'Espagne, le Sénégal, les Amériques. On a nommé l'élégant demi-cercle qu'elle dessine la Corne-d'Or française ; je veux bien, pourvu qu'on ajoute que c'est une corne d'abondance.

Un si bel emplacement ne pouvait manquer d'attirer des habitants. Aussi, dès le temps des Romains, Burdigala est-elle une cité prospère ; les Romains y envoient étudier leurs enfants ; elle a des écoles renommées et un poète Ausone, qui, déjà, par une sorte de prédestination, chante les vins et les fleuves gaulois. Ses alentours s'illuminent longtemps des lueurs mourantes de la civilisation antique. On ne peut guère réprimer un sentiment de surprise en voyant à Périgueux les coupoles byzantines de l'église Saint-Front, cette réplique inattendue de la basilique vénitienne de Saint-Marc.

Plus tard, le hasard d'un mariage accroche la Guyenne à l'Angleterre, et Bordeaux restera longtemps anglaise, tournée vers l'Océan, en rapport avec les Flandres, accueillante aux étrangers, même aux israélites chassés d'Espagne et de Portugal. Rattachée enfin à la France, dotée par Louis XI de privilèges, d'un Parlement, d'une Université, elle traverse au seizième siècle une première période d'éclat et de grandeur.

Dans son voisinage, à Nérac, siège une petite cour lettrée, où la reine Marguerite de Navarre, sœur de François Ier, protectrice de Calvin, de Mélanchton, de Marot et auteur de contes qui n'ont rien d'austère, essaie de marier la Renaissance et la Réforme. A Coutras,

Henri IV commence à conquérir son royaume sur les Ligueurs.

Comment ne pas remarquer le rôle prépondérant que joue en ce temps-là le Sud-Ouest de la France ? Il est voisin du pays qui possède alors la primauté politique, qui a découvert et assujetti le Nouveau-Monde, dont les rois rêvent la domination universelle et peuvent dire que le soleil ne se couche pas sur leurs Etats, dont les mines d'or et d'argent sont les plus riches, les flottes les plus imposantes, les armées les plus redoutables. Il est sur le chemin du courant qui apporte alors d'Espagne modes et mots nouveaux, idées et formes littéraires. Il participe au mouvement qui vient du Midi et il donne à la France un roi, des chefs-d'œuvre et des grands hommes.

Faut-il croire que la liberté dont la Guyenne et le Périgord avaient joui, quand ils étaient un fragment continental du territoire britannique, y avait laissé un goût de revenez-y ? Toujours est-il qu'ils sont rétifs à la cravache et prompts à se cabrer. Un Montmorency les a rudoyés, maltraités, parce qu'ils regimbent contre la gabelle. Aussitôt un petit pamphlet court sous le manteau ; on le baptise le *Contre-Un ;* c'est, en effet, un réquisitoire enflammé contre le pouvoir d'un seul. Explosion d'une âme antique et républicaine ! Ecrit viril d'un adolescent,

presque d'un enfant, qui a suffi pour immortaliser La Boétie, le juvénile tribun de Sarlat.

On ne peut nommer La Boétie sans parler de Montaigne ; on ne sépare point deux amis pareils. Ah ! celui-ci, ce n'est plus un prêcheur d'action, un excitateur de volontés ; c'est un prudent et un désabusé qui a vu trop longtemps le sang couler autour de lui pour des querelles politiques et religieuses. Mais quel abatis fait dans le champ des préjugés ce douteur souriant qui doute même de son doute ! Quelles semences de libre pensée il jette à pleines mains dans les esprits ! Il sera pendant plus d'un siècle l'épouvantail des croyants, le nuage insaisissable et gros d'orages au travers duquel passent, inefficaces, les grands coups d'estoc des théologiens.

Lorsque éclate la dernière révolte contre la monarchie absolue, au temps de cette guerre folle qui s'appelle la Fronde, Bordeaux a encore un sursaut d'énergie. Dans ses murs se déroule cette étrange « guerre des femmes », où princesses, bourgeoises et poissonnières fraternisent et défient les troupes royales. Sous l'Ormée, la promenade plantée d'ormes, flotte le drapeau populaire, qui est rouge, et retentit, comme un écho apporté par le vent des bords de la Tamise où l'on vient de décapiter un roi, le cri de : « Vive la République ! »

Il semble que dans ce coin de terre, où les imaginations sont vives et ardentes, mais en même temps tenues en bride par un bon sens très pratique, on soit volontiers hardi en paroles et modéré en action, capable à la fois d'adresse et de témérité. Regardez plutôt le séduisant et insinuant Fénelon, bel esprit chimérique et habile homme de cour, rêveur qui édifie dans les nues la cité de Salente et fin politique qui est sur le point d'être premier ministre et qui a tout prévu sauf la mort, au moment décisif, de son élève le duc de Bourgogne, mystique apôtre du pur amour et sage éducateur de jeunes filles !

Voyez encore Montesquieu, le mordant satirique des *Lettres Persanes*, qui, jeune, critique la société de son temps, fabrique comme un autre sa petite utopie, et qui, plus tard apaisé, philosophant sur les causes qui font varier les lois et les institutions humaines, devient le précurseur de la sociologie moderne. Je pourrais nommer encore Lacépède, le musicien naturaliste, qui traverse sans s'y mouiller les orages où les trônes sont emportés comme des fétus de paille, et plus près de nous Tarde, un philosophe-poète, un raisonneur imaginatif, qui s'est complu à débrouiller comment, de proche en proche, se propage l'imitation.

On ne me pardonnerait pas d'oublier les Girondins, ces demi-révolutionnaires qui

n'étaient pas tous de la Gironde, mais qui s'inspiraient de son esprit, Ducos, Guadet, Gensonné, Boyer-Fonfrède, Vergniaud le Limousin, orateurs éloquents et politiques impétueux qui n'osent pas, semble-t-il, aller jusqu'au bout de leur pensée et qui croient pouvoir arrêter au milieu de leur cours les passions qu'ils ont contribué à déchaîner.

Au dix-neuvième siècle, la région apporte (c'est un refrain qu'on peut répéter pour chacune) son contingent guerrier à l'épopée napoléonienne : Nansouty, le brillant général de cavalerie ; Daumesnil, le vieux grognard amputé d'une jambe, qui ne sait « ni se rendre ni se vendre », et qui refuse de livrer le fort de Vincennes aux Alliés comme au peuple réclamant pour les pendre les ministres de Charles X.

Elle prend part aussi à ce réveil poétique qu'inaugure Jasmin, le perruquier d'Agen, et qui est peut-être le chant du cygne de la langue d'oc. Mais Bordeaux reste avant tout une grande bourgeoise, libérale et frondeuse. Elle prête son nom, mais ne donne point son cœur au dernier héritier des Bourbons. Elle ne fournit à la Restauration que des politiques pondérés et juste milieu, comme Lainé, de Sèze et Martignac.

Depuis lors elle figure dans l'histoire comme le lieu choisi par Napoléon III pour lancer la

fameuse phrase : « L'Empire, c'est la paix », devise dont la douloureuse ironie est soulignée, vingt ans après, par la réunion à Bordeaux même de l'Assemblée Nationale qui enregistrera les désastres de la guerre franco-allemande.

On se rappelle que Bordeaux fut en ce temps-là le siège éphémère du gouvernement et qu'elle représenta contre Paris et Gambetta la République modérée. Il se pourrait que cette modération fût un des caractères essentiels d'une population où l'opulence n'est pas rare et où l'aisance est plus générale qu'ailleurs.

Auvergne et Velay

C'est ici le château d'eau de la France. D'un large massif montagneux, qui ne s'élève guère au-dessus de 1.800 mètres, mais qui est copieusement arrosé par les pluies et profondément infiltré par les neiges, partent en tous sens des rivières qui vont grossir la Loire, le Rhône, la Gironde.

Le pays est bossué, hérissé, crevassé. On sent qu'il a été bouleversé par des forces souterraines. Ici un énorme volcan cracha des laves et des blocs de pierres ; son cratère est bordé de cônes aigus ou affaissés qui s'appellent Puy Mary, Puy Griou, Plomb du Cantal. Quand on regarde du haut d'un de ces sommets, on en voit descendre des amoncellements de terre, de rocs, de cendres qui sont séparés par de creuses dépressions et qui s'allongent en étoile comme les tentacules d'une pieuvre gigantesque. Là s'érigent d'autres cheminées du feu intérieur ; c'est le Mont-Dore, c'est le Mézenc, puis, comme une rangée de Titans, une soixantaine de puys qui barrent l'horizon et dont le plus connu est

le Puy de Dôme, temple jadis de divinités gauloises et romaines, temple de la science aujourd'hui, puisqu'il est devenu un excellent observatoire.

Ces volcans éteints forment souvent des coupes où dort emprisonnée l'eau du ciel, et cela fait de ronds et mystérieux miroirs où ne se reflètent que les nuages et les oiseaux de proie, une foison de petits lacs, cerclés de forêts ou de rochers, féconds en truites et en légendes.

Il s'en échappe des ruisseaux qui ne sont d'abord que des torrents, même quand ils s'appellent l'Allier ou la Loire ; ils dévalent par bonds et cascades à travers gorges et défilés : le Saut-du-Loup fait pendant au Pas-de-Cère ; ils s'enfoncent, comme le Tarn ou le Lot, dans d'étroites fissures qu'ils ont creusées, rongées, sculptées, et que les chemins de fer, comme à Garabit, franchissent par de vrais tours de force ; ils disparaissent ou reparaissent dans des gouffres, comme à Padirac ; leurs falaises sont, comme celles de la Vézère ou de la Dordogne, percées de grottes chères aux fouilleurs de la préhistoire, parce qu'elles servirent de refuges à l'humanité primitive.

Ils rencontrent sur la route des sources minérales de tout genre que les hommes ont captées : la Bourboule, précieuse à ceux qui

respirent mal; Vic, à qui la tradition veut que nous devions la naissance de Louis XIV ; Royat, Châtel-Guyon, où les fontaines vivifiantes ont fait éclore et fleurir des villes pimpantes aux maisons roses et blanches ; Saint-Allyre, qui pétrifie les objets qu'on y jette ; quelques-unes où bout le bitume.

Les rivières qui ne guérissent pas ne sont pas pour cela fainéantes. Elles travaillent et travailleront de plus en plus. Les unes s'éparpillent en rigoles qui fertilisent les prés ; les autres, comme la Durolle, aiguisent et trempent les couteaux que la ville de Thiers exporte ; d'autres encore font mouvoir les roues des moulins ou des papeteries, comme à Aurillac ou à Ambert ; ou bien elles fournissent à peu de frais la force et la lumière électriques. Toute cette région, longtemps dédaignée par l'industrie moderne, est destinée à se peupler d'usines ; elle a en réserve, sous forme de houille blanche, des milliers de chevaux-vapeur.

Assurément son territoire est loin d'être partout fertile ; il contient de vastes solitudes où le genêt et la bruyère, l'œillet de montagne et la gentiane jaune se prélassent en liberté ; des plateaux ou *planèzes* où le seigle et le sarrazin sont la maigre récolte d'un sol maigre ; des *cheires* ou coulées de laves, qui ressemblent à des flots figés en pleine tempête, qui four-

nissent de très bons matériaux à la construction et au dallage des rues, mais qui se prêtent mal au labourage ; des *causses* arides et mornes où le mouton seul trouve quelque chose à tondre. Sans doute encore il y a, en mille endroits, des éboulis qualifiés de chaos, comme à Thiézac ; des colonnades de basalte qui font penser à des tuyaux d'orgue, comme à Bord et à Espaly ; des obélisques, d'étranges aiguilles ou *dykes* qui se dressent, hardies et pointues comme des flèches de cathédrales sorties de la terre d'un seul élan.

Mais dans les vallons humides, sur les croupes arrondies, retentit partout la clochette des troupeaux. C'est le pays vert, comme on l'appelle. Dans les *burons* ou chalets d'été, trop défendus par leurs remparts de fumiers et leurs fossés de purin, se fabrique à froid le fromage de Cantal, la *fourme* qu'on pétrissait autrefois sous le genou nu, mais qui se presse aujourd'hui à la machine. Juments et poulains, vaches rouges de Salers, bataillons d'oies, qui vont seules au pâturage et en reviennent chaque soir en bon ordre, gambadent et paissent à l'envi dans l'herbe épaisse qu'on fauche çà et là trois fois par an.

Puis dans les grasses vallées d'alluvion, dans les Limagnes, comme on les nomme, dans celle d'Auvergne surtout qui a 50 kilomètres de

large, la vigne, les fruits, les récoltes de toute espèce font retrouver un coin du paradis perdu. C'est par là, sur les bords du Lignon, que le bon d'Urfé plaça les bergers galants et les bergères raffinées de *l'Astrée;* mais hélas! Jean-Jacques, qui voulut aller les y chercher, n'y rencontra qu'un peuple honnête et peu poétique de chaudronniers, de forgerons et de paysans.

Population qui a gardé son type original : corps vigoureux et trapu, cou étroit, tête grosse, figure large, ronde et haute en couleur. Population solide, économe et madrée de gagne-petit qui ne craignent pas les durs travaux. On la connaît bien à Paris où elle est représentée par des marchands de marrons, de bois, de charbon, par une foule de « ferrailleurs »; on la connaît tout aussi bien en Espagne où elle émigre et va vendre du drap ou faire du pain.

Ses villes grises ont de même leur physionomie à part. Si l'on peut passer vite dans Issoire, la ressuscitée, dans Aurillac qu'enrichissent ses fabriques de parapluies et ses grandes foires au bétail, il vaut la peine de visiter avec attention Clermont-Ferrand, en qui se sont soudées deux villes, Le Puy qui dégringole tout autour de son rocher Corneille, Saint-Flour, la pucelle qui ne fut jamais prise, Salers restée ce qu'elle était au quinzième siècle avec

sa place des Nobles, son beffroi, sa cuirasse de remparts.

Et partout, même dans les plus petits villages, étincellent, rougeâtres et ventrus, les *forrats* ou chaudrons en cuivre où l'on fait cuire la traditionnelle soupe aux choux ; partout sonne la *cabrette*, dont le ménétrier tire, en battant du pied la mesure, une musique aigre-douce comme le petit-lait ; partout se danse, sinon la *guignade* qui scandalisait l'évêque Fléchier, du moins la bourrée qui pourrait bien avoir été aussi une mimique de poursuite amoureuse.

Danseurs et danseuses ne manquent pas, d'ailleurs, d'une rustique élégance : robustes gaillards coiffés d'un vaste feutre et cravatés de vert ou de rouge ; femmes qui portent sur la poitrine « le Saint-Esprit » en pierres roses d'Auvergne, des châles de soie bigarrés, des dentelles du Puy ou de Craponne faites au carreau par elles-mêmes.

Tout cela parle d'un passé lointain ; mais les monuments en parlent encore plus éloquemment. Ils disent combien l'Eglise et la féodalité furent ici puissantes.

Que d'ermitages, de chapelles, de Vierges dressées sur des rochers et ayant mille vertus, surtout quand elles sont noires ! Que de reliques et de reliquaires dans le trésor de Conques : un

bras de saint Médard, un mouchoir de saint Pierre, des cheveux de la Madeleine ! L'abbaye de la Chaise-Dieu, où le cardinal de Rohan dut aller se terrer après l'affaire du Collier, a des tapisseries merveilleuses qui racontent l'histoire d'Esther et des salles à écho où un lépreux parlant à voix basse dans une encoignure pouvait se confesser à un prêtre placé dans le coin opposé. A Aurillac, Gerbert, que David d'Angers a figuré en pied, passa pour sorcier, ce qui ne l'empêcha point de devenir pape. A Clermont, un autre pape français prêcha la première croisade. A Salers, les fontaines versaient du vin le jour de la Nativité de la Vierge. Ici le ruban de Saint-Amable fait fuir les serpents. Là naquit un moine-prophète, Jean de la Roquetaillade, qui avait pris cette fière devise : « J'ai mon siècle à punir et l'humanité à venger ».

La cathédrale du Puy, qui fut un édifice romain avant d'être une basilique chrétienne, est une des plus curieuses de France avec son cloître ouvragé et son escalier qui amène les pèlerins au centre même de la nef, si bien qu'on disait autrefois : « On y entre par le nombril, on en sort par les oreilles ».

Des châteaux en ruines ou restaurés couronnent les monticules, vrais nids de vautours qui ont encore des airs menaçants : Polignac et

Solignac, Pestel et Bouzols, Saint-Vidal et la Voulte, la Roche-Lambert où George Sand a fait vivre les héros d'un de ses romans. On sait la réponse de ce hobereau à la citation qui lui fut apportée par un huissier royal nommé Loup : « Jamais loup n'est entré ici, sans y laisser une patte ». Et il lui fit couper une main. Il fallut, en plein dix-septième siècle, que le Parlement de Paris promenât sa justice et l'échafaud parmi les seigneurs pillards et paillards qui pullulaient ; c'était un Canillac, contre lequel 12.000 plaintes furent déposées en six mois, un Montboissier qui volait, brûlait, tuait avec douze bandits qu'il nommait ses douze apôtres.

Ces vieux manoirs ont vu se dérouler des aventures romanesques ou tragiques. Au château d'Usson, la reine Margot, qui portait malheur à ses amoureux, aime un page qui en meurt. Le château de Cropière arbore encore sur son perron dégradé le buste de la belle Fontanges qui plut à Louis XIV et laissa son nom à une coiffure.

Mais les souvenirs belliqueux l'emportent sur les souvenirs gracieux. Ce pays tout entier fait l'effet d'une grande forteresse ; Gergovie fut la citadelle de l'indépendance gauloise, l'Arverne Vercingétorix son plus obstiné défenseur. Pendant des siècles, Auvergne et Velay,

si semblables et si voisins, se battirent à outrance. Routiers, catholiques et huguenots s'entr'égorgèrent à l'envi. Aussi les hommes de guerre ne manquent-ils pas ; preuve en soit ce comte d'Auteroche qui crie à Fontenoy : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers » ; La Fayette, qui naît à Saint-Georges d'Aurac ; Desaix, le vainqueur de Marengo.

En tous domaines, la région peut montrer une pléïade d'hommes très divers, mais vigoureusement trempés ; Michel de l'Hôpital, l'apôtre de la tolérance religieuse, à côté de Carrier, l'inventeur des noyades de Nantes ; Polignac, ce serviteur des Bourbons dont le zèle les renversa, près de Rouher, le vice-empereur.

Mêmes contrastes parmi les intellectuels. La poésie et le roman y eurent des représentants assez fades : tels d'Urfé, le créateur de Céladon ; le pesant Chapelain, dont Jeanne d'Arc fut la victime ; Marmontel, qui fut garçon philosophe dans la boutique encyclopédiste ; l'abbé Delille, qui fut une infatigable machine à décrire. Mais les dominant tous de la tête, Pascal, qui est le plus haut sommet du pays, illumine la science, la théologie, la polémique des éclairs de son génie pénétrant et douloureux ; Jules Vallès, le réfractaire, y forge sa prose solide et coupante.

Et n'allez pas croire que la langue d'oïl y ait

étouffé la langue d'oc ! L'antique troubadour Gaucelin Faydit y a eu, de nos jours encore, des successeurs ; je ne citerai que Vermenouze, le poète d'Itrac, dont les vers, intitulés *Fleur de brousse,* sentent la rose sauvage et le serpolet ; et s'il vous plaît de voir la grande place qu'occupent encore la poésie et la chanson populaires dans cette contrée à la fois rude et idyllique, lisez le beau livre que Jean Ajalbert, un Parisien d'Auvergne, a consacré à sa petite patrie !

Limousin, Marche, Combrailles

Qui descend des montagnes d'Auvergne vers le centre de la France rencontre une série de terres froides, trempées par les brouillards et les longues pluies d'hiver, pays pauvre et fruste où alternent les hauts plateaux mouillés, comme celui de Millevaches, et les vallées âpres et profondes. On dirait une Ecosse française ou une Bretagne intérieure.

Les plateaux sont ça et là bien cultivés ; par endroits s'y profilent sur l'horizon les silhouettes des grands bœufs qui tirent la charrue. On peut y voir onduler au vent la moire argentée des seigles, les blancs tapis des sarrasins en fleurs, parfois aussi les grelots légers des avoines et les épis dorés du froment ; autour de Brives-la-Gaillarde prospère même la culture des primeurs ; mais le plus souvent s'étendent à perte de vue des prés humides, des étangs où s'abattent les oiseaux sauvages, des *brandes* hérissées de bruyères, de fougères et d'ajoncs, semées de fondrières qui sont des chemins et de troupeaux où fraternisent les moutons, les

chèvres, les cochons et les oies qui allongent leur long cou bête en soufflant contre le voyageur.

Cependant le sol qui paraissait uni s'incline ; une pente se dessine ; des eaux qui croupissaient ou flânaient à l'aventure se rassemblent, se creusent un lit, se mettent à courir ; des combes fraîches, herbues, où poussent à foison orchis, ancolies, digitales, myosotis, se courbent en molles rondeurs ; un ruisselet y luit par intervalles comme une couleuvre aux écailles d'argent ; des buis, des houx, des châtaigniers moussus et tordus leur font un vert rempart contre les ardeurs du soleil.

Puis les combes s'escarpent et se transforment en ravins. Il s'en ouvre à droite, à gauche ; les ruisseaux gambadent à travers les rochers, dégringolent vers quelque rivière enfoncée, à la fois limpide et rougeâtre, qui s'appelle la Creuse, le Cher, la Corrèze, la Vienne, et coule entre des falaises couronnées de châteaux-forts en ruines ou de maisons neuves à tuiles rouges, tantôt écumant et rageant contre les blocs qui entravent son cours, tantôt immobilisée par un barrage et s'étalant en nappes tranquilles où le bleu du ciel se reflète et prend des teintes d'acier bruni.

Le paysage change à chaque détour. Il est ici rude, sévère, hostile ; tout est noir ou gris

foncé ; les rocs dénudés ont des airs méchants, féroces. Soudain une prairie de velours, dont le gazon tondu ras par la dent des moutons fait songer aux pelouses d'un parc anglais, descend nonchalamment jusqu'à la rive et vient baigner ses pieds dans le courant apaisé. Au milieu, de tous petits îlots, avec une touffe d'aunes et quelques fleurettes, semblent des barques joyeuses en partance pour on ne sait quelle fête inconnue ; des moulins, blottis comme en embuscade dans une anfractuosité, sont en apparence séparés du monde et guettent silencieusement les poissons qui sont ou des truites agiles ou des saumons venus de la mer lointaine.

Les villages en ce pays se composent d'un bourg, où s'élèvent la mairie, une auberge, l'école, la poste, quelques maisons, puis d'une quantité de hameaux éparpillés, perdus dans l'épaisseur des bois ; les cabanes, souvent encore recouvertes de chaumes, y ont gardé la physionomie des siècles révolus ; hommes et bêtes y vivent de compagnie ; dans la pièce, souvent unique, du logis, des blocs de pierre forment un dallage inégal ; des canards barbotent dans les interstices ; fichée dans une poutre qui soutient le toit, une sorte de pince en fer est destinée à supporter une torche de sapin ou une chandelle de suif.

Les usages antiques s'y conservent. A chaque carrefour des ormes portent, plantées, en plein tronc, de petites croix de bois taillées en forme de poignards, souvenirs des vivants à ceux qui ne sont plus. Au temps des récoltes, le voisin aide le voisin qui lui rend son coup de main et c'est une occasion de formidables ripailles. Aux noces, qui durent trois jours, mariés et invités, rubans rouges et blancs au chapeau, bouquet blanc au côté, cheminent à travers champs au son d'un flageolet et d'une cornemuse ; les filles arborent encore la coiffe ronde à fond brodé. A chaque pas on aperçoit, sous de vastes mantes noires à capuchon, des bergères qui filent en marchant ou bien qui, assises sur un roc de granit, paraissent pétrifiées pour l'éternité.

De loin en loin, une ferme à pigeonnier pointu, un manoir à tourelles, un vieux château lézardé rappelle qu'il exista là une petite noblesse terrienne, qui, lorsqu'elle sut se décrasser à la cour, donna les brillantes familles des Noailles, des Mortemart, des Ventadour, des Pompadour, mais qui, lorsqu'elle resta enlisée dans son isolement besogneux, s'est incarnée dans le burlesque personnage de M. de Pourceaugnac.

On peut deviner qu'à cause de son caractère archaïque la région a séduit les peintres et les littérateurs friands d'exotisme ; l'éloignement

dans le temps équivaut presque à l'éloignement dans l'espace.

Aussi George Sand a-t-elle maintes fois décrit les ravins riches en insectes et en plantes rares, les torrents aux crues subites, les tours branlantes des antiques forteresses féodales. On ne peut prononcer les noms de la Gargilesse, de Châteaubrun, de Crozant, du Bois-Noir sans évoquer les héros et les rêves de la grande romancière romantique, qui maria si curieusement l'idylle et la question sociale.

Puis Rollinat, le poète de la peur, le visionnaire macabre qu'une mort prématurée arracha si tragiquement à son ermitage de Fresselines, a chanté les follets qui dansent à la surface des marécages et attirent à eux le passant attardé, les spectres insaisissables qui flottent dans la brume, tous les êtres mystérieux et monstrueux enfantés par la nuit et par les imaginations malades. Les frères Tharaud disent à leur tour la mélancolie des horizons presque toujours voilés et des forêts solitaires et ils content l'agonie des derniers hobereaux qui se sentent devenus dans l'époque présente des anachronismes vivants.

Les peintres, de leur côté, ont trouvé là une mine à tableaux. On pourrait presque dire qu'il existe une école de la Creuse ; il y a des années où Crozant fait songer à ce que fut Barbizon,

voici un demi-siècle. Nommons seulement, pour épargner une peine aux historiens futurs, Didier-Pouget, qui habille les rochers de bruyères plus roses que nature ; Maillaud, qui reproduit avec une sincérité vigoureuse les marchés et les environs d'Argenton ; Madeline, Alluaud, Detroy, Joseph et, parmi eux, des Parisiens de marque : Guillaumin, qui fut président du Salon d'Automne ; Henri Coulon, l'avocat célèbre qui préside le Salon du Palais et qui sait être un maître ailleurs même qu'au barreau.

Artistes féconds en farces de rapins, baigneurs de Néris ou d'Evaux, citadins en villégiature apportent avec eux des usages, des goûts, des besoins nouveaux. Mais le souffle du dehors pénètre encore avec ces robustes émigrants, qui sont l'été maçons ou terrassiers à Paris et l'hiver paysans revenant à leur lopin de terre où ils ont laissé femme et enfants.

Il s'en faut, du reste, que le pays soit fermé aux idées d'aujourd'hui. Si le maréchal Bugeaud, qui fut un conservateur renforcé aussi bien qu'un militaire énergique et un colonisateur ardent, est Limousin d'origine, il était aussi de Limoges, ce Vergniaud, qui fut le grand orateur de la Gironde ; Pierre Leroux, avant 1848, fit de Boussac un centre socialiste ; et le bon démocrate Martin Nadaud, qui gâcha le mortier avant

de fabriquer des lois, était né à Lamartinesche.

Une population ouvrière, intelligente et remuante s'est agglomérée sur certains points. Tulle a de longue date ses manufactures d'armes et de tissus auxquels elle a donné son nom ; Aubusson et Felletin, ses fabriques de tapis ; Commentry, ses mines de houille ; Montluçon, son usine Saint-Jacques, où des machines gigantesques percent et rabotent un canon d'acier comme s'il s'agissait d'une planche ou bien trempent dans un bain d'huile une plaque de blindage pesant des milliers de kilos aussi aisément qu'un coutelier une lame de canif dans un seau d'eau glacée. C'est là, suivant une tradition qui est peut-être une légende, que, pendant une grève, serait né le sobriquet de *jaunes* infligé aux renégats de la lutte de classe : les carreaux du cabaret où ils siégeaient auraient été cassés par les grévistes et remplacés par des carrés de papier jaune.

Il se développe ainsi une puissante vie industrielle et commerciale qui, de plus en plus, converge sur Limoges. Ville ancienne où l'art de travailler les métaux fleurit dès le temps de Saint-Eloi, dont les émaux champlevés ont au moyen âge une renommée européenne et qui compte alors d'habiles orfèvres anonymes et des troubadours glorieux.

Après un long sommeil, elle se réveille au

dix-huitième siècle, quand elle a la chance d'avoir Turgot pour intendant. L'amour des émaux et des belles faïences n'avait jamais disparu des alentours, témoin Bernard Palissy, le martyr et le héros de la céramique. Mais alors, au lieu d'exporter le kaolin qui abonde dans ces parages, surtout à Saint-Yrieix, elle se décide à l'employer elle-même et elle réussit à merveille dans cette industrie semi-artistique de la porcelaine où elle a conquis une si belle place.

Limoges est dès lors en plein essor et elle grandit si bien qu'au dix-neuvième siècle elle quadruple le nombre de ses habitants. Dès longtemps carrefour de routes, elle devient un carrefour de chemins de fer ; située au point d'intersection des voies qui vont du Midi au Nord et de l'Est à l'Ouest de la France, elle est un grand marché, non seulement pour les beaux services de table, mais pour les bœufs et les solides chevaux du pays, ce qui entretient des industries comme la boucherie, la tannerie, la chapellerie, la ganterie ; elle est le foyer d'attraction, la capitale naturelle de la contrée que nous venons d'esquisser à grands traits.

Saintonge, Aunis, Poitou, Vendée

Nous entrons à présent dans une région mixte, amphibie, qui nous apparaît âprement disputée entre la terre ferme et la mer, entre le Nord et le Midi, entre la langue d'oc et la langue d'oïl, entre les musulmans et les chrétiens, entre la France et l'Angleterre, entre les papistes et les huguenots, entre les *blancs* et les *bleus*.

Ici Charles Martel avec ses guerriers Francs dit à l'invasion arabe : « Tu n'iras pas plus loin. » Ici les rois de France, vainqueurs à Taillebourg, vaincus à Poitiers, furent en lutte constante avec les Anglais. Ici les légistes s'orientaient vers Paris, pendant que les troubadours se tournaient vers le Sud. Ici la Vendée royaliste et catholique côtoie La Rochelle protestante et républicaine. Ici l'Océan ronge la côte, comme à Châtelaillon, tandis qu'un de ses golfes se transforme en marais et en champs cultivés.

Point d'unité, même dans la composition du sol : le Poitou est calcaire, l'Angoumois une

carrière de pierres meulières ; le granit domine en Vendée ; le sable et les dunes, quand on approche du rivage. Point de ville maîtresse qui s'impose. Poitiers est la capitale intellectuelle et religieuse, avec son université et ses couvents ; mais La Rochelle est la capitale commerciale, Rochefort ou Saint-Maixent la capitale militaire ; Angoulême, Niort, Châtellerault, Cognac sont les centres industriels.

La région est morcelée en pays qui ont eu, à des époques différentes, leurs périodes de puissance et d'éclat.

Elle brilla d'une civilisation précoce. A Saintes, un amphithéâtre, un arc de triomphe témoignent de son ancienne importance. Poitiers eut, avec le poète Fortunat, un dernier reflet de la culture antique ; elle eut avec Saint-Hilaire et Sainte-Radegonde l'honneur d'être pour la Gaule un foyer de propagande chrétienne ; ses églises romano-byzantines disent encore les relations qu'elle garda longtemps avec l'Italie et l'Orient ; l'abbaye de Ligugé, sa voisine, évoque une longue tradition de savoir et de piété ; les Lusignan, qui sont des environs, font penser aux croisades et au royaume de Jérusalem ; un de ses évêques fut un disciple et ami d'Abélard.

Ses comtes, puissants, féroces et raffinés, ont tracé dans l'histoire un sillage de gloire et de sang. Gilles de Rais, le tueur d'enfants et de

femmes, à la fois Ogre et Barbe-Bleue, fut un féodal digne de leur lignée tragique. Pendant tout le moyen âge, le Poitou, avec ses grandes plaines fertiles, fut une contrée opulente, dont la vie laborieuse revit tout entière dans le livre très substantiel que lui a consacré le professeur Boissonnade (1).

Mais, au seizième siècle, le mouvement se transporte sur le littoral. Là des ports, des îles basses et sablonneuses (Ré, Oléron, Noirmoutiers), des bancs d'huîtres, comme à Marennes, des parcs où l'on élève des moules, des marais salants et des tourbières, des rivières paresseuses, qui se séparent en rigoles multiples, bref une petite Hollande, où ne manquent ni les canaux, ni même les moulins à vent ; une population de marins et de paludiers, qui entretient des rapports séculaires avec les Flandres, l'Angleterre, le nord de l'Europe, quand elle n'a pas, comme aux Sables d'Olonne, une allure vive, une chevelure brune et des costumes bigarrés qui ont un faux air espagnol.

En ce coin de terre, les guerres religieuses ont fait rage. Est-il besoin de rappeler qu'il a fourni aux Réformés leurs chefs les plus énergiques, l'amiral Coligny et Agrippa d'Aubigné ; qu'il a vu se livrer les batailles de Jarnac et de

(1) *Essai sur l'organisation du travail en Poitou* (2 vol. in-8°).

Moncontour ; que les protestants songèrent un instant à créer là une petite République alliée de l'Angleterre ; que La Rochelle fut leur place forte principale et leur porte de communication avec l'étranger pendant ces années sanglantes où la religion passait bien avant la patrie.

A deux reprises, les armées royales mirent le siège devant cette forteresse. Elles furent humiliées la première fois, triomphèrent la seconde. On montre encore la table où le maire Jean Guiton avait posé sur une table un poignard destiné à frapper quiconque parlerait de se rendre. Il fallut pourtant céder. Le vainqueur définitif fut Richelieu, qui était né dans le voisinage ; il arrive souvent que la même province produise en même temps les plus vaillants défenseurs et les plus redoutables adversaires d'une cause, comme une mère vigoureuse qui enfante des frères ennemis plus forts que la moyenne des autres hommes et appelés par cela même à se tenir tête.

Près de ce nid de « parpaillots », les catholiques exaltés n'étaient pas rares ; il n'en faut pas d'autre preuve que les fameuses possédées de Loudun, dont, vers ce temps-là, le curé Urbain Grandier fut l'adoration et la victime. Les prêtres politiques n'y avaient pas non plus fait défaut ; témoin le cardinal La Balue, pour lequel son bon maître Louis XI fit confectionner

une si jolie cage, témoin aussi le cardinal de Sion, Mathieu Schinner, qui était originaire de ces parages et qui fut le belliqueux lieutenant du pape belliqueux, Jules II.

Richelieu, qui portait avec une aisance égale la robe rouge et la cuirasse, n'hésita pas à tuer la ville rebelle pour la mater. Il la coupa de la mer par une digue que l'on aperçoit encore à marée basse. Les Rochelois, affamés, abandonnés par leurs alliés, se soumirent ; beaucoup s'exilèrent ; on rencontre en Hollande, à Genève, plusieurs familles, comme celle d'Isaac Cornuaud (1), qui se rattachent au Poitou. Puis, pour achever la ruine de la ville hérétique, Sa Majesté Très Chrétienne essayait de faire refluer le négoce sur Brouage et Colbert créait, en 1666, sur la Charente, Rochefort, le port du roi opposé au port protestant. C'est merveille que La Rochelle survive et revive après tant d'avanies !

Pendant son déclin, une autre partie de la région s'éveille à la vie politique : je veux parler de la Vendée. Qui le connaissait, ce pays perdu, divisé en bocage et en marais ? Quand il n'était pas noyé d'eau ou de brouillard, il l'était de verdure. Des chemins creux entre des levées de terre hérissées d'ajoncs ou plantées de petits

(2) Emilie Cherbuliez. — *Mémoires d'Isaac Cornuaud* (in-8°. — Genève, 1912).

chênes ; le regard intercepté pendant des lieues par ces fourrés ; la marche arrêtée par quelque bourbier ou par une de ces saillies de pierre qu'on appelle des *chirons ;* de loin en loin, une ferme, ou, comme on dit, une *borderie,* une *closerie,* séparée du monde par un rempart de haies, de mares, de fumiers ; des carrés de prairie bien fermés où pâturent quelques têtes de bétail ; des hameaux disséminés qui fuient le bord des routes ; partout, dans un dédale tiède, humide et malsain, l'éparpillement, l'isolement.

On comprend qu'en pareil milieu vieilles coutumes et vieilles croyances se soient perpétuées de génération en génération. On comprend que les idées neuves, les mesures d'intérêt général, élargissant l'horizon et le devoir civique, y aient rencontré de vives résistances. Au moment même où la Révolution travaille en faveur de la Vendée et de ses paysans, la Vendée se soulève. *Pour* le roi ? *Pour* l'Eglise ? Oui, sans doute. Mais aussi et surtout *contre* la loi qui vient heurter son esprit particulariste, *contre* la conscription qui veut lui enlever ses enfants et les emmener au loin défendre cette France dont elle n'a pas conscience de faire partie intégrante, *contre* cette solidarité qui lui est imposée avec des concitoyens qu'elle ne connaît pas.

Et alors, c'est d'abord l'assassinat sournois au coin des bois, puis le massacre ouvert des républicains à Machecoul, à Bressuire, l'union mystérieuse de la femme, du prêtre et du noble, et bientôt l'appel à l'étranger, la levée en masse contre la nation. C'est la guerre implacable des campagnes réfractaires et des villes patriotes, une jacquerie paysanne où les chefs sont un tisseur, Cathelineau, un garde-chasse, Stofflet, un perruquier, Gaston, un curé, Bernier, en attendant qu'anciens officiers et ci-devant princes et évêques, aventurières et grandes dames entrent en lice avec Lescure, Charette, La Rochejacquelein. Guerre féroce, forcenée, comme toutes les guerres civiles, où de part et d'autre on est sans peur et sans pitié, tour à tour héros et bourreau, où l'on va au combat en dansant la *Vendéenne* ou la *Marseillaise,* où l'on enterre vivants, fusille, guillotine, noie les prisonniers, mais où achèvent leur apprentissage de capitaines les Kléber et les Marceau !

Ces passions sont apaisées, sinon éteintes. Lorsque la Vendée prend de nouveau les armes, après la Révolution de 1830 qui chasse les Bourbons, ce n'est plus qu'une parodie d'épopée. Mais un levain subsiste. Les vieilles dissensions ne sont-elles pas encore incarnées dans des hommes qu'on ne soupçonnerait pas d'être fils du même sol, quand l'un est M. Baudry d'Asson,

le patriarche attardé du parti légitimiste, et l'autre M. Clemenceau, le nerveux leader du parti radical. Il est vrai que Fromentin et Bouguereau, qui ne se ressemblent guère, furent tous deux de La Rochelle.

Pourtant on peut finir sur une autre vision que celle de ces luttes d'antan. Il y a dans toute la région un regain d'activité pacifique. La Rochelle est une des issues maritimes par où entrent et sortent les bois de construction et la houille anglaise, les vins, vinaigres et eaux-de-vie, le sel et les céréales. Châtellerault garde ses ateliers de coutellerie, Angoulême ses papeteries, Niort ses tanneries et mégisseries, Cholet ses fabriques de mouchoirs, Cognac ses distilleries célèbres où fut inauguré l'art de souffler mécaniquement les bouteilles.

Mais l'agriculture l'emporte ici sur l'industrie. Quand le phylloxéra eut dévasté les vignes d'où sortait « la fine champagne », croyez-vous que les vignerons aient perdu courage sous le coup de ce désastre ? Point du tout. Ils se firent éleveurs ; ils s'unirent en sociétés coopératives qui ont organisé des laiteries modèles, multiplié le bétail et fait jaillir de leurs pâturages une abondante source de richesse. Des savants, comme le professeur Turpain, expérimentent des barrages électriques pour mettre les récoltes futures à l'abri des ravages de la foudre et de la

grêle. Ainsi le travail répare les ruines qu'ont causées la folie des hommes et conjure les dangers que font courir les caprices de la nature.

Dauphiné et Savoie

Nous avons passé en revue toutes les contrées où s'est parlée peu ou prou la langue d'oc et qui forment à peu près les deux cinquièmes de la France. Nous abordons maintenant celles où régna sans conteste la langue d'oïl ; et il nous faut courir d'abord au Midi, dans la vallée du Rhône ; car les *Franciaux*, comme on les appelait, avaient poussé jusqu'aux confins de la Provence.

Là nous trouvons deux provinces montagneuses, Dauphiné, Savoie, où domine le parler du Nord ; il semble que l'altitude y ait contrebalancé la latitude. Deux provinces qui furent jadis habitées par le même peuple, les Allobroges, mais qui, séparées par les hasards de la politique, en lutte continuelle l'une avec l'autre, eurent des destinées différentes ; la première, rattachée de bonne heure au royaume de France, donna son nom à l'héritier de la couronne ; la seconde, berceau d'une maison que ses intérêts entraînèrent de l'autre côté des Alpes, n'est

entrée que sur le tard dans le giron de l'unité française.

Cela ne les empêche pas de se ressembler fort. L'une est plus industrielle et plus sèche ; l'autre, plus pastorale, est aussi parsemée de grands lacs et copieusement arrosée par l'eau du ciel qui s'élève bon an mal an à plus d'un mètre. Mais toutes deux sont jeunes, géologiquement parlant, ce qui veut dire qu'elles ont seulement quelques milliers d'années d'existence. Les glaciers, qui les ont recouvertes, ont laissé, sous forme de moraines et de blocs erratiques, la trace de leur descente dans la plaine ; les montagnes qui les hérissent sont encore aiguës, et, quoique ravinées, effritées, désagrégées sans répit par les pluies et les neiges, emportées en poussière au Rhône par les torrents limoneux, elles dressent fièrement la sauvagerie de leurs flancs abrupts et la majesté de leurs sommets glacés.

Que de pics, d'aiguilles, de dents, de pointes faisant un cortège impérial au géant des Alpes, à ce Mont-Blanc, qui, placé au point de rencontre de trois Etats, Suisse, Italie et France, mais enveloppé d'un cercle de populations qui parlent français, semble l'autel immense et immaculé où doivent venir un jour communier dans la fraternité rêvée par nos pères les nations de la vieille Europe et du monde entier !

De la longue et large chaîne alpine partent une quantité de rivières, qui coulent à peine, claires et maigres, durant l'hiver, mais qui s'enflent et se précipitent, grises et bruyantes, dès que revient le printemps : le Drac, l'Isère, les Dranses, l'Arve, la Durance, l'Ubaye, que sais-je ? toutes enclines à dévorer leurs rives, à couper les routes et à faire sauter les ponts, même quand ils s'intitulent ponts du Diable, toutes étranglées dans des gorges (le Fier, la Diosaz, l'Infernet) et sortant des défilés, où elles écument et mugissent, par sauts et cascades ; toutes roulant des blocs et des masses de terre qui engloutiraient vite champs et villages, si l'art des ingénieurs, comme ils l'ont fait pour le Riou-Bourdoux et pour maint autre, ne les emprisonnait entre des digues de pierre et ne les forçait à descendre posément d'étage en étage.

A côté de ces eaux qui courent à la surface du sol, il en est d'autres qui jaillissent de ses profondeurs, qui en ont gardé la chaleur ou qui s'y sont chargées de sels minéraux et de vertus guérisseuses. Aussi, quelle profusion de stations balnéaires ! Aix-les-Bains, avec ses thermes appréciés déjà des Romains et ses trente mille baigneurs annuels ; Evian, la ville coquette et luxueuse qui n'était, il y a un demi-siècle, qu'un pauvre village de pêcheurs ; Thonon, qui s'est

prise d'une belle émulation et qui aspire à la même fortune ; Allevard, Marlioz, Challes, Menthon, Lamotte, Brides, Saint-Gervais, etc., aussi nombreuses que les maladies cataloguées par la médecine, fontaines de Jouvence pour les énervés des grandes villes et petits pactoles pour les indigènes !

Les vallées tantôt se rétrécissent en couloirs rocheux, tantôt s'élargissent en de vastes bassins qui furent des fonds de lac et qui sont aujourd'hui des plaines fertiles : tels le cirque imposant de Sallanches et ce Graisivaudan assaini, où l'Isère arrose un véritable jardin morcelé en innombrables carrés de blé, de luzerne, de chanvre, de maïs, de vignes qui, à la mode italienne, s'accrochent aux arbres, se déroulent en festons, s'allongent en berceaux.

Ailleurs, les lacs se sont maintenus, et c'est la sérénité limpide et bleue du Léman franco-suisse ; le rivage capricieux du lac d'Annecy avec ses riants vergers chers à Jean-Jacques, à Eugène Sue, à Taine, à André Theuriet ; le lac littéraire du Bourget où se reflète la princière nécropole de Haute-Combe et près duquel les pèlerins d'amour cherchent les fantômes poétiques d'Elvire et de Lamartine.

A l'entrée des hautes vallées se tiennent en sentinelle de vieux châteaux qui commandent le passage, comme ceux d'Albon et de Char-

bonnières ; sur les plateaux se sont nichées des abbayes, amies de la solitude, chartreuses qu'enveloppait quelque désert ou qui menaient à quelque bout du monde ; de petites villes se sont tassées dans des coins abrités ; sur les pentes grimpent des villages, qui ont une existence double ; car les habitants, pendant la courte saison chaude, se transportent dans leurs chalets d'été, sur les alpages, au pays des marmottes et des arnicas éclatants comme le soleil, des gentianes d'azur et des soldanelles à la robe violette. Au-dessus, plus rien que la forêt qui protège les gîtes humains contre les avalanches et les éboulis ; puis des broussailles rabougries où broutent moutons et chèvres, quelque fort guettant la frontière et tapi dans les roches dénudées ; enfin la neige perpétuelle qui se mue lentement en glacier.

Les populations montagnardes ont partout des caractères analogues. Comme on se sent faible contre la nature trop rude, on se défend par la solidarité ; on exploite des pâturages en commun ; on s'entr'aide en cas de détresse. Comme on est pauvre, on s'en va volontiers gagner sa vie sous un autre climat. Paris connut sous le nom de Savoyards des porte-balles et des porteurs d'eau, des ramoneurs et de petits joueurs de vielle, qui se sont faits rares depuis que les enfants de la Savoie se dénomment

Savoisiens. Les environs de Gap approvisionnèrent le bas pays d'instituteurs ambulants. Le canton d'Exiles envoie des émigrants dans l'Argentine ; la jeunesse de Barcelonnette, depuis cent ans, laisse aux Piémontais la culture de la terre et va commercer au Mexique. Départs qui ne sont jamais sans espoirs de retour ! Quand on revient riche, on se fait bâtir une maison et un tombeau qui se piquent d'éclipser ceux des voisins.

Situés sur la route de l'Italie, communiquant avec elle par des cols dont beaucoup sont historiques (Mont-Genèvre, Mont-Cenis, petit Saint-Bernard, dont le nom rappelle les hospices fondés par Saint-Bernard, de Menthon), Savoie et Dauphiné sont liés à l'histoire italienne. François Ier passait par le col de Largentière et avec lui le Dauphinois Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, un de ces hommes qui demeurent en exemple à l'homme. Mais le chemin des armées était aussi celui de la Renaissance. La première Académie qui se fonda en deçà des monts fut celle d'Annecy, l'Académie florimontane, et c'est un gentilhomme savoyard, Vaugelas, puriste comme un provincial, qui devint pour les Parisiens le grand maître du français correct.

Mais c'est ici que se prononce et grandit la divergence entre les deux provinces sœurs. La

Savoie, reconquise au catholicisme romain par le doux et féminin François de Sales, reste fidèle à la foi et aux mœurs des ancêtres. Rousseau, nouveau converti comme son amie Mme de Vuarens, en respire l'atmosphère mystique et patriarcale dans sa retraite amoureuse des Charmettes et il y trempe de tendresse son âpreté calviniste ; plus tard les deux frères de Maistre y représentent leur religion, l'un sous sa face biblique et terrible, l'autre sous son aspect évangélique et aimable ; et presque jusqu'à nos jours la Savoie demeure une contrée de tout repos, dévote et conservatrice ; ses derniers écrivains, comme Buet et Henry Bordeaux, sont animés de cet esprit traditionniste.

L'esprit d'opposition et d'innovation s'est, au contraire, donné carrière dans le Dauphiné, plus viril, où des femmes mêmes ont pris part à la défense de la Tour du Pin. Les Vaudois, qu'on y massacra, furent graine de martyrs. Les protestants, avec Lesdiguières et le féroce baron des Adrets, y luttèrent de courage et d'atrocités avec les catholiques. Grenoble, vieille république ecclésiastique, avait des habitudes de liberté qu'elle n'a jamais laissé perdre. Au dix-huitième siècle, elle est féconde en intelligences indépendantes, nettes et hardies : Mably, le réformateur social ; Condillac, son frère, l'analyste précis et subtil ; d'Alembert, l'encyclopé-

diste mathématicien qui tient à la race par sa mère, Mme de Tencin ; Vaucanson, le mécanicien de génie ; Stendhal, qui l'honore et la renie. Elle semble toutefois plus portée à la prose qu'à la poésie, puisqu'elle n'offre comme poète que le pimpant et frivole Gentil-Bernard.

La politique partage ses préférences avec la science et la philosophie. A Vizille, dès l'année 1788, les Dauphinois, précurseurs de la Révolution française, réclament le vote des impôts par des Etats généraux. Barnave fait figure parmi les orateurs écoutés de la Constituante ; puis Mounier, l'administrateur intègre ; Manuel, l'avocat libéral, que fit « empoigner » en pleine Chambre le gouvernement de la Restauration ; des conspirations bonapartistes et républicaines ; Casimir Périer, le grand manufacturier et le grand bourgeois qui fut ministre de Louis-Philippe, prouvent l'intérêt que ne cessent de porter aux affaires publiques les citoyens de cette région. Il n'est pas étonnant qu'un président de la République et qu'un président du Sénat en soient originaires.

Deux choses aujourd'hui lui assurent une prospérité croissante : le tourisme et l'industrie.

Depuis que le Mont-Blanc a été découvert et ouvert par le genevois de Saussure et le guide Jacques Balmat, depuis que l'Alpe, souvent homicide, mais admirable professeur d'énergie,

ensorcelle les grimpeurs par sa beauté tragique et par l'ivresse du danger, c'est de Chamonix au Lautaret, de la Meije à la Tournette, un va et vient incessant. La haute montagne, jadis emblème de stérilité, rapporte deux récoltes par an. En été, la superbe route d'Evian à Nice est sillonnée d'automobiles ; en hiver, les amateurs de sports, de luges, de skis viennent se retremper dans l'air froid, pur et tonique. Encore n'ai-je rien dit des pèlerins de la Salette, dont la Vierge eut, dès 1846, une vogue que sa concurrente de Lourdes lui a ravie.

L'industrie, elle, florissait de longue date. Toiles de Voiron, mines de Largentière, forges d'Allevard, feutres de Thônes, gazes de Chambéry, ganterie de Grenoble, liqueurs de la Grande Chartreuse, etc., jouissaient d'un renom mérité. Mais qui se doutait des forces bienfaisantes qui dormaient dans les torrents dévastateurs ? La fée électricité, d'un coup de sa baguette magique, les a mises à la disposition des hommes. Plusieurs millions de chevaux-vapeur attendent qu'on les utilise et l'œuvre est brillamment commencée. La première ville qui sut en France s'éclairer à la lumière électrique fut, dès 1860, la bourgade de La-Roche-sur-Foron ; et ce n'est pas sans raison qu'Annecy a érigé des statues au chimiste Berthollet et à l'ingénieur Sommeiller qui perça le tunnel du

Mont-Cenis ; ingénieurs et chimistes sont en train de métamorphoser et d'enrichir le pays.

Grenoble a profité plus que toute autre cité de cette évolution. Elle est un centre d'usines modèles ; elle a produit des peintres comme Fantin-Latour et Hébert ; son Université régénérée est un foyer actif de vie scientifique, voire littéraire ; elle a même essaimé en Italie, à Florence, comme celles de Montpellier et de Bordeaux, en Espagne, à Madrid. Grenoble est en passe d'être la reine laborieuse des Alpes françaises.

Lyonnais, Bresse, Bugey, Forez

Salut à Lyon, qui arbore cette fière devise : *« Lyon le meilleur ! »* — et qui s'en souvient dans la lutte séculaire qu'elle a engagée avec Marseille pour mériter le titre de seconde ville de France ! Elle est du moins, sans conteste, le chef-lieu d'une région qui va de Bellegarde à Saint-Etienne, des derniers parallèles du Jura aux contreforts du Massif-Central.

Lyon, c'est, comme Limoges, un trait d'union entre le Nord et le Sud, entre l'Est et l'Ouest de la France. C'est un confluent de rivières et de peuples, où la Saône et le Rhône causent parfois de terribles inondations et souvent des brouillards intenses, où Suisses et Italiens se rencontrent avec les Français. Bonnes conditions pour le négoce ; bonnes conditions pour le rêve ! Les deux collines qui la dominent, Fourvières et la Croix-Rousse, attestent son double caractère de ville mystique et de ville commerçante.

Elle fut jadis la capitale de la Gaule celtique, la patrie des empereurs Claude, Marc-Aurèle,

Caracalla et Géta. Mais elle fut surtout une métropole de la Gaule chrétienne ; elle eut ses martyrs, saint Irénée et saint Pothin ; elle vit naître un père de l'église, saint Ambroise ; un évêque écrivain, Sidoine Apollinaire ; elle devint le siège de deux conciles. Sa montagne sainte est restée jusqu'à nos jours un but de pèlerinage. Le mont Pilat, qui se dresse à quelques lieues de là, est l'un des endroits où Pilate s'est tué pour expier sa mollesse de conscience. Trévoux, dans le voisinage, fut le fort théologique d'où les jésuites lançaient leurs flèches contre les philosophes.

Ce n'est pas que le pays soit toujours un modèle d'orthodoxie. Comme il arrive en ces foyers de vie pieuse, l'hérésie y fermente dans les âmes. Dès le douzième siècle, Pierre Valdo invite ses disciples à se passer des prêtres. La Réforme, qui descend de Genève avec les flots gris et tumultueux du Rhône, est un instant maîtresse de la cité. Mais le catholicisme y demeure vainqueur. Sous la Révolution, Lyon révoltée et débaptisée, devenue Commune Affranchie, témoigne ainsi la puissance qu'y avaient les traditions religieuses et royalistes. Dans le cours du dix-neuvième siècle, elle est une pépinière de personnages qui, peu ou prou, coopèrent à la restauration catholique : M^me^ Récamier, la madone de l'Abbaye-au-Bois,

l'amie si longtemps platonique de Chateaubriand ; le doux et nuageux Ballanche, son amoureux transi ; Ozanam, un précurseur du christianisme social ; Laprade, le pourfendeur académique de Sainte-Beuve et des libres penseurs.

Serait-ce forcer les choses (je ne le crois pas) que de retrouver le goût du mystère, je ne sais quoi de nostalgique et une vague religiosité chez beaucoup d'autres Lyonnais qui ont conquis la renommée ? Chalier, le tribun révolutionnaire, fut animé d'une sorte de fanatisme à rebours ; Jules Favre, le grand avocat qui fut un piètre homme d'action, étonna bien des gens par la sympathie indulgente qu'il montra aux miracles de la Salette ; Senancour, comme son héros Oberman, fut tourmenté de l'ennui romantique et se plaignit copieusement du mal de vivre.

Oh ! sans doute Lyon a produit des hommes de guerre comme Suchet ou Soliman pacha ; des poètes précis et précieux comme Soulary ; des artistes comme Philibert Delorme, Coysevox, Coustou, Lemot, Meissonier, chez lesquels il serait vain de chercher le flou du rêve et le souci d'un au-delà plus ou moins indéterminé. Mais comment méconnaître un idéalisme foncier, qui est comme une saveur de terroir dans les tableaux de sainteté qu'a prodigués Flandrin ;

dans les ambitions de Chenavard, qui, chargé en 1848 de décorer le Panthéon, voulait y dérouler en vastes tableaux symboliques toute l'histoire de l'humanité passée et future ; dans le génie naïf et archaïque de Puvis de Chavannes, qui a su si bien traduire en images simplifiées la légende de Sainte-Geneviève, patronne de Paris, ou la sérénité du Bois-Sacré cher aux Muses et à Apollon ?

Où trouver pourtant esprit plus pratique que celui de cette cité pensive ? Elle est longtemps au moyen âge une manière de république marchande ; rattachée au royaume de France, elle attire à ses foires tout un monde de trafiquants ; elle apprend des banquiers florentins l'art de faire fructifier l'argent. Lors de la Renaissance, tandis que Louise Labbé, la belle Cordière, exhale en vers les soupirs de sa pauvre âme amoureuse, elle possède des imprimeurs célèbres, surtout les Gryphe, dont les ouvriers savent déjà « faire le tric », c'est-à-dire la grève.

Puis, quand elle a laissé introduire chez elle, un peu malgré elle, l'industrie de la soie, dont elle reste, sinon le plus grand marché, du moins la fabrique la plus productive, elle fait vivre dans ses faubourgs, dans les villages qui l'environnent, un peuple nombreux de fileurs, de teinturiers, de tisseurs. Et voici les *canuts*,

dont les métiers de bois emplissent la maison de leur charpente énorme et de leur va-et-vient monotone, dont les genoux cagneux révèlent les longues besognes imposées dès la petite enfance, dont l'humeur, narquoise et gaie quand même, s'incarne dans les types de Guignol et de Gnafron.

En ce milieu laborieux se développent l'invention technique et la science créatrice. Jacquard construit, pour son malheur et pour sa gloire, son métier mécanique qui sera brisé par ses camarades et lui vaudra injures et horions, en attendant qu'il fasse triomphalement le tour du globe. Barême, le comptable, répand ses manuels avec tant de succès que son nom de famille devient un nom commun. Jean-Baptiste Say est le fondateur d'une dynastie d'économistes. Le major Martin lègue de quoi établir la grande école professionnelle qui prospère encore aujourd'hui sous le vocable de La Martinière. Bourgelat crée le premier institut destiné à former des vétérinaires. Des philanthropes acquièrent des titres à la reconnaissance publique, l'un, Parmentier, en propageant la pomme de terre, l'autre, Benjamin Delessert, en popularisant les caisses d'épargne. Et, pendant ce temps, des savants de haut vol, Jussieu, le botaniste, Ampère, le physicien, Claude Bernard, le physiologiste, Tripier, le médecin, travaillent

soit à dévoiler soit à dompter les forces de la nature.

Dans ce milieu aussi, où l'ouvrier produit ce qu'il ne peut jamais consommer, où la misère habille et coudoie l'opulence, se développent les désirs de justice économique et les ferments de révolte qui sont au fond de ce qu'on appelle la question sociale. Le chômage, la faim font éclater de formidables insurrections. Ce sont les ouvriers de Lyon qui, en 1831, inscrivent sur leur drapeau cette douloureuse devise : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. » Carbonari, Bons, Cousins, Voraces, quantité d'autres sociétés populaires groupent les volontés réformatrices ou révolutionnaires. Des poètes issus du peuple disent ses souffrances et ses aspirations : c'est Jean Tisseur, c'est Pierre Dupont, le chantre des grandes espérances de 1848. Albert, l'ouvrier boutonnier qui fut alors membre du Gouvernement provisoire et le premier de sa classe à connaître en France l'honneur et le péril d'être au pouvoir, sortait des couches profondes de la population lyonnaise ; et parmi ceux qui, depuis lors jusqu'à nos jours, l'ont administrée ou représentée, Greppo, Barodet, de Pressensé, Augagneur, Colliard, Justin Godart, etc., il serait aisé de noter la persistance du courant démocratique et socialiste.

Mais Lyon n'est point enfermée dans Lyon. Elle rayonne en aval et en amont, sur la vallée du Rhône, qui lui est, par le canal de Jaunage, une source intarissable d'énergie, qui lui sera par la batellerie, quand on voudra la mieux organiser, un merveilleux chemin qui marche. Vienne, Annonay gravitent autour d'elle, comme les satellites d'une grosse planète. La Bresse qui la fournit de volaille, le plateau marécageux des Dombes de poissons, le Beaujolais de vins poussés sur un filon de porphyre et disputant la faveur des gourmets aux crûs des Côtes rôties et de l'Ermitage, rentrent dans sa zone d'attraction.

Bien que déjà la vallée de l'Ain, surtout le lac et les environs de Nantua aient une apparence presque suisse, Bourg, la petite capitale, qui a sa physionomie propre avec son église de Brou, ce bijou de pierre, avec ses illustres représentants de la science positive, Bichat, le médecin, et Lalande, l'astronome, avec Vicaire, le poète aimable de la vie bressanne, avec sa fidélité républicaine plus forte que l'exil et la mort, comme le général Joubert, Quinet et Baudin se chargèrent de le prouver, Bourg relève et dépend de la grande ville qui est le débouché naturel de toute la contrée.

A l'ouest, au nord, la sphère d'influence de Lyon se prolonge jusqu'au bassin de la Loire.

Tarare, Roanne forment comme une rue d'usines sur la route de Paris. Mais il fallait à la grande cité industrielle, chez laquelle un voyageur du dix-huitième siècle admirait déjà « le nombre infini de ses manufactures », ce qui fut au dix-neuvième siècle et ce qui est encore à un degré moindre le pain noir de l'industrie, la houille. Des mines se trouvèrent là fort à propos. Sur les gisements de charbon et de fer, à Saint-Etienne, à Firminy, à Terrenoire, à Saint-Chamond, à Rive-de-Gier, à la Ricamarie de tragique mémoire, verreries, hauts fourneaux, manufactures d'armes, de velours, de rubans, de peluches ont pullulé à l'envi. Les eaux accumulées dans le réservoir du Gouffre-d'Enfer mettent en branle les machines. Saint-Etienne, qui n'avait pas 10.000 habitants en 1800, en compte près de 150.000 aujourd'hui. C'est une croissance quasi américaine dans laquelle abondent négociants et travailleurs manuels, mais où sont rares les artistes, quoique Massenet soit né aux alentours.

Comme à Lyon, les industries textiles y gardent un caractère mixte ; concentrées, si l'on considère la vente, les commandes, les capitaux, elles restent éparpillées, pour la fabrication, entre les mains d'une quantité de travailleurs à domicile. Elles ont ainsi une souplesse qui leur

a permis de supporter les variations brusques dont les caprices de la mode les font pâtir.

Le canal de Givors sert, autant et plus que le chemin de fer, de lien matériel entre les deux villes actives qui sont unies par tant de relations d'affaires et d'intérêts. Les hommes de 1791, qui firent la nouvelle distribution géographique de la France, avaient eu comme l'intuition de cette liaison étroite. Ils avaient constitué un département de Rhône-et-Loire. Qui sait s'il ne renaîtra pas là un jour une région à deux têtes ?

Bourgogne et Charolais

La vallée où la Saône, au fond d'un ancien bassin lacustre, coule avec une lenteur qui faisait l'étonnement de César, s'étend entre le Jura d'une part, et, de l'autre, les montagnes du Charolais et de la Côte-d'Or, communique par des seuils faciles avec les vallées du Rhin, de la Meuse, de la Seine, de la Loire, forme ainsi un vaste couloir ouvert à tous ses voisins et, par cela même, peu capable d'être le siège d'une solide puissance politique.

C'est la Bourgogne ! Et le mot évoque aussitôt quantité de choses disparates, passagères ou permanentes.

C'est, au début de l'histoire, un pays dont les habitants sont comme à cheval sur les plateaux qui séparent le Nord et le Midi de la Gaule. Alésia est une des dernières citadelles qui résistent aux Romains ; Autun sera plus tard une des villes qui accueilleront le plus vite leur civilisation. Puis les Burgundes y fondent un royaume qui déborde sur l'autre versant du Jura, royaume qui se transforme en un grand fief destiné bientôt à se couper en deux.

Après que les fastueux et populaires ducs de Bourgogne ont fait trembler le roi de Paris, leur suzerain, après que Charles le Téméraire s'est heurté aux piques des Suisses et empêtré dans les toiles de Louis XI, « l'universelle araigne », le *duché*, qui a pour capitale Dijon, devient tout français, *la Comté*, où le Doubs bondit et serpente, échoit à l'empereur Charles-Quint, dont le chancelier Granvelle se fait bâtir à Besançon un magnifique palais. Elle restera ballottée entre l'Espagne et l'Allemagne jusqu'au temps du roi Louis XIV. « Besançon, vieille ville espagnole », pourra dire encore Victor Hugo, qui s'avise d'y naître en 1802 par un de ces hasards auxquels sont exposés les enfants de ces nomades que sont les officiers et fonctionnaires de France.

Que de souvenirs religieux pendant cette longue série de siècles ! Cîteaux, l'abbaye des moines blancs, qui essaime tout autour d'elle, qui comptera, en 1491, 3.252 monastères sous sa dépendance, mais qui sera plus opulente qu'austère ; Cluny, un autre couvent de bénédictins, dont l'archi-abbé, comme on le nommait parfois, offre l'hospitalité aux rois et donne cours à ce dicton :

Partout où le vent vente,
L'abbé de Cluny a rente.

Autour de ces maisons célèbres se meuvent Pierre le Vénérable, saint Bernard, le prédicateur de la deuxième croisade, plusieurs papes et, parmi eux, Hildebrand, qui, sous le nom de Grégoire VII, impose à tous les prêtres le célibat des moines. Abélard, le demi-hérétique, a aussi passé par là, et plus tard, Vézelay, dont la robuste basilique romane trône sur un promontoire de roche, sera le berceau inattendu de Théodore de Bèze, le lieutenant de Calvin.

Mais l'orthodoxie triomphe et rayonne avec sainte Chantal, la première supérieure des visitandines ; avec Bossuet, le grand évêque courtisan, l'éloquent défenseur de la foi catholique et monarchiste, qui doit son prénom si mal justifié de Bénigne au patron de Dijon, son pays natal ; plus tard encore avec Marie Alacoque, la mystique qui créa à Paray-le-Monial le culte quelque peu fétichiste du Sacré-Cœur-de-Jésus. Les Noëls naïfs et gais de La Monnoye y attestent une longue persistance de la piété populaire (1).

Au dix-huitième siècle, la Bourgogne tient toujours son rang ; elle a un tragique Crébillon, qui est un bâtard de Corneille ; mais elle s'éveille à la pensée indépendante. Buffon et Daubenton, tous deux de Montbard, élaborent des théories

(1) Voir *La Bourgogne*, par Van Bever.

qui renouvellent l'histoire naturelle. Le marquis de Jouffroy, dit Jouffroy-la-Pompe, surnom de dérision devenu un titre d'honneur, est sur le point de dérober à l'Amérique la gloire de créer la navigation à vapeur. L'Académie de Dijon, une de ces honnêtes filles qui, comme ses sœurs de province, faisait parler d'elle le moins possible, prend tout à coup l'apparence d'une poule qui couverait un œuf d'aigle, le jour où elle aide à faire éclore le génie de Jean-Jacques en le conviant à rechercher l'origine de l'inégalité parmi les hommes.

Quantité d'esprits libres et de Bourguignons salés naissent dans cette contrée plantureuse où les moines eux-mêmes ne tardaient pas à se muer en bons vivants. C'est Piron, « qui ne fut rien, pas même académicien », mais qui vit dans toutes les mémoires comme un fervent dévot d'Apollon, de Bacchus et de Vénus, comme un lanceur infatigable de plaisanteries lestes ou piquantes. C'est Sedaine, le maçon-poète, qui porte au théâtre les mœurs bourgeoises et campagnardes, et qui pourrait passer pour l'inventeur de l'opéra-comique. C'est Rameau, qui composa tant d'opéras, de menuets, de gavottes, de musique grêle et charmante. C'est Greuze, qui se plaît à reproduire les scènes sentimentales ; c'est Prudhon, le peintre de la grâce voluptueuse. Le chevalier de Parny célèbre

alors en vers et en prose cette contrée féconde où il voyage.

Sa fécondité n'est point épuisée au siècle suivant. Ch. Nodier y est le précurseur des romantiques. Lamartine est le chantre de Milly et de Saint-Point avant d'être le député de Mâcon. Rude sculpte farouchement la *Marseillaise*, Courbet peint en pleine pâte les prêtres et les bonnes gens d'Ornans. Pasteur, né à Dôle, découvre et combat les infiniment petits qui tuent les vers à soie, les moutons et les vignes, qui gâtent le vin, la bière et l'eau. Grévy et avec lui une pléiade de républicains représentent une population de convictions solides qui, peut-être à cause du voisinage de la Suisse, comprit et aima la République plus vite que le reste de la France.

Il faut surtout noter une éruption de réformateurs audacieux. Fourier, un des patriarches du socialisme, est de Dijon, comme Cabet, qui rêve une *Icarie* bienheureuse et tente de la réaliser en Amérique. Proudhon, le sanglier qui découd avec tant d'entrain les voiles protecteurs dont s'enveloppe la propriété, a, comme Rousseau, l'étrange fortune d'être le lauréat, que dis-je ? le pensionnaire d'une innocente académie. Le grand démolisseur est couronné, puis honni à Besançon, en attendant d'y avoir sa statue.

Mais peut-on parler de la Bourgogne sans rappeler ce qui fait sa richesse et son renom, ce qui la rend précieuse à tous ceux qui ne sont pas des buveurs d'eau, ce qui sans doute entre pour une bonne part dans les couleurs rubicondes, l'humeur joyeuse, la chaude parole de ses enfants. On entend de reste que je veux parler de ses crûs fameux au bouquet incomparable : Beaujolais, Mâcon, Arbois, qui sent la framboise ; Dôle, que les Suisses ont transplanté dans le Valais ; Beaune, Chambertin, Moulin-à-Vent, Clos-Vougeot, devant lequel les généraux d'autrefois commandaient : Portez armes !

Sur les éboulis calcaires de la Côte-d'Or, la bien nommée, vignobles et villages, aujourd'hui que s'éloigne le cauchemar du phylloxéra, prospèrent à l'envi et s'échelonnent durant des lieues. Dijon, ville de gueule, si j'ose m'exprimer ainsi, a des pampres dans ses armes et les palais de ses anciens ducs montrent encore des cuisines monumentales dignes de la ville chère aux gourmets par ses nonnettes, sa moutarde et ses bons vins.

Bourguignon fait avant tout penser à vigneron. Pourtant, aux bords de la Saône, paissent aussi les grands bœufs du Charolais. Sur les pentes, un peuple de forestiers conserve des mœurs particulières ; et dans les pâturages

qui revêtent d'une herbe courte les vieilles sommités usées du Jura, abondent les vaches laitières. Des fromageries collectives y existent depuis le douzième siècle ; et peut-être est-ce à ces traditions de solidarité que le district de Poligny doit d'avoir été longtemps le seul en France à posséder une banque agricole de crédit mutuel.

Dans ces montagnes s'est produit aussi un phénomène « d'osmose », comme disent les physiciens. La frontière a été comme un tissu perméable ; de Suisse en France et réciproquement il y a eu pénétration d'idées, migration d'hommes, vivant échange ; au temps de la Révolution, des horlogers du Locle et de la Chaux-de-Fonds, chassés de chez eux par la réaction dominante, vinrent chercher sur territoire français la liberté et apportèrent en présent à Besançon leur industrie ; en 1815, en 1848, en 1871, le mouvement se fit en sens contraire ; ce furent des exilés français qui demandèrent asile à la Confédération helvétique et lui firent l'apport de leur activité.

En d'autres endroits de la province, le sous-sol, riche en charbon ou en fer, a fait germer, comme une frondaison noire, les usines et les hautes cheminées qui crachent la suie et la fumée. Chalon, que les voyageurs du dix-huitième siècle, désignent comme une jolie

petite ville, mériterait aujourd'hui d'autres épithètes. Le Creusot avec ses dépendances, Montchanin, Blanzy, Epinac, Longpendu, est devenu, aux mains de la dynastie des Schneider, le centre d'une vaste exploitation qui vit de la mort, vend aux peuples désireux de s'entr'égorger canons et mitrailleuses, et semble ainsi, par la nature de ses produits meurtriers, par le rougeoiment de ses fournaises, par le vacarme assourdissant de ses marteaux, par l'éclat éblouissant de ses coulées de fonte, par son armée d'ouvriers qui s'agitent presque nus dans le feu et la vapeur, une succursale terrestre de l'enfer légendaire.

Partis de la grande féodalité terrienne, nous aboutissons de la sorte à la grande féodalité industrielle. Celle-ci est puissante, mais resserrée dans un espace restreint. Le pays, heureusement pour lui, a d'autres ressources qui ne dépendent point de la guerre.

Bourbonnais, Berry, Nivervais, Morvan

Imaginez deux vallées presque parallèles courant du sud au nord, celle de la Loire, celle de l'Allier, son affluent ; puis, quand ces deux torrents réunis et grossis encore de la Nièvre sont devenus un fleuve navigable, voyez, aux environs de Briare, leurs eaux par un coude brusque incliner vers l'ouest, où d'autres rivières, comme le Cher et l'Indre, se préparent à les rejoindre et s'acheminent doucement dans le même sens à travers des plaines de plus en plus ouvertes ; vous avez la structure générale des provinces qu'on appelait le Bourbonnais, le Berry, le Nivernais.

Pays d'élevage, où les bœufs, les chevaux, les moutons pâturent dans de grasses prairies ; pays d'industrie aussi, où la houille, le fer, la terre rouge propre à faire des briques et des tuiles alimentent de puissantes usines ; pays encore d'eaux minérales qui ont une renommée antique et universelle. Qui ne connaît, au pied du Massif-Central, les sources vivifiantes de Vichy, ce rendez-vous de malades sérieux qui

souffrent de l'estomac ou du foie et de malades pour rire dont la cure est surtout constituée par les émotions du tapis vert.

Le Bourbonnais doit son nom à une petite ville, Bourbon-l'Archambault, qui passerait aujourd'hui fort inaperçue, si elle n'avait été le nid primitif d'une famille princière qui s'est taillé dans l'histoire une place considérable. Elle y entre de façon malheureuse par ce connétable de Bourbon qui fait figure de traître et d'aventurier, et qui s'en va mourir d'une balle perdue en prenant Rome que ses troupes saccagent. Elle s'y étale ensuite, bannière déployée, dans le fracas des batailles et l'éclat des fêtes royales, durant trois siècles où elle occupe des trônes en France et dans le Midi de l'Europe. Elle est en train d'en sortir, chassée, brisée par des révolutions où ses destinées apparaissent liées à celles mêmes du régime monarchique.

Déchéance irrémédiable! Bourbon-l'Archambault a été détrônée, dans sa province même, par la ville de Moulins, qui fut la patrie de Berwick et de Villars, ces grands hommes de guerre, et de Théodore de Banville, ce prince de la fantaisie poétique. Les derniers Bourbons sont inconnus et sans prestige dans leur fief originaire qui est devenu républicain et nomme des députés socialistes.

Et pourtant on ne peut parcourir la contrée sans rencontrer des souvenirs ou des vestiges de la vieille monarchie française. Le Berry en fut le refuge suprême aux temps du péril anglais ; le roi de Bourges ne redevint le roi de Paris que grâce à Jeanne d'Arc qu'il abandonna ensuite vilainement en la laissant brûler par les prêtres. A Bourges se dresse encore la tour où est né Louis XI ; ici Jacques Cœur, argentier du roi et pionnier du grand commerce français dans le Levant, se donna pour guide cette devise : « *A vaillans cœurs rien impossible* » ; et il se fit construire cet hôtel qui est l'égal et l'aïeul des châteaux de la Loire.

Le quinzième et le seizième siècle furent la grande époque de ce centre géographique de la France. Autour de la belle cathédrale de Saint-Etienne se développe alors une vie intense. Cujas attire à l'Université quantité d'étudiants en droit. Au siècle suivant, Bourges voit naître Bourdaloue, le prédicateur éloquent et sévère dont Condé disait : « Silence ! Voici l'ennemi ! » Au dix-neuvième siècle, elle a eu un grand orateur démocrate, Michel, qui, comme beaucoup d'autres, sut mieux parler qu'agir ; elle a eu le bon président radical Brisson ; elle a de nos jours le sculpteur Jean Baffier, dont le talent se distingue par sa robustesse paysanne.

Mais aujourd'hui son nom éveille des échos

belliqueux. Fonderie de canons, école de pyrotechnie, arsenal, voilà ce qu'elle peut montrer au voyageur. Et dans ses environs ont prospéré les grandes exploitations industrielles qui figurent parmi les puissances du jour : Neuvy, avec ses briqueteries ; Vierzon, avec ses poteries, ses machines agricoles, son école professionnelle ; Fourchambault et Cosne, avec leurs forges ; Châteauroux, avec ses manufactures de drap et de tabac ; Decize, avec ses mines de charbon de terre.

Les produits de l'industrie ne doivent pas toutefois faire oublier ces autres produits du sol que sont les hommes. Decize est la patrie de l'énergique et sentencieux Saint-Just, le Spartiate élégant de la Révolution ; Châteauroux, celle du général Bertrand, le compagnon de Napoléon à Sainte-Hélène, qui a su se rendre immortel en s'attachant à un immortel et qui a mérité cet honneur par sa fidélité envers un vaincu. Issoudun a élevé une statue à Nicolas Leblanc, l'inventeur du procédé chimique qui fit de la soude, si nécessaire à tant de métiers, une matière commune et bon marché.

On le voit, le Berry ne manque ni de ressources ni d'illustrations. Mais, par le privilège du génie littéraire, son nom est aujourd'hui inséparable de celui d'un grand écrivain qui l'habita, le chanta avec prédilection, en popu-

larisa le langage, les mœurs et les paysages : c'est George Sand que je veux dire. « La bonne dame de Nohant » a rendu familières à des milliers de lecteurs les *traînes* qui sont des allées vertes sous des dômes de verdure, les légendes de la *Grand'bête* et les naïves aventures qui se déroulent autour de la *Mare au Diable,* les amours rustiques de la *Petite Fadette* ou de *François le Champi,* les rivalités musicales des *Maîtres sonneurs.* Qui parcourt cette vallée de l'Indre qu'elle appelait la Vallée Noire rencontre à chaque pas des sites qu'elle a décrits : au moulin d'Angibault elle a placé une idylle sociale ; au château d'Ars elle a fait vivre les *Beaux messieurs de Boisdoré ;* la tour Gazeau joue son rôle dans ce roman de *Mauprat,* où l'auteur a si curieusement développé son idéal de maternité amoureuse, son rêve de la femme plus sage et plus âgée se faisant l'éducatrice de l'homme qu'elle aime. Son ombre, invisible et présente, plane ainsi, telle une fée protectrice de la contrée, sur les ruines des vieux manoirs, dans la vapeur bleue des étangs et des rivières, parmi les chemins creux, les prairies et les bois du pays berrichon.

Le Nivernais n'offre point de noms si éclatants. Qu'est-ce, auprès de l'œuvre énorme de la grande romancière, que *Les Chevilles,* de maître Adam, ce menuisier de Nevers qu'on

a trop pompeusement qualifié de Virgile au rabot ?

Cependant ce n'est pas seulement à ses écrivains, à son palais ducal, à ses faïences, à ses nougatines que Nevers doit sa réputation. Quand on erre autour de sa cathédrale de Saint-Cyr, dans les rues silencieuses où l'herbe pousse entre les pavés et où les maisons ont je ne sais quel air confit en dévotion, on entend gazouiller dans sa mémoire les vers badins de Gresset ; on se souvient avec un sourire de *Vert-Vert*, ce perroquet si bien choyé par les visitandines et qui devint leur scandale après avoir été leur amour.

Mais dès que l'on quitte les gras herbages où pâturent les grands bœufs de race nivernaise pour entrer dans le Morvan, c'est un véritable changement à vue. On dirait un îlot rocheux détaché des Vosges. Des croupes usées, arrondies, que perce parfois leur ossature de grès ou de granit rouge ; des ravins enchevêtrés où des sources nombreuses entretiennent des marais ; des bois épais, où vit tout un peuple de bûcherons et de charbonniers qui savent s'associer pour se défendre contre d'âpres exploitants ; une population pauvre et fruste, dont les chaumières sont disséminées dans ce que les habitants mêmes appellent un pays de loups.

A la lisière des forêts et des rochers, au bord des rivières qui en sortent courantes et claires,

des villages aisés, de jolies petites villes mettent une ceinture aimable à ce massif où difficiles et rares sont les voies de pénétration. Pougues-les-Eaux, avec ses sources Saint-Léger et Saint-Marcel, est de longue date en possession de la confiance des malades, puisque Mme de Montespan et Jean-Jacques, et les Valois avant eux, sont venus lui demander la santé. Château-Chinon, Avallon ont aujourd'hui de coquettes villas où les citadins des grandes villes commencent à venir chercher la fraîcheur. Le château où est né Vauban, qui eut le double et rare mérite d'être un excellent militaire et un « citoyen » avant la lettre, le village où Davout, le vainqueur d'Auerstædt, a été petit garçon, ne sont plus des endroits ignorés ou dédaignés des touristes.

Mais, en réalité, l'on ne sait trop à quelle région rattacher ce Morvan si différent de son entourage immédiat. Quelques-unes de ses rivières s'écoulent dans la Saône ; d'autres s'en vont vers la Loire ; à Clamecy, on flotte du bois qui par l'Yonne gagnera la Seine. C'est un bloc montagneux à trois pentes, débris des vieux âges demeuré debout entre des contrées qu'il sépare, mais auxquelles il est uni lui-même. Il nous servira, si vous le voulez bien, de transition pour atteindre le nord de la France, où nous appelle la suite de notre voyage.

Lorraine, Barrois, Territoire de Belfort

Avez-vous assisté parfois à cette transfusion d'énergie et d'activité ? Un homme a eu le bras droit coupé ; le bras gauche travaille et réussit à manier la plume, le fleuret, le rabot ; il acquiert une force et une adresse qui lui manquaient. C'est l'histoire de la Lorraine, depuis que la France a été amputée de l'Alsace et n'en a gardé, comme un moignon mal cicatrisé, que Belfort avec sa cathédrale de grès rouge et son lion qui regarde l'Allemagne. Hommes, capitaux, expérience, exemples de labeur et de courage obstinés sont venus, à travers les Vosges, stimuler, instruire, aider de toute façon la population restée française de l'autre côté.

Ces hautes vallées de la Moselle, de la Meurthe, de la Meuse, dont la surface incline vers le Nord, mais dont le tréfonds géologique penche vers Paris, ont été un grand champ de bataille archi-séculaire. Sans doute il en est ainsi de toute frontière. Comme a dit le poète :

> Près de la borne où chaque Etat commence
> Aucun épi n'est pur de sang humain.

Mais ici surtout les races ennemies se sont heurtées avec fureur. Le paysage de cette « Marche de l'Est » frappe avant tout par son caractère militaire. Camps retranchés, forts embusqués sur les hauteurs et blottis dans la terre, lignes stratégiques se coupant en tout sens hérissent et sillonnent un relief où les falaises des rivières forment une série de remparts presque concentriques. Les noms de lieux sentent la poudre, comme Mars-la-Tour, Verdun, Nancy. Les gens de guerre y ont poussé comme les fruits naturels du sol : Jeanne d'Arc en tête, la bonne Lorraine, puis François de Guise qui défendit Metz et reprit Calais, puis, Chevert, Oudinot, Excelmans, Gouvion-Saint-Cyr, le général Margueritte ; à deux pas est le berceau du maréchal Ney, berceau ballotté par les vicissitudes des traités et transporté tour à tour en deçà ou au delà de la limite variable qui sépare les Etats.

Dans ce pays, qui est le premier au péril à chaque prise d'armes des nations voisines, on est presque forcément patriote et belliqueux ; les écrivains et les hommes politiques qui en viennent ont souvent dans leur allure quelque chose de cocardier, comme Jules Ferry le Tonkinois, comme MM. Barrès ou Poincaré ; les plus amis de la paix, comme Erckmann-Chatrian, ont dit les souffrances et les

héroïsmes de la résistance populaire à l'invasion.

Mais ce rendez-vous d'armées est aussi un carrefour de routes commerciales. Des canaux et des cols y seraient des chemins de denrées et d'idées pacifiques, si les hommes savaient résister à l'envie de s'entr'égorger. Et certes la nature n'a point refusé ses dons à une contrée où le vin rose et gris se récolte à côté des fleurs du houblon, ce qui est comme le symbole du long duel où Français et Allemands s'arrachent et se reprennent des lambeaux de territoire. L'agriculture n'est point chose négligeable ou négligée dans une région où Mathieu de Dombasle créait dès 1822 la première ferme modèle, où M. Méline, l'homme aux rubans verts, l'inventeur du Mérite agricole, prêche le retour aux champs, où l'Ecole forestière veille à la conservation de ces bois rouges de fraises et de framboises qu'André Theuriet, en digne enfant du Barrois, a chantés et décrits avec amour.

Des conseils de tranquillité, de vie lente et recueillie émanent aussi des tapis de mousse qui feutrent le sol sous les sapins des Vosges, des petits lacs de Longemer et de Gérardmer, des stations balnéaires qui à Plombières, à Contrexéville, à Vittel, à Bussang, à Martigny, à Bains-les-Bains, etc., invitent les malades à se

défendre contre l'usure incessante des années et de l'agitation citadine.

Pourtant il y a décroissance de la natalité dans les villages, où les petites maisons basses en pierres grises, qui demeurent disséminées dans la montagne, s'agglomèrent sur les plateaux; des Italiens, voire des Polonais, doivent combler les vides que creuse cet exode rural. C'est que depuis quarante ans la grande industrie, comme une gigantesque pompe aspirante et foulante, attire de la campagne et condense dans les villes, qui ont parfois surgi et grandi comme des champignons, une masse croissante d'ouvriers. La Lorraine est devenue aussi industrielle que militaire.

Sans doute ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier que datent les mines de sel gemme qui s'étendent sous Château-Salins, Salonne, Salival, Lunéville, les cristaux de Baccarat, les glaces de Cirey, les carrières de granit et de grès qu'on exploite à Jaumont ou dans les Vosges, la broderie, la dentelle, la lingerie qui se font à domicile dans la montagne, l'imagerie enfantine et haute en couleurs d'Epinal, la lutherie de Mirecourt, les fabriques de chapeaux de paille qui paraissent avoir été importées de Toscane à Coanet dès le seizième siècle. Mais à partir de 1870 le mouvement économique s'est

développé, accéléré, multiplié avec une merveilleuse exubérance.

A peine les vainqueurs, qui n'ont pas eu la suprême habileté d'être généreux, ont-ils essayé de germaniser leur conquête à coups de férule et d'avanies, que des Kœchlin, des Mieg, des Schwartz, des Dollfus transplantent leurs maisons à Belfort, à Thaon, à Nancy, dont la population a plus que doublé dans ces quarante années. Filatures, tissages, blanchisseries, fabriques de locomotives, de meubles, de tonneaux, brasseries, papeteries se fondent ou s'agrandissent. M. Solway, qui dès 1861 jette sur le marché des quantités énormes de soude, fait de son usine de Dombasle une véritable cité. Les Berger-Levrault décuplent l'importance de leur imprimerie.

Les savants, sortant de leur laboratoire qui était pour eux comme un sanctuaire, n'ont plus dédaigné de se faire les auxiliaires des manufacturiers ; l'Université de Nancy, sous l'impulsion de Bichat, doyen de sa Faculté des sciences, a créé des instituts techniques et pris à cœur la tâche utile et belle de collaborer à l'essor de la production.

Une chose a contribué surtout à cet en-avant du travail : la découverte de mines de fer dont la richesse était heureusement insoupçonnée. Les Allemands crurent, par le traité de Francfort,

s'assurer tous les gisements de quelque valeur ; mais voici que, depuis 1880 environ, à Longwy, à Briey surtout, les sondages ont révélé des couches épaisses de « minette ». Elles sont sans doute très profondes ; on en est quitte pour descendre plus avant. Le minerai y est mêlé de phosphore ; on trouve le moyen de l'épurer par le procédé Thomas-Gilchrist. La houille de Forbach et de Pont-à-Mousson ne suffit plus pour le transformer en fonte : le bassin lorrain emprunte alors du charbon à la Belgique, à l'Allemagne, mais il peut en revanche leur fournir de la fonte et de l'acier. Les métallurgistes de Longwy ont été des premiers à former un « cartell » qui organise et réglemente la vente en commun.

Ce pays ainsi enrichi, transformé peut considérer avec fierté son présent et son passé. Au seizième siècle, il est mêlé intimement à l'histoire de France et d'Ecosse par les Guises et Marie Stuart. Au dix-septième siècle, il a un grand sculpteur, Ligier Richier, un graveur de génie, Callot, un peintre lumineux, Claude Gelée.

Au dix-huitième, passant des Habsbourg au Polonais Stanislas Leczinsky, il devient un des centres de la culture française. Voltaire reçoit à Cirey l'hospitalité de la marquise du Châtelet, la belle Emilie dont il célèbre les confitures, les

toilettes et les talents scientifiques ; il est détrôné dans ses faveurs par Saint-Lambert, le poète des *Saisons,* qui est un gentilhomme du crû. Mme de Graffigny fait un pendant gracieux au fringant chevalier de Boufflers. Le bon roi Stanislas, qui embellit sa capitale et fait édifier sur la place Royale les grilles fameuses de Jean Lamour, y crée aussi une Académie dont il est membre actif, à telle enseigne qu'il se risque à rompre une lance avec le rude joûteur qu'est ce plébéien de Jean-Jacques. Palissot, pour plaire à la cour et aux dévots, raille et caricature les philosophes. Gilbert, qui fut un piètre sire et dont le principal mérite est de mourir à l'hôpital, usurpe la pitié de la postérité par une stance heureuse où il se plaint de n'avoir pu se faire une place au banquet de la vie. La Dubarry, qui a peu de ressemblance avec Jeanne d'Arc, naît à Vaucouleurs sous le nom de Jeanne Bécu. Le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, est originaire de Nancy, comme l'abbé Grégoire, le prêtre-citoyen, l'est de Vého.

Le siècle qui vient de finir n'a rien à envier à ceux qui l'ont précédé. Voulez-vous des littérateurs : ils peuplent l'Académie française, quand ils ne lui suscitent pas une rivale. Ce sont, avec les Goncourt, About et Taine, Gebhardt, Theuriet, Barrès, Raymond Poincaré ; je pourrais citer Verlaine, puisqu'il était de

Metz. Nommons seulement des écrivains du dernier bateau, comme on dit : Gyp, comtesse de Martel et mère de *Bob*, Moselly, Hinzelin, Pottecher avec son théâtre de la nature et du peuple qui amène tous les étés des foules à Bussang.

Vous faut-il des savants : la mémoire de Henri Poincaré, le mathématicien, est encore vivante et fraîche ; et les docteurs Liébeault et Bernheim ont rendu l'école de Nancy célèbre par leurs études sur l'hypnotisme et la suggestion.

Préférez-vous des artistes : les noms se pressent : peintres, comme Isabey, Français, Bastien Lepage, Morot, Friant ; graveurs, comme Paul Colin ; maîtres céramistes qui ont su hausser le métier au niveau de l'art et mettre de la beauté dans les objets familiers, comme Gallé, Prouvé, Vallin, Majorelle.

En vérité, la Lorraine française oppose à l'Allemagne non pas seulement un front résistant fait de forts, de canons, de baïonnettes, de bataillons solides, mais une volonté réfléchie et laborieuse qui, dans tous les domaines, a fait ses preuves d'initiative et de ténacité. Elle a vaillamment rempli sa fonction de remplaçante.

Haute-Bourgogne et Basse-Champagne

Michelet, faisant avant moi ce tour de France que nous poursuivons de compagnie, mes chers lecteurs, s'écrie, quand il passe de la Bourgogne à la Champagne : « Le génie de la France devait descendre dans les plaines décolorées du centre, abjurer l'orgueil et l'enflure, la forme oratoire elle-même, pour porter son dernier fruit, le plus exquis, le plus français ».

Certes, dit-il encore, la chute est rude, quand on tombe des riants coteaux de l'une aux plaines basses et crayeuses de l'autre. Mais on arrive ainsi au bassin de la Seine, à quelque chose de plus sobre, de plus mesuré, de plus fin, où les vins comme les esprits sont légers, limpides et délicats.

Il y a sans doute un morceau de Bourgogne dans ce bassin même dont le centre est Paris. C'est la vallée de l'Yonne, avec ses crûs chaleureux de Joigny, de Tonnerre, de Chablis, avec Auxerre, son chef-lieu, où l'éloquence d'un Marie et d'un Paul Bert a encore sève, couleur et abondance. Cette vallée est comme un couloir

indécis entre deux régions. La vieille cité de Sens, dans le voisinage, n'a-t-elle pas été tantôt bourguignonne, tantôt champenoise ?

Mais du sévère plateau de Langres partent deux grandes rivières, deux sœurs jumelles, qui se côtoient et se coudoient, coulent dans la même direction et finissent par se rejoindre aux portes de Paris : ce sont la Seine et la Marne. Ce sont elles qui donnent sa structure au pays qu'elles traversent, qui le découpent en deux parties réunies sous le même nom, ayant à coup sûr des traits communs, mais pourtant distinctes et dissemblables.

Au nord, la Haute-Champagne, tournée vers les Flandres, monte vers les grandes forêts, est parsemée d'étangs ou, comme on dit, *de noues*, et a Reims pour capitale ; la Marne, avec l'Aisne son affluent, y a tracé son lit. Au sud s'allonge la Basse-Champagne, flétrie par endroits du nom de *pouilleuse*, plus maigre et plus sèche, toute en craie blanche, où le mouton broute un gazon rare, où le pin seul a pu s'acclimater, où l'eau s'infiltre et se cache pour reparaître dans les creux sous forme de sources ou de *sommes ;* c'est le domaine où la Seine, avec l'Aube son affluent, est reine et maîtresse. Troyes en est la ville principale. Celle-ci, la seule dont je veuille parler aujourd'hui, a eu la chance d'être toujours en pleine lumière et en première ligne

dans les siècles les plus français de notre histoire.

Du milieu du douzième siècle jusqu'à la fin du treizième, alors que la langue d'oïl conquiert une bonne part de l'Europe et mérite d'être proclamée par des étrangers « la plus délitable à ouïr », quand les Français soumettent le Midi gascon et le royaume de Naples, quand le roi Louis IX semble une incarnation de la justice et de la probité sur la terre, les comtes de Champagne, qui deviennent rois de Navarre, sont de grands personnages, puissants et raffinés.

Sur leurs terres, Abélard prêche, enseigne, réunit des milliers de disciples, fonde pour son amie Héloïse, près de Nogent-sur-Seine, l'abbaye du Paraclet. Sur leurs terres, près de Bar-sur-Aube, Saint-Bernard a créé l'abbaye de Clairvaux, qui sera une des lumières de la chrétienté. Sur leurs terres, à Troyes même, naît le pape Urbain IV, qui fait peindre sur un vitrail l'atelier du cordonnier, son père.

Leur cour est un foyer du gai savoir. Thibaut IV, le chansonnier, a deux amours successives qui l'inspirent : Blanche de Castille, la reine régente de France, pour laquelle, bien qu'elle ait treize ans de plus que lui et soit mère de onze enfants, il trahit son parti et compose des vers qu'il fait inscrire sur les murs de son palais de Provins ; puis la Vierge, qu'il célèbre

sur le tard, alors que, devenu gros et sérieux, il prend la croix, fait brûler quelques juifs pour se rendre le ciel favorable et s'en va guerroyer en Terre Sainte d'où il rapporte la rose de Jéricho.

Ces comtes guerroyeurs et lettrés savent le prix du commerce. Ils sont les protecteurs des six foires de Champagne qui, chaque année durant des mois, remplissent de bruit, d'argent, de marchands venus des quatre coins du monde les rues de Troyes, de Bar-sur-Aube, de Provins, de Lagny. Ce sont les Expositions universelles de ce temps-là. L'Occident s'y rencontre avec l'Orient. Le Mogol y trafique avec l'Anglais, le Flamand avec le Lombard. On y vend toute espèce de choses : draps, cuirs, épices, pierreries, fourrures. On y acquitte et l'on y renouvelle les lettres de change. La monnaie de Provins a cours jusqu'à Florence et à Rome.

Dans ces villes, où l'or afflue, la poésie, cette fleur de luxe, s'épanouit à l'aise. C'est Colin Muset, un pauvre ménestrel, qui est l'émule de son seigneur et maître Thibaut. C'est un moine, Guyot, qui flagelle son siècle à coups de discipline. C'est Chrétien de Troyes, qui répand par toute l'Europe les belles histoires de Tristan et d'Yseult ou de Perceval le Gallois et tant d'autres légendes que Wagner nous rapportera d'Allemagne enveloppées de musique. C'est

je ne sais plus quel épicier de Troyes qui rime les tours pendables que joue maître Renart à son compère Isengrin.

Nous sommes au pays des bons conteurs. Là-bas, en Orient, les chevaliers frappent d'estoc et de taille sur les musulmans ou, au besoin, sur les chrétiens ; ils y gagnent des domaines et des titres ; Villehardouin, sénéchal de Champagne, devient sénéchal de Roumanie ; plus tard, un Gautier de Brienne sera duc d'Athènes et seigneur de Florence. Mais ce n'est rien de faire des prouesses, si l'on ne peut en deviser, au retour, dans la chambre des dames. Tel est du moins l'avis du sire de Joinville qui sera, comme Villehardouin, parmi nos premiers et plus savoureux chroniqueurs en langue vulgaire.

Qui se douterait, à voir aujourd'hui la petite et jolie ville de Provins, perdue dans une enceinte énorme comme le Chaperon Rouge au lit de sa mère-grand, qu'elle eut jadis 80.000 habitants ; qu'elle fut un instant la rivale de Paris ; qu'elle avait sur ses remparts des centaines de tours, au point que les croisés, en arrivant devant Jérusalem, crièrent : « Provins ! Provins ! » ; qu'elle contenait, dans les souterrains dont elle est criblée, des trésors sous forme de marchandises précieuses ; qu'elle faisait vivre des milliers d'ouvriers drapiers ;

qu'elle connut en 1280 une grève terrible où fut poignardé le maire, parce qu'il avait eu l'idée trop ingénieuse d'allonger la journée sans augmenter la paye, en faisant sonner le couvre-feu une heure plus tard ?

Passons-nous au dix-septième et au dix-huitième siècles, au temps où la France, et le français après elle, eut de nouveau en Europe une période de suprématie ; Mignard, le peintre ; Girardon, le sculpteur, pour n'en pas citer d'autres, font, dans la cour du Grand Roi, honneur à Troyes, leur patrie. Diderot, le vrai père de l'*Encyclopédie,* est le fils d'un coutelier de Langres.

Puis la Champagne n'est pas impunément sur la route d'Allemagne. Un jour elle reçoit d'outre-Rhin la réforme luthérienne, qui descend, par les vallées de la Seine et de la Marne, comme la réforme calviniste s'insinue par celle du Rhône. Troyes, lors de l'expulsion des protestants, perdra le quart de sa population. Un autre jour, elle est menacée par l'invasion, et ses enfants, Danton, qui est d'Arcis-sur-Aube, Prieur, de la Marne, qui est membre du comité de Salut public, brillent aux premiers rangs des patriotes qui paient de leur personne à la Convention ou à l'armée. Vienne, en 1814, la campagne de France, elle verra l'agonie de Napoléon, qui, sur les champs de bataille de

Brienne, de Champaubert, de Montmirail, disputera vainement, à coups de victoires désespérées, le passage aux alliés.

Et elle eut encore au dix-neuvième siècle un bouquet de poètes,

Bleuets éclos parmi les roses de Provins.

Elle a vu fleurir Pierre Lebrun, un précurseur discret des romantiques ; le pauvre Hégésippe Moreau, chantre de la misère, de la bonne fermière et de la Voulzie, cette rivière-enfant dont il disait :

Un géant altéré la boirait d'une haleine,

sans se douter que Paris se chargerait de réaliser la prédiction en voulant l'absorber, comme il a déjà fait de la Vanne, sa voisine ; Pierre Dupont encore, le chansonnier, qui a du même cœur chanté les bœufs et la vigne, le paysan et l'ouvrier ; il s'y rattache, comme Flaubert, par sa famille.

L'industrie n'a point transformé ce pays, comme elle en a renouvelé tant d'autres. Il ne faudrait pas oublier, sans doute, que Troyes et Romilly sont connues de longue date par leurs fabriques de bonneterie ; que Saint-Dizier et Joinville ont d'importantes usines métallurgiques ; que les environs de Chaumont ont vu naître Joseph Lebon, qui se ruina en inventant

l'éclairage au gaz ; que Langres n'a point perdu la renommée qu'elle doit à sa coutellerie ; que Bourbonne-les-Bains, par ses eaux minérales, attire quantité de vrais malades.

Cependant ce sont les ruraux qui prédominent en cette région : vignerons et cultivateurs laborieux et calmes, mais, sous une apparence bonhomme, jaloux de leurs droits, capables de fougueuses révoltes, solides et madrés gaillards qui ont assez d'esprit pour rire de l'injurieuse réputation que les vieux dictons faisaient aux Champenois.

Haute-Champagne, Thiérache, Argonne, Ardennes

La Haute-Champagne, celle qui se développe dans la vallée de la Marne et de l'Aisne, qui par la Meuse communique avec le Nord, par la Somme avec les côtes de la Manche, a partagé les destinées de son autre moitié.

Sonnez, cloches et carillons ! Au temps où le christianisme est dans toute sa vigueur, elle est sillonnée de pèlerins, de cortèges pieux. Braisne s'enorgueillit de son église qui sert de modèle à la cathédrale de Trèves et à d'autres peut-être. Notre-Dame de Liesse, une Vierge noire qui donne des enfants à qui sait les demander, voit des reines s'agenouiller à ses pieds. A Laon, une autre Notre-Dame trône sur une montagne qui n'est accessible que par un escalier de 260 degrés.

Puis, de la plaine, surgit cette dentelle, cette broderie de pierre qu'est la cathédrale de Reims. Les rois y viennent offrir leur front à l'huile sainte qu'un ange apporta tout exprès du ciel pour sacrer Clovis, le sauvage néophyte de saint

Rémy ; et alors les colombes libérées volent dans la nef colossale ; Jeanne d'Arc y jouit un jour de son rêve réalisé. Et en tout temps le Beau Dieu bénit les fidèles, le centaure qui couronne un des frontons vise le cerf mystique ; le regard passe à travers les tours et la rose du portail étincelle, superbe, au soleil couchant, comme une fleur aérienne qui serait l'entrée du Paradis.

Plus haut, dans les Ardennes, pays de sombres forêts, se terrent les ermites, s'épanouissent les légendes pieuses ou héroïques. Saint Hubert y voit apparaître un cerf qui porte la croix sainte entre ses bois et convertit les chasseurs à la pitié. Les quatre fils Aymon, montés sur le cheval-fée Bayard, qui surprend les desseins des traîtres et fait des bonds de quinze pieds pour sauver ses maîtres, y mènent une vie d'aventures et de combats jusqu'au jour où Renaud, le plus brave d'entre eux, se fait par pénitence porteur et tailleur de pierres pour aider à bâtir la basilique de Cologne. Et c'est là, dans cette atmosphère de rêve et de dévotion, que grandira Gerson, le théologien savant qui devient l'apôtre de la résignation, l'endormeur de la souffrance humaine dans le doux mysticisme de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Maintenant, sonnez clairons ; battez tam-

bours ; tonnez canons ! Bayard défend Mézières ; le grand Condé triomphe à Rocroy ; Turenne naît à Sedan, le maréchal Sérurier à Laon, le maréchal Drouet d'Erlon à Reims. Les défilés de l'Argonne sont les Thermopyles de la France. A Valmy, la *Marseillaise* et les volontaires de quatre-vingt-douze arrêtent les Prussiens et donnent à la République naissante le baptême de la gloire. Méhul, qui est de Givet, trouve les mâles accents du *Chant du Départ*.

A chaque pas, des souvenirs de batailles, des bruits d'armes, des préparatifs de guerre ; le camp de Châlons, le camp d'aviation de Bétheny, Bazeilles qui brûle, la poudrière de Laon qui saute. Quel sol trempé de sang, quel cimetière international que ce pays où, sous Attila comme sous Napoléon, se heurtèrent toutes les races du vieux monde ! Quelles leçons aussi pour les vainqueurs du moment ! Sedan, où le second Empire s'effondre dans la honte et la boue, est situé entre Valmy et Rocroy.

Chantez, à présent, hautbois, flûtes et violons ! Célébrez les favoris des muses ! Leurs noms pacifiques rayonnent dans un azur sans nuages.

Ici, à Château-Thierry, le bonhomme La Fontaine, maître des eaux et forêts, a butiné son miel, comme une abeille diligente ; il a vu Jeannot Lapin brouter le thym et le serpolet à

l'orée des bois et la carpe faire mille tours dans l'onde claire des étangs ; il a entendu le chêne parler au roseau et les commères villageoises se moquer du meunier et de son âne.

Certes, ce n'est pas sur sa tombe qu'on eût pu graver l'épitaphe traditionnelle : « Il fut bon époux et bon père ». Oh ! non. Mais, volage en vers comme en amour, papillon du Parnasse, comme il lui plaît de se nommer, le poète a suivi sa fantaisie, ami des contes joyeux comme des fables grosses de sens, si bien doté de grâce naïve et de subtile malice, si bien lui-même et si bien du crû qu'il n'a jamais été ni compris ni goûté de l'autre côté de la frontière, dans les Allemagnes.

Là, tout près, à la Ferté-Milon, au pied d'un château royal, une famille janséniste a couvé innocemment le futur peintre de l'amour tragique, ce Jean Racine qui revêt d'élégance et enveloppe d'harmonie son œuvre de passion, de mort et de volupté. Quand je vous disais que la Champagne apporte son rayon de soleil aux jours les plus ensoleillés et les plus français de l'histoire de France !

Et quoi de plus français encore que son vin, chéri des dames, qui pétille, jaillit, mousse et fuse en gais propos, en rires étincelants ? Où ne connaît-on pas ses bouteilles casquées d'or ou d'argent, les côteaux d'Aï, de Reims, de Sillery,

d'Epernay, les maisons Clicquot, Pommery, Mercier, Rœderer ?

Sur ces vignobles, où l'on tamise la terre pour en faire un fin terreau, où l'on vendange les grappes en plusieurs fois avec des ciseaux à broder, vit un peuple de vignerons qui se transmettent de père en fils les secrets de la culture et de la fabrication, et qui se défendent vigoureusement contre toute fraude et malfaçon. Ils ne sont pas pauvres ; ils ne sont pas riches. Mais des fortunes princières s'entassent chez les gros propriétaires, et les descendants ruinés des familles nobles le savent bien ; ils viennent là redorer leur blason, fumer leurs terres, comme disaient nos aïeux ; les Polignac, les d'Uzès, les Montebello représentent cette union du commerce et de la noblesse qui est l'idéal de la haute bourgeoisie ; c'est ainsi qu'on recrée des familles de grande marque.

Il faut visiter à Reims les caves monumentales où s'élabore cette richesse : galeries éclairées à la lumière électrique et taillées dans la craie, qui ont des kilomètres et des kilomètres de longueur ; qui portent des noms de capitales : Londres, Edimbourg, Moscou ; qui ont des chambres d'aération de trente-cinq mètres de haut, avec des bas-reliefs sculptés en pleine roche ; qui contiennent des centaines d'ouvriers et des millions de bouteilles, sans compter

celles qu'une chaîne sans fin fait monter incessamment du fond à la surface.

N'allez pourtant pas vous figurer que tout soit ici sacrifié aux vins de Champagne. A Reims, dès votre arrivée, une statue vous avertit que de longue date la ville est une place connue dans le monde des affaires : c'est celle de Colbert, le grand ministre de la paix du roi Louis XIV. Il était fils d'un drapier et, de fait, la draperie a longtemps prospéré dans ces parages ; à Sedan comme à Reims battaient les métiers à tisser, et qui voit aujourd'hui comment sont organisées, dans la cité toujours intelligente et active de Colbert, les écoles professionnelles et la maison de conditionnement des laines, se rend vite compte que la vieille industrie n'est pas près d'y périr.

On ne peut vider une coupe de champagne sans l'accompagner de quelque victuaille légère. Est-ce pour cela que Reims abonde en biscuits, en pains d'épices ? Je crois plutôt que le goût des friandises et de la bonne chère est répandu dans toute la contrée : madeleines de Commercy, dragées de Verdun, confitures de Bar, pieds de porc à la Sainte-Menehould prouvent qu'on n'y a point des habitudes ascétiques.

Quand on approche de la frontière, ce sont des industries ayant un caractère plus viril qui prennent le dessus. A Mézières, qui est une

forteresse désaffectée, franchissez un pont ; vous êtes à Charleville, qui en est la partie travailleuse ; usines de ferronnerie, de serrurerie, de fonte moulée y sont en pleine activité, comme les tanneries à Givet, les ardoisières à Braux, la manufacture de glaces à Saint-Gobain, la verrerie à Folembray.

Mais nous touchons ici aux limites de la Champagne, qui s'ouvre et s'abaisse par une pente insensible du côté de Paris. Il est temps de remonter vers les Flandres, avec qui elle eut et a encore tant d'intimes relations.

Flandre, Artois, Hainaut, Picardie

Supposez un Français du Midi transporté par une fée ou, ce qui est plus moderne, par un aéroplane en Flandre, en Hainaut, en Artois. Il pourra se croire en Belgique.

Il rencontrera des rivières qui coulent vers le Nord et qui s'appellent la Lys, la Scarpe, l'Escaut. Il verra d'énormes plaines, semées de marécages, coupées de canaux, hérissées de hautes cheminées d'usines, plantées de blé parfois, le plus souvent de betteraves, de lin, de chanvre, de colza et d'autres cultures industrielles, toutes noires de charbon et bondées d'une population très dense qui s'accumule soit dans de gros villages bâtis en briques, soit dans de grandes villes, que ceinturent des faubourgs ouvriers et que dominent des beffrois à carillons.

Il y trouvera des gens hauts de taille, lents et flegmatiques, grands buveurs de bière et de genièvre, grands fumeurs de pipes, grands amateurs de combats de coqs, de cortèges, de régates, de *ducasses* et de *kermesses*, à moins

que ce ne soient de petits hommes bruns et vifs, aux yeux noirs, aux mains et aux pieds menus dont l'aspect rappelle que les Espagnols ont longtemps régné ici comme aux Pays-Bas.

Supposez le même homme descendu en Picardie dans la vallée de la Somme, où abondent étangs, tourbières et une verdure incessamment lavée par la pluie, ou bien sur les dunes et falaises qui bordent les flots gris de la Manche, sur les plages élégantes, qui vont de Saint-Valery à Berck et à Boulogne. Il pourra se croire, cette fois, en Angleterre.

Si le drapeau qui flotte sur les monuments l'avertit qu'il est encore en France, tout du moins lui parlera de la nation voisine : la quantité des hôtels et des pensions de famille à enseignes anglaises ; Boulogne, qui vit Napoléon Ier rassembler des bateaux et des régiments pour une invasion manquée et le futur Napoléon III débarquer pour un coup d'État plus manqué encore avec un aigle apprivoisé sur son épaule et un morceau de lard au fond de son chapeau ; Calais, qui fut si longtemps un coin de fer britannique enfoncé dans la chair de la France ; Dunkerque, qui fut aussi, durant des années, sinon possédée par les Anglais, du moins réduite à néant, condamnée à rester un port insignifiant par la jalousie et la crainte prévoyantes des marins d'outre-mer.

Dans toute cette région, l'industrie bouillonne et foisonne. C'est, par excellence, notre pays noir. Les *corons* alignent à la surface leurs rangées de maisons toutes pareilles. Le sous-sol est criblé de puits et de galeries, par où descendent les hommes et monte la houille : mines d'Anzin et de Lens aux superbes dividendes, de Courrières à l'effrayante catastrophe, de Fourmies aux sanglants souvenirs. En 1906, les départements du Nord et du Pas-de-Calais fournissent, à eux seuls, 23 millions 100.000 tonnes de charbon de terre, les deux tiers de ce que produisaient alors tous les bassins français. Par l'Oise, par les canaux, tout ce qui n'est pas consommé sur place s'en va sur la grand'ville pour s'y convertir en chaleur et en fumée.

Attirées par la proximité du combustible, par la facilité des transports en bateau, les fabriques de toute sorte se sont agglomérées sur ce territoire privilégié. Là se pressent les grands établissements métallurgiques de Fives-Lille ; les filatures de laine et de coton qui aiment les climats humides ; les sucreries et raffineries ; les minoteries aussi ; car, si, au nord de la Scarpe, travaillent des mineurs qui sont socialistes, au sud de la même rivière labourent et moissonnent des paysans qui sont catholiques et conservateurs, et dans le Boulonnais prospèrent les éleveurs de chevaux.

Là aussi ont poussé des villes-champignons. Lille, la capitale, avait, en 1851, 75.000 habitants ; elle en a aujourd'hui 200.000. Elle était alors tristement célèbre par ses caves où s'étiolaient sans air et sans lumière des générations de tisserands, par ses greniers non moins malsains où rôtissaient et vivaient pêle-mêle, comme des bohémiens, hommes, femmes et enfants ; maintenant rebâtie, aérée, elle est méconnaissable. Roubaix, en 1806, comptait 8.254 habitants ; elle a dépassé les 100.000, et elle est le grand marché de la laine. Souvent l'on ne sait plus où telle ville commence et finit, tant sa voisine la serre de près. Tourcoing est-elle un vaste faubourg de Lille ou une cité indépendante et riche ? On aurait le droit de s'y tromper.

Et chaque ville a sa spécialité, sa renommée ancienne ou actuelle : Armentières est connue par ses tissus et son école pratique ; Valenciennes a donné son nom à une variété de dentelle, Cambrai à la batiste le nom d'un de ses enfants. Les tapisseries de haute lisse s'appellent encore en Italie *arazzi*, et ce sont en effet des artisans d'Arras qui ont implanté là-bas leur industrie.

La Picardie fut au moyen âge semée de riches abbayes : Abbeville, Corbie, Saint-Riquier grandirent autour de ces couvents.

Amiens possède une des plus belles cathédrales de France. Suger, abbé de Saint-Denis et ministre d'un Capétien, Pierre l'Ermite qui prêcha la première croisade, Godefroy de Bouillon qui devint par elle le premier roi chrétien de Jérusalem, naquirent dans le voisinage.

Puis, dans les Flandres, les Communes pullulèrent, fières de leur indépendance. C'étaient des ruches très pleines, dont les abeilles laborieuses savaient se défendre et piquaient les féodaux au défaut de leur cuirasse. Tantôt victorieuses, tantôt vaincues, à Bouvines, à Courtray, à Mons-en-Pevèle, elles se gouvernaient comme de petites républiques marchandes.

Quand la guerre de Cent ans mit aux prises la France et l'Angleterre, celles du Nord, vivant du tissage de la laine, se prononcèrent pour l'Angleterre d'où leur venait la matière première. De formidables batailles se livrèrent autour d'elles : Crécy, Azincourt, où les armées désordonnées des seigneurs périssaient sous les coups des archers plébéiens. Plus au sud, on était pour la France. N'est-ce point à Abbeville qu'un héros oublié, Ringois, digne des fameux bourgeois de Calais, condamné à opter entre Anglais et Français, aima mieux sauter du haut d'une tour et se tuer que de se soumettre aux envahisseurs ?

Plus tard, le pays reste âprement disputé. Les ducs de Bourgogne, puis les Espagnols, les Autrichiens, y sont maîtres tour à tour. Ce ne sont que batailles et souvenirs de guerre qui font jusqu'à nos jours une chaîne ininterrompue. Sur mer, voici Jean Bart, le hardi corsaire, Dupleix, l'éphémère conquérant des Indes, l'amiral Courbet, qui conduisit nos flottes en Extrême-Orient. Sur terre, au temps de Louis XIV, on combat à Gravelines, à Lens; puis une défaite glorieuse à Malplaquet, une victoire décisive à Denain sauvent la France de l'invasion. Vandamme, natif de Cassel, est une des étoiles de la pléiade napoléonienne, et c'est un Lillois, Faidherbe, qui, en 1870, soutient jusqu'au bout l'honneur des armes françaises.

Quelle est la ville forte qui n'ait eu en cette contrée à supporter un ou plusieurs sièges? Celui de Lille, en 1793, est demeuré légendaire; Péronne a été encore bombardée en 1870. Aujourd'hui la frontière reste barricadée de fer, mais beaucoup de citadelles, devenues de belles inutiles, au lieu de défendre les cités aux portes desquelles elles montaient la garde, se contentent de les parer de leurs bastions changés en promenades.

Dans ces populations si fortement secouées, littérature, arts, sciences ont eu de superbes poussées. A la fin du moyen âge, Adam de la

Halle et Jean Bodel jouent des mystères, des moralités, des farces où ils n'épargnent pas leurs contemporains.

Puis les écrivains se laissent tenter par le récit des guerres, des révolutions, des fêtes auxquelles ils assistent, et Froissart, le chanoine-voyageur, devient le grand chroniqueur conservateur de l'époque ; Monstrelet se délecte à décrire les somptuosités des repas de cour ; Philippe de Commines, conseiller de Louis XI, déroule avec admiration les intrigues et fourberies où se complaît son maître.

Qui s'attendrait à trouver, dans cette grasse et plantureuse région, des artistes délicats et fins ? C'est pourtant à Boulogne que naît Sainte-Beuve, le subtil analyseur des esprits et des écrits. A Boulogne appartient encore Gianbologna, dont il faut aller chercher les chefs-d'œuvre à Pise et à Urbino ; à Valenciennes, Watteau, le peintre des élégances au siècle de a poudre et des paniers, et Carpeaux, le sculpteur de la vie en mouvement ; à Saint-Quentin, Latour, aux pastels si veloutés et si vivants, et de nos jours Henri Martin, qui continue à sa manière une liste brillante.

Je pourrais citer des comédiens comme les Coquelin, des savants de toute espèce, comme Sauvage, un des inventeurs de l'hélice, comme Mariette-Bey, le déchiffreur des hiéroglyphes

égyptiens. Je pourrais nommer Jules Breton, le paysagiste, Carolus Duran, le portraitiste, Planquette, le musicien, Sébastien-Charles Leconte, le poète, Paul Adam, le romancier, etc...

J'aime mieux, pour finir, rappeler les grands politiques qui se sont formés dans cette région de tradition républicaine, où les idées nouvelles ont toujours recruté des adeptes, où le socialisme a aujourd'hui l'une de ses forteresses : Calvin, le pape de la Genève huguenote ; Robespierre, à qui demeure et suffit pour couronne le surnom de l'Incorruptible ; Camille Desmoulins, le gamin de la Révolution, que l'amour et la mort de sa Lucile entourent d'une auréole idyllique et sanglante ; Condorcet, le philosophe-citoyen, qui meurt dans un acte de foi en l'humanité ; Gracchus Babeuf, l'ancêtre du socialisme français ; le général Foy, dont l'éloquence militaire vibra dans les Chambres de la Restauration.

Qui pourrait contester à ce pays l'honneur d'être une de nos plus riches pépinières d'hommes et d'énergies créatrices ?

La Normandie

La Normandie est coupée en deux par une grande rue, la Seine, qui, en guise de maisons, est bordée de villages et de villes, de châteaux modernes et de châteaux en ruines, comme celui de Robert le Diable.

La rivière, lente et verte, s'attarde, muse, semble s'en aller à regret vers l'Océan, parfois même revient en arrière avec le mascaret, et en même temps, sur la route elle s'enfle, grossit, s'élargit jusqu'à comprendre treize kilomètres d'eau entre ses deux rives.

A sa droite, où Rouen et le Havre dominent, un vaste plateau s'élève, qui finit en falaise au bord de la mer ; à sa gauche, où Caen est la ville maîtresse, s'ouvrent le bassin de l'Eure, son affluent, puis de petites vallées indépendantes (l'Orne, la Dive, etc.) qui viennent mourir en dunes et plages de sable sur la côte du Calvados et qui, à mesure qu'elles se rapprochent de l'Ouest, deviennent plus étroites, plus maigres et plus sauvages.

Pour connaître ce pays, il faut descendre la

Seine au moment où le printemps vêt les prés de verdure et les pommiers de blanc et de rose ; il faut aussi descendre le cours des siècles où il a eu des destinées si glorieuses et si diverses.

Au moyen âge, à peine les hommes du Nord, qui lui ont donné son nom, ont-ils été absorbés et francisés par la population qu'ils ont subjuguée, que vainqueurs et vaincus, fondus ensemble, se répandent par le monde. Les voyez-vous qui s'établissent à Naples, en Sicile, jusqu'en Grèce et dans le Levant? Mais leur conquête la plus solide et la plus éclatante, c'est la grande île voisine, c'est l'Angleterre.

Ils y portent leur langue, leur organisation, leurs mœurs ; de nobles familles y conservent de nos jours avec orgueil dans leurs armes, dans leurs noms mêmes, le souvenir des envahisseurs. La broderie de Bayeux (70 mètres d'histoire sur 50 centimètres de large) raconte encore l'audacieuse et prodigieuse aventure ; l'Abbaye aux hommes et l'Abbaye aux dames, dans la ville de Caen, monuments expiatoires que Guillaume le Bâtard et sa femme Mathilde font bâtir pour racheter le péché de s'être mariés, quoique cousins, rappellent que ces conquérants sont des fils soumis et dévots de l'Eglise.

En effet, puissants monastères et superbes églises y dressent vers le ciel leurs voûtes

romanes ou ogivales. Saint-Wandrille, Jumièges surtout, l'abbaye souveraine, séduisent ou étonnent encore par leurs ruines charmantes ou colossales.

Rouen est une ville sonnante où les clochers se touchent et se répondent ; Saint-Ouen, coiffé de la couronne ducale, défie la cathédrale et sa tour dentelée construite avec l'argent dont les bourgeois achetaient la permission de manger du beurre en Carême ; Saint-Patrice avec ses vitraux avoisine Saint-Maclou avec ses portes de bois sculpté, dignes d'orner, sinon l'entrée, du moins l'antichambre du Paradis.

Il n'est pas étonnant qu'elle ait gardé du temps jadis une quantité de maisons à pignon sur rue et à encorbellement. Capitale des ducs de Normandie, qui sont rois d'Angleterre, mais vassaux et par là même ennemis des rois de France, elle est alors la rivale de Paris. Elle lui dispute la navigation de la Seine et elle ne permet pas à la Compagnie parisienne des marchands de l'eau de dépasser le pont de Mantes-la-Jolie. Elle est une des grandes villes drapantes qui figurent aux foires de Flandre et de Champagne. Elle verra la Passion de Jeanne d'Arc et son Palais de justice, si beau qu'il soit, n'effacera pas la mémoire d'une des plus criantes iniquités du passé.

L'autre tête de la Normandie, la ville de

Caen, sera en ce temps-là une ville savante, dans laquelle les juristes fleurissent comme il convient en un pays où les procès ne manquent guère, où les gens sont madrés, retors et se cramponnent à leurs droits. Mais l'esprit de chicane n'empêche point la gaîté et c'est un ouvrier foulon de Vire, Olivier Basselin, qui naturalisera parmi les Français le vaudeville.

Vient la Renaissance. La Normandie, séparée à jamais du monde britannique, se rattache étroitement à la France. Les imparfaits en *ait*, des mots comme mon*naie*, par*aître*, fran*çais* même trahissent l'action de la prononciation normande sur le parler des environs de Paris. Les cardinaux d'Amboise, dont le tombeau pare la cathédrale de Rouen, sont les agents du rapprochement qui s'opère. François Ier s'intéresse si bien au Havre qu'il veut l'appeler Franciscopolis. Henri IV, qui gagne son royaume aux batailles d'Arques et d'Ivry, son sage conseiller Sully, qui naît au château de Rosny, trouvent là sympathie et appui. C'est aux eaux de Forges-les-Bains que Louis XIII ira demander un fils.

A l'aurore du dix-septième siècle, la Normandie pourrait bien être la province dominante. Elle fournit coup sur coup une quantité d'hommes remarquables. Si Desportes, le poète de cour, et Régnier, le gai satirique, qui sait, comme il dit, « sucrer sa moutarde », sont seule-

ment de proches voisins, puisqu'ils sont originaires de Chartres, c'est en plein pays normand qu'apparaissent Malherbe, le grammairien-poète ; Rotrou, le précurseur de nos grands tragiques ; Corneille, l'héroïque, avec son frère Thomas et leur subtil neveu Fontenelle ; Saint-Amand, le chantre réaliste du fromage et de la crevaille ; Huet, l'érudit évêque d'Avranches, d'autres encore.

Comme il arrive presque toujours, la sève créatrice pousse des jets vigoureux dans les domaines les plus divers. Alençon s'enrichit et s'illustre par ses dentelles. Des peintres, comme Poussin et Jouvenet, naissent aux Andelys et à Rouen. Rancé fonde dans la farouche solitude des bois le monastère de la Trappe ; Eudes crée l'ordre des Eudistes ; et pendant que les catholiques y font preuve ainsi d'une vitalité féconde, du petit troupeau protestant sort Duquesne, l'amiral, qui aura le crève-cœur d'aller achever en Suisse sa carrière victorieuse : car la Normandie et ses villes manufacturières en particulier souffrent cruellement de la vague d'intolérance religieuse qui passe alors sur la France comme un raz-de-marée dévastateur.

Une décadence s'ensuit et, pour que la prospérité renaisse, il ne faut pas moins que l'introduction, au dix-huitième siècle, d'une nouvelle industrie. Le roi-coton, laissant la laine triom-

pher à Elbeuf, à Louviers, la détrône à Rouen même et dans les alentours ; *rouennerie* signifiera bientôt cotonnade. Les machines surviennent à leur tour, importées d'Angleterre à la grande colère des fileurs et tisseurs à la main ; dans les villes surgissent de vastes fabriques, pendant que le travail dispersé s'étend dans les villages ; et le pays tout entier connaît la fiévreuse activité de l'industrialisme, sa production intense, mais aussi ses tares et ses tristesses, les crises qui jettent sur le pavé des milliers de chômeurs, quand le coton vient à manquer, comme ce fut le cas au temps du blocus continental ou de la guerre de Sécession en Amérique, les grèves et les révoltes ouvrières comme en 1848, la dégénérescence de la population pauvre pour qui l'alcool devient un périlleux supplément au cidre.

Mais, par un contraste connu qui caractérise notre civilisation contemporaine, la richesse croît en même temps que la misère et de nouveau la Normandie atteint, au dix-neuvième siècle, une ère de prospérité.

Elle est fertile en hommes : savants, qui sont le géomètre Laplace, le géologue Elie de Beaumont, l'astronome Le Verrier, le mathématicien-philosophe Tannery ; musiciens, qui sont les gloires de l'Opéra-Comique, Boïeldieu et Auber ; peintres, qui s'appellent Géricault, Cha-

plin, Boudin ; hommes politiques, comme Armand Carrel, précurseur du régime républicain ; comme Dupont de l'Eure, vénérable président du gouvernement provisoire de 1848 ; comme Félix Faure, moins vénérable président de notre troisième République.

Elle présente surtout une imposante brigade d'écrivains ; les uns doux, tendres, presque féminins, comme ces deux Havrais, Bernardin de Saint-Pierre et Casimir Delavigne ; comme Chênedollé, qui fut à Lamartine ce que l'étoile du berger est au clair de lune ; d'autres, robustes et virils jusqu'à l'âpreté, comme Barbey d'Aurevilly, le conteur passionné de la chouannerie et des amours romantiques ; Louis Bouilhet, le chantre des monstres préhistoriques, et surtout Flaubert, le disséqueur impitoyable des atrocités carthaginoises et de la vulgarité bourgeoise ; Maupassant, le vigoureux et classique prince des nouvellistes ; Mirbeau, le nerveux flagelleur des mœurs contemporaines.

Illustrée ainsi par ses enfants, la Normandie s'est de plus en plus développée en tous sens. Elle s'est entourée d'une ceinture de plages qui ont été, du temps de Louis-Philippe et du second Empire, le rendez-vous de toutes les élégances : Dieppe, Etretat, Trouville, ou qui aujourd'hui, de Veules à Fécamp, de Cabourg à Langrune, offrent aux familles de paisibles

bains de mer. Rouen est devenue le second port de France, après Marseille ; le Havre, agrandi, embelli, prend, depuis 1905 surtout, un essor rapide ; Cherbourg n'est plus seulement une station de vaisseaux de guerre et de sous-marins, c'est l'escale où s'arrêtent les paquebots étrangers partant pour l'Amérique.

C'est que la région a deux précieux débouchés, dont les facultés d'absorption sont presque insatiables : Paris d'une part et l'Angleterre de l'autre. Elle n'a pas seulement le transit des bois, des charbons, des fruits, des vins qui remontent ou descendent la Seine ; elle est le point d'où partent œufs et volailles, beurres d'Isigny, fromages de Camenbert, de Neufchâtel, de Pont-l'Evêque, chevaux et bœufs élevés dans de gras pâturages, tissus de laine et de coton, épingles, aiguilles, agrafes fabriquées à Laigle, objets de cuivre et de zinc, etc.

Et ces années dernières, voici qu'on a découvert dans son sous-sol des trésors mystérieux : des mines de fer, de houille et même d'or. Voici que déjà entrepreneurs et capitalistes de France et d'Allemagne s'abattent sur les terrains à surprises du Calvados. Encore une source de plus d'où la richesse va couler sur ce pays riche !

La Bretagne

Un dur éperon de granit que l'Europe enfonce au flanc de l'Océan Atlantique. Le royaume du vent, de la brume, du gris, du rêve. L'éternel champ de bataille de la terre et de la mer.

A gauche et à droite d'une longue et basse arête montagneuse qui fait l'épine dorsale du pays, le ruissellement désordonné des vagues, l'assaut de la marée qui monte çà et là de dix-sept mètres et repousse devant elle des rivières jaunes et encaissées ; des roches déchiquetées, crevassées ; des pierres sonnantes, comme au Guildo, ou branlantes, comme à Ploumanach ; des phares où l'on pénètre hissé par une corde ; des blocs sombres qui sont des prisons ou des forteresses ; des golfes tumultueux qui s'appellent Enfer de Plogoff et Baie des Trépassés ; des plages mouvantes où disparaissent enlisés des hommes, comme autour du Mont-Saint-Michel, ou une ville entière, comme celle d'Ys ; des îles arrachées au continent, et aussi nombreuses que les jours de l'année dans le Mor-

bihan, ou bien blanches d'écume, barrées de récifs, comme Bréhat, Sein, Ouessant. N'est-ce pas celle-ci qui a mérité ce surnom : L'île d'épouvante, et ce dicton terrible :

Qui voit Ouessant
Voit son sang.

La côte que bat incessamment la houle verte venant tout droit d'Amérique, la Côte d'émeraude comme on l'a nommée, est bordée de chapelles consacrées à quelque Notre-Dame protectrice, de clochers dentelés qui servent de points de repère aux matelots, de calvaires, d'ossuaires, de cimetières où sur les tombes vides se répète cette funèbre litanie de la mort : Yann, Alain ou Yves — *perdu en mer*. Marins de l'Etat, pêcheurs de morues, de sardines, de homards sont la proie de la gueuse qui les attire et les emporte, qui les nourrit et les dévore.

Et pourtant c'est sur la côte que la vie bretonne bat son plein. Là se sont bâties des villes actives, populeuses, remuantes : Saint-Malo, à l'étroit sur son rocher qui fut un nid de corsaires endiablés tels que Surcouf ; Paimpol, dont la flottille paye chaque année son tribut aux brouillards meurtriers d'Islande ; Brest, la guerrière, sentinelle avancée de la France, qui pourrait bien devenir un jour une grande place

de commerce et la première escale des paquebots touchant notre vieux monde ; Lorient, une guerrière encore, mais moins bien armée, moins bien campée, en danger d'être mise à la retraite, comme les vieux cuirassés désaffectés qui finissent leur carrière dans la tranquillité des bassins fermés.

Puis cette côte sauvage a ses sourires. Léchée par le grand courant d'eau chaude qui part des tropiques, elle jouit d'un climat tiède autant qu'humide ; elle n'est pas seulement enguirlandée par la verte chevelure des goémons ; elle se fleurit de magnolias et de fuchsias qui poussent en pleine terre, pourvu qu'on les tienne à l'abri des fureurs du vent ; elle peut montrer, à Roscoff, un figuier géant dont les fruits mûrissent comme en Provence. Elle a des criques charmantes encadrées dans des rocs de porphyre roux, des plages de sable fin et doré, où hôtels et maisons de plaisance ont surgi du sol et prospèrent comme les camélias et les fleurs de luxe : Paramé, Dinard, Saint-Lunaire, Saint-Briac, Perros-Guirec, Douarnenez, le Pornichet, autant de noms familiers aux oreilles des citadins en quête de villégiatures élégantes ou toniques.

Cette Bretagne-là, c'est la Bretagne moderne, celle sur qui passe le souffle des idées et des mœurs nouvelles. Ses habitants ont voyagé ;

ils connaissent et fréquentent des étrangers. Brest, au temps de la Révolution, était déjà une ville française de langue et de cœur en un pays qui parlait et pensait breton. Aujourd'hui, autour de la contrée restée monarchique à l'intérieur, les villes et bourgs maritimes mettent une frange républicaine. J'ai eu la joyeuse surprise un jour d'être traité de chouan dans une de ces bourgades, parce que je ne célébrais pas avec assez d'enthousiasme la première victoire électorale remportée par un candidat presque radical.

Mais il existe une autre Bretagne, une Bretagne bretonnante, engourdie, endormie, repliée sur elle-même, demi-close comme les lits de ses paysans. De vastes landes hérissées d'ajoncs, de houx, de genêts, de bruyères s'y étendent à perte de vue ; dans de maigres herbages pâturent de petites vaches noires et blanches ; des pommiers rabougris, courbés, s'accroupissent sur un champ de sarrazin ; des pins, des chênes ou des ormes étêtés accompagnent des chemins creux, raboteux ou boueux, enfouis entre deux levées de terre.

Des croix de pierre s'élèvent à chaque carrefour ; des chaumières couronnées d'iris se pelotonnent au pied de quelque rocher de schiste ou de granit ; des bourgs, tout de guingois, se serrent autour de quelque petite église qui

semble s'affaisser ; des rues entières, comme celles de Vitré ou celle du Jezrual, à Dinan, gardent leur physionomie moyen âge ; par endroits, un moulin à vent, une gentilhommière à tourelles, un château en ruines, comme à Tonquédec, ou superbement restauré, comme à Josselin, se détache sur l'horizon grisâtre ; un dolmen, un menhir se dresse mystérieux, énigmatique au milieu d'un champ ; parfois, comme à Carnac, c'est, rangé en lignes, tout un bataillon de pierres debout, dont l'aspect vous reporte aux premiers âges de l'humanité.

Tout renforce cette impression d'un passé lointain qui se survit. Dans les maisons, vraies arches de Noé, vivent pêle-mêle bêtes et gens ; les hommes, avec leurs chapeaux ronds à rubans de velours et à boucles d'argent accrochés sous le menton, avec leurs gilets brodés des jours de fête, les femmes, avec leurs tabliers de soie changeante, avec leurs coiffes qui varient de village à village et qui dessinent tantôt une voile de bateau, tantôt un coquillage ou un papillon, ont l'air de venir du fond des siècles, et les bonnets des Bigoudènes de Pont-l'Abbé racontent des choses si anciennes que les érudits disputent encore sur leur signification.

Aussi vivent les Korrigans et les Poulpiquets ; les contes de fées et les histoires de revenants ; les fontaines enchantées et les sorti-

lèges ; la croyance aveugle en la parole de M. le recteur ; les pardons où font rage à l'envi l'alcool et les cantiques, l'orgue et l'aigre biniou ; les saints guérisseurs, tels des médecins spécialistes, qui délivrent du mal de dents ou du mal de genou, en qui les filles piquent des épingles pour avoir un mari dans l'année, à qui l'on mène parfois les vaches pour les préserver de la fièvre et de l'enflure !

Çà et là se maintiennent de grandes foires au bétail, comme à Landivisiau, d'antiques industries, comme celles des marais salants près de Guérande, des faïences à Quimper, des toiles à Landerneau et à Rennes, la morne capitale de ce pays béni de la mort lente. A Cancale, l'élevage des huîtres, à Douarnenez ou à Lorient la mise en boîte des sardines durent avec des à-coups bruyants. Quiconque a passé une nuit à Morlaix se souvient d'y avoir été réveillé par le clic-clac matinal que font les sabots des ouvriers et ouvrières se rendant au travail. Mais le broyeur de lin devient un être fossile, embaumé dans d'aimables pages de Renan ; les machines et la lumière électrique ont fait leur apparition derrière les chemins de fer ; les phosphates transforment en terrains fertiles les « nielles » sablonneuses ; les légumes de Roscoff traversent la Manche et figurent avec honneur sur les marchés anglais. Un dévelop-

pement s'ébauche ainsi sous l'apparente immobilité.

Mais point de contrée où l'on puisse moins s'abstraire de l'histoire. Les Celtes sont présents partout, et même des populations inconnues, plus reculées encore dans la nuit des temps. Merlin et Viviane, Tristan et Iseult hantent les forêts et les plages ; Saint-Michel-du-Péril et le combat des Trente font revivre les grandeurs de l'Eglise et les épopées féodales. Les Rohan arborent leur fière devise : « Roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis. »

Pendant longtemps, sa situation isole la Bretagne ; mais Clisson et Duguesclin, pourfendeurs des Anglais et des grandes Compagnies, sont déjà plus qu'à demi Français, et bientôt la duchesse Anne, deux fois reine de France, apporte en dot au royaume, dans les plis de son manteau fourré d'hermine, le beau duché dont elle est l'héritière.

Il s'en faut toutefois que la province perde son esprit particulariste. Elle conserve sa langue avec ses quatre dialectes. Elle voit, sous Louis XIV, des révoltes et des pendaisons de paysans, dont M^me^ de Sévigné, retirée en son château des Rochers, parle avec une aristocratique légèreté. Le Parlement de Rennes, à la veille de la Révolution, prodigue remontrances et résistances ; La Chalotais lance de là son

pamphlet contre les jésuites qu'il écrit dans sa prison avec un cure-dent ; et, quand la grande tempête sociale éclate, la chouannerie, la lutte impitoyable des *blancs* et des *bleus*, le débarquement des émigrés dans la presqu'île de Quiberon montrent à quel point y sont vivaces les traditions et la peur du nouveau.

Au dix-neuvième siècle, elle demeure la terre du soleil qui se couche, de la monarchie qui se meurt, du catholicisme qui décline, d'un monde qui s'éteint. Elle a ainsi la séduction automnale et crépusculaire des choses qui vont finir. Aux romantiques, avides de se dépayser dans le temps et l'espace, elle apparut comme une charmeuse mélancolique, et je ne sache pas de pays qui depuis lors ait été exploré, chanté, décrit, mis en romans et en tableaux avec autant de prédilection.

Ce ne sont pas seulement ses enfants qui la popularisent : Chateaubriand, le grand et orageux ennuyé, Lamennais, le démocrate qui va du pape au peuple, Renan, le Montaigne du dix-neuvième siècle, Brizeux, le délicat poète des amours idylliques, et de nos jours, Le Braz, les Corbières, Géniaux, Marc Elder, Yves Le Febvre, le vaillant créateur de la *Pensée bretonne*, Gustave Geffroy surtout, qui a élevé un pieux monument à la gloire d'une patrie où il a oublié de naître. Mais une foule de

romanciers, qui ne sont ni ses fils ni les fils de ses fils, l'ont célébrée avec une égale ardeur, à commencer par Balzac et Paul Féval, à continuer par Sandeau, Feuillet, Victor Hugo et Loti.

Elle n'a pas seulement ses musiciens, comme Victor Massé ; elle en a trouvé d'autres, comme Burgaud-Ducoudray et Lalo, pour recueillir et orchestrer ses naïves et tristes chansons. Elle n'a pas seulement ses peintres, comme Yan Dargent ; elle en a trouvé une foule d'autres, comme Simon, Dauchez ou Cottet, pour reproduire ses processions flagellées par le vent du large, ses falaises tragiques, ses usages et ses costumes surannés.

Encore ne puis-je que mentionner ceux qui, dans un domaine ou dans un autre, ont prouvé qu'elle est une mère féconde de rejetons qui ne se ressemblent pas ! Il est pourtant curieux de noter qu'elle a donné naissance à Jules Suisse dit Simon, comme à Waldeck-Rousseau et à Gustave Hervé, au docteur Laënnec et au savant positiviste Letourneau, comme au catholique général Trochu ou au barde royaliste Botrel. On voit que, si les cloches de la ville d'Ys sonnent toujours leur glas sous les flots qui l'ont engloutie, l'appel de la vie, là comme ailleurs, retentit aussi au cœur des générations qui se succèdent.

Nantes, Anjou, Maine

Nantes, « la jolie ville », comme dit une chanson populaire, est-elle une ville bretonne ? Non. Est-elle une « solitaire », comme on l'a dit aussi ? Pas davantage. Elle me semble être la capitale d'une région dont la Loire est la grande artère et comprendre dans sa zone d'action l'Anjou, le Maine, et le bassin du fleuve au moins jusqu'à son confluent avec la Vienne.

Son passé la rend digne de ce rôle. Sans parler du temps où elle était le point de départ de flottilles entières remontant la Loire, où elle donnait son nom à l'édit le plus libéral de l'ancienne monarchie, où elle entretenait d'étroites relations avec l'Espagne, le Portugal, la Hollande, elle fut au dix-huitième siècle le premier port de France. Elle envoyait des colons en Louisiane, à Madagascar, aux Antilles ; elle s'enrichissait par le commerce « des îles », suivant l'expression qui avait cours. Commerce qui n'était pas toujours des plus recommandables ; car, avec le sucre, « le bois d'ébène », c'est-à-dire la traite des noirs, en faisait le

principal objet ; et, au besoin, ces négriers se faisaient corsaires.

On comptait alors que 2.000 navires y abordaient bon an mal an. Les armateurs étaient d'opulents messieurs, qu'on appela « les culottes de soie » au temps de la Révolution. Leurs maisons de la Fosse et de l'île Feydeau étaient des palais ayant un aspect quasi-vénitien, avec de grands escaliers, des balcons ouvragés, des Neptunes en pierre ; car la devise de la ville était : *Favet Neptunus eunti* (Neptune sourit à qui va de l'avant). L'intérieur valait l'extérieur : ces logis étaient pleins d'ivoires, d'étoffes somptueuses, de chinoiseries, de curiosités exotiques.

Comment cette prospérité fut-elle interrompue ? D'abord Nantes souffrit cruellement de la guerre civile, assiégée par les chouans, sauvée par les républicains, mais à quel prix ! On sait quelles noyades de prêtres et de royalistes furent ordonnées par Carrier. Elle aurait pu se relever ; mais l'Angleterre était maîtresse de la mer et de nos colonies, la traite des esclaves prohibée, le sucre de canne remplacé par le sucre de betterave. Plus tard les chemins de fer naissants firent tout pour tuer la concurrence des cours d'eau et, convergeant sur Paris, laissèrent en piteux état la traversée de la France de l'est à l'ouest. La Loire négligée,

ensablée par de formidables inondations, cessa presque d'être navigable ; le port, à demi comblé par le limon, à demi fermé par une barre dangereuse, ne fut plus accessible aux vaisseaux de haut-bord, si bien que Saint-Nazaire, l'avant-port de Nantes, grandit à ses dépens et crut pouvoir hériter de sa grande sœur qui se laissait mourir.

Cependant des symptômes attestaient que la moribonde avait encore une vitalité cachée. Pendant tout le dix-neuvième siècle elle avait des enfants qui portaient fièrement ses couleurs : des peintres, comme J. Dupré, Toulmouche, Delaunay, Luminais, Charles Le Roux ; des écrivains, comme Monselet, le gastronome fantaisiste, Jules Verne, cher à tant de générations enfantines, Chassin, l'historien républicain, et, parmi eux, chose curieuse ! bon nombre de femmes, poètes au cœur tendre comme Elisa Mercœur et Mélanie Waldor, ou philosophes à la pensée virile comme Clémence Royer ; des généraux, comme Cambronne, l'héroïque insulteur de la mort, Bedeau, Mellinet, Lamoricière, dont le tombeau est une des parures de sa ville natale ; des hommes politiques, comme Fouché, ce roi des intrigants, qu'on a défini de la boue en bas de soie, ou comme l'honnête docteur Guépin, un des fondateurs de la République et de ce *Phare de la*

Loire qui a pris rang parmi les grands journaux de province.

On pouvait pressentir une renaissance ; elle s'est produite dans les trente dernières années. Les Nantais se sont réveillés ; ils n'ont épargné ni leur peine ni leur argent pour rattraper le temps perdu. On a dragué, approfondi le fleuve ; on a chargé la marée d'en déblayer la vase ; on l'a bordé de quais qui ont des kilomètres de long ; on a fait sauter un îlot qui gênait ; on songe à couper la barre des Charpentiers ; on a construit une cale sèche, des docks, un pont transbordeur.

La ville grise, qui s'étend en demi-cercle, a aujourd'hui 180.000 habitants, 50.000 de plus qu'il y a vingt ans. Elle retentit du bruit des sifflets, des sirènes, des tôles battues au marteau. Au lieu de se quereller avec Saint-Nazaire, elle partage le trafic et collabore avec sa cadette. Elle lui laisse l'aboutissement des lignes maritimes et terrestres qui apportent et emportent les correspondances, les marchandises grande vitesse et les voyageurs pressés ; elle ne peut ni ne veut lui enlever ses chantiers de constructions navales, ses usines métallurgiques. Elle garde pour elle le gros du va-et-vient commercial. Elle reçoit de l'étranger les nitrates, les riz, les bois, les charbons, les dattes, les cassonades qu'elle transforme en sucre candi. Elle

reçoit de ses alentours un fret de sortie qui consiste en vins, blés, fruits, beurre, œufs, volailles ; elle est ainsi une des approvisionneuses de l'Angleterre.

Le négoce s'y double d'une industrie active. De Nantes jusqu'à Indret et à la Basse-Indre s'échelonnent près de 300 usines qui occupent plus de 30.000 ouvriers : forges nationales, savonneries, huileries, papeteries, biscuiteries, verreries, raffineries, fabriques de conserves et de boîtes pour les expédier, chantiers pour la construction des bateaux, ateliers où l'on traite divers minerais, etc. Si l'on ajoute à cela des banques nombreuses, des syndicats de production, des sociétés coopératives, des écoles pratiques qui ébauchent une sorte d'université technique, comment méconnaître le réveil qui s'est accompli ?

Il se propage et s'en va de proche en proche tirer de leur engourdissement les contrées qui avoisinent la Loire.

C'est l'Anjou, d'abord. Un pays qui eut autrefois une éclatante fortune. Les Plantagenets, ses comtes devenus rois, régnèrent à Londres et de Rouen jusqu'à Bordeaux ; plus tard ils possédèrent ou briguèrent des couronnes à Naples, en Provence, à Jérusalem, en Aragon. Au seizième siècle, le même terroir donne encore à la Pléiade un de ses meilleurs

poètes, Joachim Du Bellay, qui, sur les bords du Tibre, regrette la douceur angevine, soupire après son petit domaine de Liré et préfère l'ardoise fine au marbre romain ; il donne aussi à la Réforme, dont Saumur fut une des citadelles, son plus austère et plus solide champion, Duplessis-Mornay.

C'est le Maine ensuite dont les destinées furent semblables. Lui aussi, il eut, au seizième siècle, des hommes qui ont marqué dans l'histoire de France : Germain Pilon, le grand sculpteur, Ambroise Paré, l'illustre chirurgien protestant, le gros duc de Mayenne qui fut le dernier soutien de la Ligue contre Henri IV, un peu plus tard Scarron qui, pour le corps comme pour l'esprit, fut le burlesque personnifié.

Anjou et Maine se sont retrouvés ensemble au moment où les paysans se soulevèrent contre la conscription et la République, où le cri de la chouette résonna dans les fourrés. Des batailles et des massacres ensanglantèrent alors les rives de la Loire à Saint-Florent, à Savenay. L'écho s'en fait entendre dans les chansons guerrières du temps :

Monsieur d' Charette a dit à ceux d'Ancenis :
Mes amis,
Le roi va ramener les fleurs de lys...

Un courant catholique et royaliste a tra-

versé encore ces campagnes durant le dix-neuvième siècle, témoin les aventures belliqueuses et amoureuses de la duchesse de Berry, témoin de Falloux qui fut, sous la seconde République, le félin et heureux adversaire de l'enseignement laïque, témoin plus récemment Mgr Freppel, alsacien d'origine, mais évêque d'Angers et fougueux député réactionnaire.

Cependant, un courant républicain a continué de couler à côté de l'autre ; d'Angers était aussi David, le sculpteur, qui a fait revivre en bronze ou en marbre tous les hommes d'avant-garde de la politique et de la littérature ; Ledru-Rollin, le père du suffrage universel, fut député de la Sarthe ; les Cavaignac y eurent leur port d'attache ; les martyrs de la liberté y furent nombreux au coup d'Etat de 1851.

Sans avoir disparu, ces dissentiments tendent à s'atténuer. Les combats qui se livrèrent dans ces parages en 1870 effacent les souvenirs de la guerre civile sous ceux de la guerre étrangère. Les écoles militaires de la Flèche, de Saumur rappellent les droits de la grande patrie là où dominait le souci trop exclusif des intérêts locaux, et une émulation pacifique travaille à réconcilier tous les habitants de la région dans la recherche de l'utilité commune.

Angers, sur sa triple rivière, attire à elle,

pour les écouler par la Loire et le chemin de fer, les produits d'un sol riche et bien cultivé : pommes et poires, fruits de tout genre, orges du Maine, vins d'Anjou à l'arrière-goût de pierre à fusil, pendant que les poulardes et les chapons du Mans s'en vont aux Halles de Paris où ils bénéficient d'une antique célébrité.

A ces éléments d'exportation qui viennent de l'agriculture se joignent ceux que fournissent des industries anciennes ou nouvelles : toiles de Cholet et coutils de Laval, ardoises de Trélazé, marbres de Sablé, argiles de Liré, minerais de fer à Segré et ailleurs, de plomb argentifère à Couéron. En voilà plus qu'il n'en faut pour alimenter un sérieux mouvement économique.

La question d'avenir se réduit pour toute cette contrée à un problème de voies de communication. Si l'on sait régulariser le cours de la Loire, le relier *réellement* au réseau des canaux français, il y a des chances pour que Nantes, avec Saint-Nazaire dont elle est inséparable, devienne ce qu'elle devrait être, vu sa situation, le débouché aussi ordinaire que naturel du centre de la France et même d'une partie de l'Europe centrale. Ainsi soit-il !

Touraine, Beauce, Orléanais

Avez-vous, par un été sec, descendu la vallée de la Loire, depuis Briare, où elle est censée devenir navigable, jusqu'à Tours ? Entre deux levées, souvent couronnées par des lignes de peupliers qui ont l'air de monter la garde pour surveiller un fleuve sujet à de brusques écarts, s'étalent des bancs de gravier, parmi lesquels dorment des flaques d'eau ou serpentent de maigres ruisselets. Sur les deux rives se succèdent des pays qu'on pourrait croire disposés avec art pour former des contrastes heurtés.

Dans les creux, un climat doux et tiède, une végétation luxuriante ; le val d'Orléans, arrosé par le Loiret, ce dérivé souterrain de la Loire, est d'une merveilleuse fertilité ; les *varennes*, terrains d'alluvion qui accompagnent le fleuve, sont couvertes de cultures maraîchères et de plantureuses prairies ; partout où l'eau afflue, foisonnent des maisons blanches à toits d'ardoise, des vergers et des fleurs qui ont valu à la Touraine le surnom de Jardin de la France ;

et les pruneaux, les pêches, les abricots, comme les vins rouges et légers de Bourgueil ou de Chinon, comme les vins blancs et mousseux de Vouvray sont dignes de la contrée d'abondance et de « gueule », où Rabelais a placé ses pantagruéliques ripailles.

Mais escaladez les falaises de craie-tuffeau qui bordent la vallée et dans les profondeurs desquelles vit encore, comme nos ancêtres des cavernes, toute une population de paysans ayant leurs champs sur la tête et abritant sous un rideau de clématites ou de chèvrefeuilles l'entrée de leur demeure souterraine, et vous êtes surpris, et même un peu honteux pour la France, de rencontrer de vastes plateaux déserts, arides, presque incultes ; ici les Gâtines, froides et pauvres, semées d'étangs, encapuchonnées de brouillards qu'entretiennent les forêts prochaines ; ailleurs la Sologne, où parmi les pins, les bouleaux, les ajoncs languit une vie chétive et souffreteuse ; ailleurs encore des *brennes*, des *brandes* où les hommes sont rares comme le bétail, des *falunières*, qui sont des dépôts de coquilles fossiles jusqu'à présent mal exploités.

Un seul de ces plateaux fait une exception glorieuse. C'est le plus privé de rivières et d'arbres, le plus monotone, le plus uni, à tel point qu'on voit de vingt lieues les tours de la

cathédrale de Chartres qui le domine. Le sol en est si perméable que l'eau du ciel fuit au travers et que les fermes, les villages en sont réduits, comme dans le désert, à s'agglomérer autour des puits ; seulement, il est revêtu d'une épaisse couche de limon, et, quand vient la moisson, la plaine beauceronne est un océan de blé aux vagues d'or qui ondule sous un soleil que rien n'arrête ni ne tamise.

Cette région d'inégale fécondité, mais riche en somme et qui sera plus riche encore quand les capitalistes français le voudront, a eu un important rôle historique. Elle fut la liaison entre le Nord et le Midi. On arrive à plat et sans encombre d'Orléans à Paris ; là où passent les canaux de Briare et d'Orléans, à peine si quelques lieues séparent la Loire d'un puissant affluent de la Seine, le Loing. Impossible de rêver communication plus facile.

C'est par là même un point stratégique de haute valeur. Aux temps de César, d'Attila, de Jeanne d'Arc, dans la guerre de 1870 encore, la ligne de la Loire fut un boulevard efficace contre l'invasion ; l'ennemi ne jugea point prudent de le franchir. Faut-il s'étonner si le français qui se parle aux alentours est le moins mêlé de locutions étrangères ?

Ce fut aussi, aux premiers siècles de la monarchie, un centre religieux et mystique.

L'abbaye de Saint-Martin-de-Tours était un lieu d'asile et de pèlerinage ; les rois et les grands féodaux tenaient à honneur d'en être les chanoines. Chartres, Orléans, Fierbois, Fontevrault furent à leur tour des sanctuaires révérés. Est-ce par une survivance mystérieuse, par un retour d'atavisme que Mme Guyon, l'apôtre féminin du pur amour, la sainte Thérèse française, est née à Montargis ; que Saint-Martin, l'illuminé, celui qu'on appelait le philosophe inconnu, vit le jour à Amboise ; que la librairie Mame est demeurée à Tours un des foyers les plus intenses de la propagande catholique ; que Jules Lemaître, l'Orléanais, s'est mué de doux sceptique en fougueux défenseur de l'Eglise ?

Il est vrai que, par un phénomène souvent constaté (les contraires appelant les contraires), le libre examen a eu là aussi de hardies recrues ; ainsi dans cet étrange *Roman de la rose*, qui est comme un monstre à tête de colombe et à serres de vautour, puisqu'il commence en idylle et finit en pamphlet, le second de ses deux auteurs, Jean de Meung, fut à la fois le Voltaire, le Diderot et le Rousseau de son époque, le champion de dame Nature et de dame Raison, deux dames fort révolutionnaires ; et le général Menou, qui se fit musulman lors de l'expédition d'Egypte, était natif d'Amboise.

Mais c'est vers le milieu du quinzième

siècle, avec la Renaissance commençante, que cette partie centrale du bassin de la Loire acquiert tout son éclat. Charles VII réside à Chinon, quand il hésite entre Agnès Sorel et Jeanne d'Arc, entre l'amour et l'action. Le nom d'Orléans est lié indissolublement à celui de la Pucelle et de Dunois, le vaillant bâtard. Louis XI, le roi bourgeois et diplomate, se barricade en sa vieillesse au château de Plessis-lès-Tours et l'on peut voir toujours dans la cité voisine la maison de Tristan l'Ermite, ministre de ses cruautés.

Puis avec les guerres d'Italie un souffle du Midi pénètre dans la molle et voluptueuse contrée que chantera le Tasse. Tours plante des mûriers et crée chez elle l'industrie de la soie dont Lyon ne veut pas encore. Mais Tours est trop bourgeoise et trop ecclésiastique pour la Cour qui s'efféminе, et Orléans trop sérieuse, trop caustique ; il semble qu'un filet de vinaigre se glisse dans l'ironie de ses habitants que l'on nomme les « guépins ». Ce sont de petites villes, comme Blois et Amboise, ou mieux encore des châteaux isolés qui vont devenir le séjour favori des rois et de leur entourage.

Châteaux qui ne sont plus des forteresses farouches, comme ce donjon de Loches où s'étiole et se meurt dans un cachot l'ancien duc de Milan, Ludovic Sforza, exilé du soleil. Châ-

teaux qui gardent sans doute un appareil de défense, fossés, créneaux, ponts-levis, mais qui veulent de l'espace, de la lumière, de la beauté. Châteaux où la pierre brodée, historiée, se prête à toutes les fantaisies : car la roche blanche et tendre des collines de tuf se taille et s'entaille à volonté, puis durcit exposée à l'air.

Et des merveilles princières s'érigent à la file : Blois, où le porc-épic de Louis XII se mêle à la salamandre de François Ier et qu'un siècle plus tard Gaston d'Orléans voudra démolir, parce qu'il ne le trouve pas assez régulier, assez classique ; Chambord, cette étincelante fantaisie enfouie au fond des bois et qui fut peut-être un rêve réalisé de Léonard de Vinci ; Chaumont, où Catherine de Médicis ourdira des intrigues et composera des philtres avec son parfumeur florentin, Ruggieri ; Amboise, où un cavalier peut monter au sommet de la grosse tour ; Chenonceaux, à cheval sur le Cher ; Azay-le-Rideau, que l'Indre baigne de ses eaux vertes ; Langeais, Montbazon, Ussé, et j'en oublie.

Que de fêtes et de drames, que de crimes et d'amours évoquent tous ces noms ! A Blois, on montre la salle où tomba le duc de Guise, assassiné sur l'ordre de Henri III, et la tache sanglante qu'il fit sur le parquet ; et, pour couper court à toute espèce de doute, le cicerone

officiel me dit un jour : « Monsieur, je la rafraîchis de temps en temps avec du sang de poulet. » A Amboise, on croit voir se balancer aux grilles du balcon les corps des protestants qu'on y pendit par dizaines. A Montbazon, à Chenonceaux, à Langeais, ce sont des apparitions plus gracieuses : Diane de Poitiers, la favorite qui passa du père au fils, et de belles dames, point prudes, drapées de soie et de velours.

A côté d'elles, des figures qui ont leur place au Panthéon de l'Histoire : François Clouet, le peintre des Valois, né non loin de la ville où meurt le Vinci ; Plantin, le grand imprimeur, qui transportera ses presses à Anvers ; Rabelais, dont l'abbaye de Thélème est vraiment celle qui convient à l'époque et au pays ; plusieurs étoiles de la Pléiade, et, à leur tête, Ronsard le Vendômois, qui vient mourir en son prieuré de Saint-Côme, dans les ruines duquel j'ai vu (ô fumées de la gloire !) une chèvre brouter à l'endroit où fut le tombeau du souverain poète.

Aux artistes, aux écrivains font pendant les hommes d'Etat, les cardinaux d'Amboise et de Richelieu ; car, en vertu de la vitesse acquise, le mouvement se prolonge jusqu'au dix-septième siècle. Racan, le pastoral ; Descartes, qui osa franciser et laïciser la philosophie ;

Papin, qui pressentit la puissance de la vapeur, soutiennent l'honneur de leur province, qui laisse alors passer au premier plan sa voisine, la Normandie, à laquelle appartiennent presque déjà Desportes et Régnier, les poètes du pays chartrain.

On peut dire que la Touraine se repose au dix-huitième siècle, puisqu'elle ne donne guère que Destouches, petite monnaie de Molière. Mais elle a, au dix-neuvième siècle, une nouvelle et brillante floraison.

Ce ne sont pas seulement de savants docteurs comme Trousseau, Velpeau, Moreau de Tours ; des artistes en terre cuite, comme Avisseau ; ce sont aussi Paul-Louis Courier, le soi-disant vigneron de la Chavonnière, qui a parfois le vol léger et le dard de l'abeille attique ; Alfred de Vigny, qui s'enveloppe dans sa dignité fière de poète stoïque ; Balzac, le roi du roman moderne. Et si vous êtes curieux des liens qui rattachent ces trois grands Tourangeaux à leur terre natale, relisez la *Pétition pour des villageois qu'on empêche de danser*, le début de *Cinq-Mars* et *le Lys dans la vallée ;* vous y trouverez des descriptions à la fois précises et attendries que ces écrivains ont laissé couler de leur plume et de leur cœur et qui me dispensent de vous en dire davantage.

L'Ile de France

Nous avons fait comme l'épervier ; nous avons décrit des cercles concentriques qui vont se resserrant autour d'une proie dont nous nous rapprochons sans cesse ; nous planons aujourd'hui, dans notre course à vol d'oiseau, sur une région plus française encore que les autres, sur celle qui a donné son nom et sa langue au reste du pays, sur la France de la France, sur l'Ile de France.

C'est la petite et la grande banlieue de Paris. Aux temps anciens, où les communications étaient difficiles, la banlieue d'une ville avait pour rayon le trajet qu'un voyageur à pied ou en carriole pouvait, dans la même journée, faire, aller et retour, de chez lui jusqu'à la cité. Aujourd'hui, ce rayon pourrait être défini l'espace parcouru en une heure par un train express ; limite forcément imprécise, mais qui peut nous suffire.

Dans ce territoire ainsi mesuré, et qui appartient tout entier au bassin géologique parisien, se rencontrent des choses qu'on trouve en général autour d'une grande capitale : popu-

lation dense, gros villages, châteaux opulents, maisons de plaisance en quantité, cultures maraîchères et cultures de luxe. Mais si l'on compare les environs de Paris aux solitudes désolées de la campagne romaine ou aux sables monotones des landes berlinoises, on reconnaîtra qu'ils sont vraiment privilégiés. Ils sont à la fois variés et charmants. En faut-il des preuves? Qu'on regarde tour à tour les quatre points cardinaux.

Le Nord est, par excellence, le côté industriel et commercial. Là s'ouvre la trouée par où passent les canaux et l'Oise, qui est la rivière maîtresse de cette partie ; là fument des villes d'usines, comme Saint-Denis et Saint-Ouen, qui ont des centaines de milliers d'habitants et qui sont comme des excroissances de la grand ville prochaine ; là flamboient des verreries et les faïenceries de Creil ; là rougeoient les forges de Montataire ; là se tissent les tapisseries de Beauvais.

Mais, au delà des forts qui font à Paris une ceinture de fer, au delà de la plaine qui s'étend dans cette direction, une ligne de côteaux borde l'horizon et se prolonge en forêts : Montmorency, Comelles, Villers-Cotterets, Chantilly, Compiègne. Aux bois se mêle une série d'étangs ou de lacs minuscules qui forment une chaîne presque ininterrompue : Ermenonville, où

Rousseau eut son premier tombeau, Mortefontaine, les étangs de la Reine-Blanche, Enghien, Pierrefonds, qui se piquent d'avoir des eaux minérales. C'est comme un avant-goût de l'humide Picardie. Sur leurs bords ou aux flancs des collines, châteaux, parcs royaux, résidences princières se sont installés ; les Condés, les d'Orléans, les Napoléons y ont laissé la trace de leur passage ; çà et là, de paisibles et aristocratiques écoles, à Saint-Denis, à Ecouen, à Juilly, ont pris la place où se prélassaient moines et nonnes, grands seigneurs et grandes dames ; de petites villes aimables, telle Senlis, entre ses deux petites rivières, l'Aunette et la Nonette, entre des bois et des pâturages où s'engraissent de grands bœufs blancs et où gambadent des chevaux de sang, sommeillent au pied de leurs vieilles églises.

A l'Est, c'est la Marne qui domine, et quand on a dépassé Vincennes et son donjon, Montreuil-aux-Pêches, Champigny-la-Bataille, Bondy, dont la forêt mal famée n'est plus qu'un souvenir, Noisiel, la ville du chocolat, le plateau de la Brie étale devant les regards ses vastes perspectives. La lune et le soleil s'y lèvent énormes au ras du sol. Sur des marnes, des argiles, des gypses, des meulières, une couche de limon drainée avec soin se couvre de blés et d'avoines, de luzernes et de trèfles odo-

rants ; les grandes fermes rectangulaires, avec leurs tourelles qui sont des pigeonniers, avec leurs meules dorées qui en répètent la forme, ressemblent à des forteresses et abritent dans leur enceinte un monde grouillant de vaches, de moutons, de volailles. C'est un des greniers de Paris ; il en arrive sans cesse des vagons de froment, de paille, de légumes, de laitage et, suivant la saison, de fruits ou de muguet ; aux marchés de Meaux ou de Coulommiers, c'est par millions que se chiffre la vente des œufs et des fromages qu'apportent souvent des fermières en robe de soie.

Des rivières, sujettes à des crues subites (Grand et Petit-Morin, Aubetin, Yerre, Yvette), se creusent des vallées étroites et sinueuses, dont les flancs rapides sont tapissés de vergers qui dégringolent jusqu'à des prairies encadrées de saules, de peupliers et d'aulnes. Il faut les voir, ces riantes vallées, quand l'éternel miracle du printemps fait éclore une neige blanche et rose sur les branches nues des pêchers, des cerisiers, des pommiers en fleurs, ou bien dans la sérénité de ces jours bleus où septembre met une fine voilette de gaze au paysage, qui apparaît au travers à la fois agrandi et adouci, poétisé et transfiguré. On comprend alors le charme prenant, la grâce délicate de cette nature discrète.

A l'endroit où la vallée rejoint le plateau, des villages s'étirent le long de quelque route qui suit la corniche, auprès de quelque source qui naît dans les menthes et les joncs ; de vastes propriétés, qui appartiennent le plus souvent à des grands seigneurs d'aujourd'hui, je veux dire à des hommes d'argent comme les Rothschild, les Pereire, les Camondo, les Greffulhe, reconstituent sur un nouveau modèle les manoirs, les parcs, les garennes de l'antique féodalité. Ferrières, le château devenu historique des Rothschild, est un de ces somptueux séjours qui est sorti de terre dans l'épaisseur des bois.

Au Sud, c'est la Seine, qui se dirige lentement vers Paris, encore pure et limpide. Elle amène des trains de bois, des péniches chargées de vins, de pommes, de plâtre, de farines, de pavés. Les moulins de Corbeil, les chasselas de Thomery, les usines électriques de Champagne, les pépinières fleuries de Dourdan et de Fontenay-aux-Roses, les poteries de Montereau et de Choisy-le-Roi témoignent de l'activité laborieuse des habitants.

Mais la beauté est aussi une richesse. Fontainebleau le sait, comme Nice ou Interlaken ; et c'est l'étonnement de l'étranger de trouver, à quelques lieues de Paris, ce qu'on appelait au dix-huitième siècle « une forêt affreusement belle », une forêt presque sans eau et, partant,

sans oiseaux, mais imposante et profonde, où sur le sable d'un ancien fond de mer, parmi les grès amoncelés et chaotiques, se déroulent à perte de vue des solitudes vertes et des gorges sauvages, où se respire l'âcre senteur des pins et des genévriers, où vaguent en liberté sangliers, cerfs et chevreuils, où des hêtres et des chênes plusieurs fois centenaires méritent qu'on les déclare intangibles, comme ont fait la Suisse et les Etats-Unis pour les arbres et les sites de leur Parc national.

Il n'est pas étonnant que les Valois aient bâti au milieu de cette forêt sévère un palais qui a vu défiler bien des souverains, bien des crimes, des trahisons et des désespoirs ; il n'est pas étonnant que George Sand et Musset y aient promené leurs amours romantiques ; il n'est pas étonnant que sur sa lisière, à Barbizon, à Marlotte, à Grès, se soient développées des écoles de peintres, dont les plus célèbres, Millet et Théodore Rousseau, semblent veiller sur elle, comme des génies protecteurs, du haut du rocher où sont encastrés leurs médaillons.

On remuerait à la pelle les souvenirs si l'on voulait énumérer les retraites ombreuses que cénobites et grands seigneurs, écrivains et artistes ont cachées dans les replis de ce pays accidenté. Ici fut Port-Royal, la Thébaïde janséniste qui succomba détruite par la haine des

jésuites et de Louis XIV ; tout près, l'abbaye de Gif et celle de Vaux-Cernay, où une colonie de peintres a remplacé les moines. Ailleurs, dans la forêt de Sénart, au doux village de Champrosay, erre l'ombre souriante et douloureuse d'Alphonse Daudet. Près de Sceaux, la Vallée-aux-Loups parle d'Henri de Latouche et de Châteaubriand. A Dampierre, les de Luynes ont un château auquel préside en effigie Louis XIII, le roi qui fit leur fortune. Dans un creux du terrain, près de Melun, à Vaux-le-Vicomte, Fouquet, à coups de millions, improvisa une splendide résidence qui pourrait bien avoir servi de modèle à Versailles.

Voilà bien des splendeurs ! Mais on en rencontre davantage encore, lorsqu'on descend, à l'Ouest de Paris, les méandres sans fin où s'attarde la Seine. Bien que la batellerie qui sillonne le fleuve, les usines de Puteaux, le marché au bétail de Poissy y travaillent à la satisfaction des besoins matériels, c'est le côté le plus luxueux, le plus brillant. Dès le bois de Boulogne commence la série des élégances. Si les châteaux de Marly et de Saint-Cloud ne sont plus que des ruines et des cendres, l'âge d'or de la monarchie et des jardins à la française revit à Versailles, comme le goût des jardins anglais et des robinsonnades à la Rousseau demeure incarné dans le Petit-Trianon. Saint-Germain

regarde au loin du haut de sa terrasse, comme Meudon transformé en observatoire. Un peu plus loin, Rambouillet, où les présidents de la République ont succédé aux rois, et Dreux, où les d'Orléans ont un tombeau de famille assorti à leurs traditions : car il est plus riche qu'artistique et contient tout au fond les restes du très bourgeois personnage qui fut le second époux de la mère de Louis-Philippe.

On sent traîner dans toute cette région un vague parfum de poudre à la maréchale. Des caprices ont fait surgir quelque joli pied-à-terre, comme Bagatelle ou Brimborion. Les favorites, une des institutions les plus vivaces de l'ancien régime, ont eu par ici des domaines et leurs maisons des champs. La belle Gabrielle possédait à Bièvres un rendez-vous de chasse. Anet fut un des paradis de Diane de Poitiers. Maintenon et Saint-Cyr, qui ne s'attendait pas à devenir une école militaire, évoquent la coiffe austère de la vieille maîtresse du Grand Roi. Bellevue fait songer à la Pompadour, qui contribua du moins à créer dans le voisinage la manufacture de Sèvres. Louveciennes est inséparable de la Du Barry. En vérité, au cours des temps nouveaux, Ville-d'Avray avec Balzac, Corot, Gambetta ; Médan avec Zola ; Bougival et Marly avec Augier, Sardou, Maupassant ; Auvers avec sa brigade de paysagistes, n'ont

point effacé l'empreinte gravée par les siècles monarchiques.

D'ailleurs, les hommes célèbres nés dans ces environs de Paris pâtissent d'une condition fâcheuse pour qui entre dans la carrière ; ils sont fils du pays le moins particulariste de France, d'une région qui a une ville immense pour centre et vrai chef-lieu. Par suite, ils n'ont pas chance d'être prônés, vantés par l'amour-propre local ; ils sont rarement soutenus à leurs débuts, comme les grands hommes de province, par un patriotisme régional. On sait, en général, que Hoche est né à Versailles, La Bruyère près de Dourdan, le bon Amyot à Melun. Mais qui songe que sont originaires des mêmes parages Alexandre Dumas, Sarcey et Courteline, Carrière et Troyon, Chapu et Montalembert ? Le fait est que l'aide et la faveur de leur petite patrie n'ont guère contribué à leur renommée. Ils sont comme des étoiles noyées dans le rayonnement intense du foyer de vie et de lumière trop près duquel ils ont eu le tort de naître, et dans lequel nous allons à notre tour nous plonger.

Paris

Paris, ville aux cent visages, comment faire tenir en quelques lignes tous les aspects, toutes les splendeurs et les verrues, tous les souvenirs et tous les rêves que ton nom seul évoque ? N'est-ce point imiter l'enfant qui voudrait avec une coquille verser la mer entière dans le trou qu'il a creusé sur la plage ? N'importe ! Tâchons de dire l'essentiel.

Tu naquis vraiment prédestinée : au confluent de plusieurs rivières, qui ne sont pas toujours sages, mais qui prennent la peine de t'avertir, quand la fantaisie leur vient de sortir de leur lit ; au fond d'un bassin géologique qui est comme une cuvette ronde dont tu serais le centre ; au-dessus d'une couche de pierres à bâtir d'où ont surgi tes maisons, tes églises, tes palais ; entre des collines qui se regardent pardessus la Seine et qui, simples côteaux pour le montagnard, sont des monts pour l'habitant des plaines.

Tu n'es pas la plus grande des capitales du monde, quoique tu puisses te comparer aux

plus colossales, s'il te plaît de compter comme tiens les villes et villages collés à tes flancs. Mais, réduite à l'espace qu'enferme ton enceinte, tu parais, à qui vient de Londres ou de New-York, une jolie cité de proportions moyennes et harmonieuses.

Tu n'es pas non plus l'aînée des capitales d'Europe : Athènes, Rome, Constantinople sont plus âgées que toi. Mais, par rapport aux autres, tu es de vieille noblesse ; tu as un long et glorieux passé ; tes rues évoquent par centaines des tragédies et des fêtes ; tes pavés se sont soulevés et rougis de sang dans mainte bataille. Quiconque descend ton fleuve entre les deux rangées de monuments qui font sur ses bords comme une haie triomphale voit quinze siècles d'histoire qui le contemplent du haut de Notre-Dame, du Châtelet ou du Louvre.

Certes, tu as beaucoup changé sur la route. L'île qui fut ton premier abri demeure minuscule et quasi-déserte, tel un berceau abandonné dans la maison où la fillette est devenue femme. Çà et là quelques vestiges racontent que tu as bien des fois fait craquer ton corset de pierre. Mais il faut renoncer à énumérer tes multiples avatars, les actes mémorables que tu as vus ou accomplis, les grands hommes qui sont nés sur ton territoire. Oui, vraiment, ils sont trop ! C'est assez de te montrer telle que tu es aujour-

d'hui, ville devenue reine de la France et l'une des cités-soleils de la Terre.

N'as-tu pas déjà cent physionomies diverses suivant les heures et les endroits ? Comme l'océan qui a ses moments de haute et basse marée, tu as chaque jour ton flux et ton reflux réguliers. Vers huit heures du matin, à midi, vers sept heures du soir et encore à minuit, des courants puissants te sillonnent, des flots vivants te balaient. Et dans ton unité apparente quatre-vingts quartiers mettent une étonnante diversité. Quel fossé entre la rive gauche, où dans une tranquillité relative s'espacent les écoles, les ministères, les vieux hôtels aristocratiques, et la rive droite, où la vie mondaine et commerciale bouillonne et bat son plein ! Quel abîme entre les rues étroites de Charonne et les larges avenues qui rayonnent autour de l'Arc-de-Triomphe et te font vers le couchant, comme c'est le cas pour toutes les capitales européennes, un luxueux prolongement ! Es-tu bien la même ville qui flamboie et parade le long de ses grands boulevards dans une apothéose de féerie et qui entretient des demi-sauvages sur le gazon pelé de ses fortifications ?

On t'appelle la grand'ville ; tu n'es pourtant qu'un assemblage de villages juxtaposés qui ont chacun leurs intérêts, leurs mœurs, leur langage. Et si l'on te considère, non plus en surface,

mais en profondeur, tu formes une étrange pyramide de mondes superposés. Des êtres à métiers inavouables qui rampent dans tes bas-fonds aux travailleurs de fabrique, des commis aux petits boutiquiers, des employés d'Etat aux professeurs et aux artistes, des débris de la noblesse française aux millionnaires étrangers qui viennent s'amuser et se ruiner chez toi, que de compartiments fermés qui s'ignorent mutuellement et communiquent à peine l'un avec l'autre, séparés qu'ils sont par des cloisons presque étanches !

A qui essaie d'analyser les éléments dont tu es composée, tu apparais faite des matières les plus viles et les plus précieuses. Mieux encore, tu ressembles au terreau fécond où s'amalgament les feuilles mortes en décomposition et les fumiers mûris par la pluie, la neige, la chaleur et où poussent avec la même énergie plantes aux sucs bienfaisants et fleurs du mal aux senteurs capiteuses, fruits exquis et champignons vénéneux.

« Ville de plaisir et de débauche, nouvelle Babylone, sentine des nations », crient des provinciaux austères et des puritains exotiques qui ne sont pas tous des hypocrites ! — Et il est bien vrai que tu n'es point le modèle de toutes les vertus, surtout le temple de la chasteté. Mais je voudrais bien savoir quelle est la grande capitale dont on ne puisse en dire autant. Les

énormes agglomérations urbaines sont des forêts où s'embusque l'homme qui a gardé les instincts du fauve, des asiles mystérieux où se cache celui ou celle qui a fauté ailleurs.

Quant aux étrangers, tes hôtes, qui t'accusent d'être la grande tentatrice, j'ai toujours envie de leur demander : « Etes-vous bien sûrs, vous et vos pareils, de ne pas venir chercher ici le ragoût pimenté d'être induits en tentation ? » Je me souviens d'un brave industriel italien qui me disait : « Je ne voudrais pas mourir sans avoir vu Paris. » Et comme je voulais savoir pourquoi, il s'écriait avec une admiration concupiscente : « Ah ! ces boulevards, où, en plein jour, les femmes se promènent décolletées et la cigarette à la bouche ! » Combien de ceux qui ne te connaissent pas se font de toi une image aussi saugrenue et seraient déçus, quand ils font ta connaissance, de te trouver trop vertueuse !

Ville de travail et de travail intense, ville d'intelligence et d'avant-garde, répliquent tes amis. Et ils rappellent que les Universités d'Europe sont pour la plupart filles de la tienne. Ils redisent avec Victor Hugo :

Qui sait ce que perdrait le bruit du monde,
Le jour où Paris se tairait ?

Ils répètent après Sainte-Beuve : « Paris,

ville de lumière, d'élégance et de facilité, c'est chez toi qu'il est doux de vivre, c'est chez toi que je veux mourir. » Ils font remarquer que nulle part la liberté des esprits n'est aussi complète, que nulle part ne règnent aussi souverainement l'habitude et le goût d'aller jusqu'au bout de sa pensée.

Ville frondeuse des autorités du ciel et de la terre, ville « philosophe », qui es la patrie de Voltaire et qui mériterais d'avoir pour patron ce païen de Julien l'Apostat dont tu fus le séjour favori ! Ville prompte à te rebeller et faiseuse de révolutions, qui, depuis Etienne Marcel jusqu'à la Commune de 1871, as si souvent déchaîné des tempêtes sociales et des tremblements de trônes !

Ville-femme aussi ; reine reconnue de la mode féminine, créatrice de mille riens charmants qui valent par la façon bien plus que par la matière ; coquette raffinée, amoureuse d'art et soigneuse de ta beauté, soucieuse d'offrir des perspectives grandioses ou gracieuses, folle de théâtre et de spectacles qui parlent aux yeux et secouent les nerfs.

Tu t'es créé un genre d'esprit qui est bien à toi, volontiers narquois et railleur, parfois même avec excès, mais le plus souvent aimable et rieur, fin surtout et léger, et prompt à la répartie. « Il n'est bon bec que de Paris », disait

il y a cinq cents ans l'un de tes poètes. « Qui s'y frotte s'y pique », pourrait-on dire encore. Car, qu'on ne s'y trompe pas, cet esprit-là, qui, dans sa forme supérieure, n'est que du bon sens aiguisé, pénètre avant sans y tâcher, perce à jour sans en avoir l'air bien des sottises solennelles. Malheur aux pédants ennuyeux, aux enfileurs de grands mots creux et rébarbatifs ! Plus critique peut-être que créateur, mais sans pareil pour filtrer les idées neuves et les propager, il n'aime le savoir et la philosophie même qu'en dentelles.

En ta qualité de femme et de jolie femme, tu es une créature de sentiment, de passion. On peut te reprocher d'être ondoyante et capricieuse, et, de fait, tu es sujette à de soudaines volte-face. Tu brises ou tu oublies aisément ton idole de huit jours. Tu passes brusquement de l'enthousiasme à la dépression. Mais, quand on te croit abattue, un sursaut de colère te redresse, un élan généreux t'emporte et t'exalte. Dans les moments de crise tu as eu maintes fois le rire héroïque ; tu as su marier le courage et la gaîté ; tu as su regarder en face et narguer le danger et la mort. Lâcheté, brutalité, manque de chevalerie, hypocrisie sont des vices que tu ne connais guère et que tu ne pardonnes pas non plus.

Par tes qualités et tes défauts tu es, en

somme, une quintessence de la France. A voir, de tous les points du pays, les routes, les canaux, les chemins de fer, et bien plus ! les ambitions, les convoitises, les admirations ardentes qui convergent sur toi, on sent que tu es le nœud d'un vaste système nerveux et d'un vaste réseau artériel, que tu joues à la fois, dans le grand corps dont tu fais partie, le rôle du cœur et celui du cerveau.

Entre toi et les provinces la sève vitale circule dans un va-et-vient perpétuel. C'est par elles que tu vis et que tu te rajeunis incessamment, que tu répares l'usure que ton activité tourbillonnante inflige à tes habitants. Elles t'envoient des forces neuves, des hommes robustes élevés dans un milieu plus salubre et plus calme, de véritables colonies qui s'établissent chez toi à demeure, s'y mêlent, s'y confondent, communient en toi ; et ces enfants d'adoption contribuent à ton rayonnement aussi bien que les enfants que tu as portés dans ton sein.

Tu rends à ton tour aux provinces autant que tu as reçu d'elles. Non seulement, chaque année, tu leur jettes les tiens par centaines de mille aux plages, aux montagnes ou aux eaux, et tu ébauches ainsi une pénétration mutuelle de la ville et de la campagne ; mais tu leur communiques en germe des idées qu'elles couvent et font éclore, étant de nature plus patiente

et d'évolution plus lente que toi-même ; tu affines, tu électrises, tu excites à produire ceux qui te sont venus d'elles ; tu les élèves au-dessus des étroitesses et des mesquineries locales ; tu ajoutes à ce qu'ils t'apportent ce qu'il y a de largement humain, de vraiment universel dans le génie français.

Paris, parure suprême de la France, c'est par toi que devait finir notre voyage. Tu es le diamant que la France porte au front.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Provence, Comté de Nice et Corse	9
Languedoc, Gévaudan, Vivarais	19
Bas-Languedoc et Roussillon	27
Languedoc, Comté de Foix, Rouergue, Quercy, Albigeois.	35
Gascogne, Navarre, Béarn, Armagnac	45
Guyenne et Périgord	55
Auvergne et Velay	65
Limousin, Marche, Combrailles	75
Saintonge, Aunis, Poitou, Vendée	83
Dauphiné et Savoie	93
Lyonnais, Bresse, Bugey, Forez	103
Bourgogne et Charolais	113
Bourbonnais, Berry, Nivernais, Morvan	121
Lorraine, Barrois, Territoire de Belfort	129
Haute-Bourgogne et Basse-Champagne	137
Haute-Champagne, Thiérache, Argonne, Ardennes	145
Flandre, Artois, Hainaut, Picardie	153
La Normandie	161
La Bretagne	169
Nantes, Anjou, Maine	179
Touraine, Beauce, Orléanais	187
L'Ile de France	195
Paris	205

Imprimerie du *Bourguignon*, Auxerre (Yonne).

DATE DUE

JUN 3 1935

NOV 3 1965

JAN 3 1967

JUN. 9 1983

STORAGE

Renard, G.
A travers
régions de Fran

20723